



Q4839459

BX

2350

M3

1850

SMRS

J. N. Garner

L'EMMANUEL.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
rue Jacob, 56.

L'EMMANUEL,

OU

LE REMÈDE A TOUS NOS MAUX,

PAR

M. L'ABBÉ MARTINET,
DOCTEUR EN THÉOLOGIE.

« Il y en a un au milieu de vous
que vous ne connaissez pas. »

S. JEAN, ch. 1, 26.

DEUXIÈME ÉDITION.



A PARIS,

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET C^{IE}, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,

CI-DEVANT RUE DU POT DE FER SAINT-SULPICE, 8.

1850.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

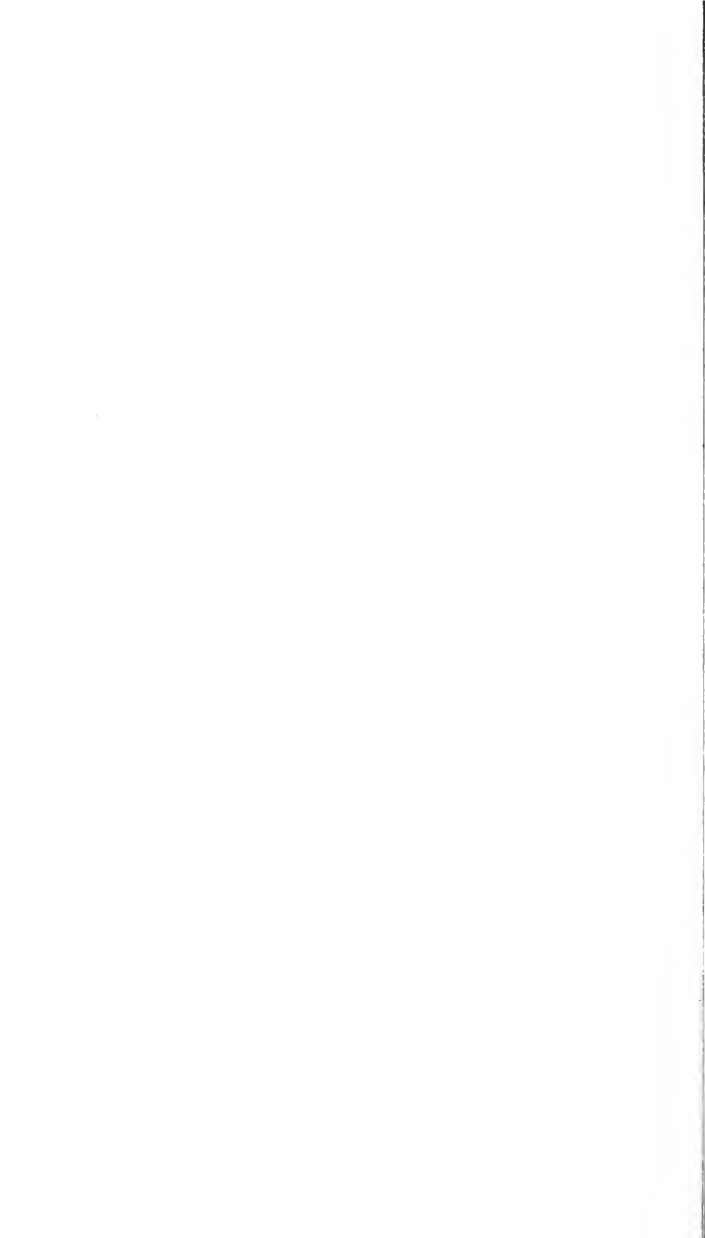
Nous avons lu l'ouvrage intitulé : *L'Emmanuel, ou le Remède à tous nos maux*, ayant pour épigraphe :

« Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. »

N'ayant rien trouvé dans ce livre qui ne soit conforme à l'orthodoxie catholique, le croyant propre à encourager la piété des fidèles et à reporter les esprits vers la contemplation du mystère de la charité par excellence, nous en avons encouragé la publication.

Annecy, 8 septembre 1849.

† LOUIS,
Évêque d'Annecy.



PREFACE.



Le propre des dogmes chrétiens est d'être, comme le Dieu qui les a révélés, toujours anciens et toujours nouveaux. Bien différents des doctrines philosophiques, trop courtes pour satisfaire l'esprit qui les embrasse et les dévore d'un coup d'œil, trop froides pour faire battre le cœur, nos dogmes, par là même qu'ils débordent notre intelligence, offrent à son activité un aliment inépuisable. Ils portent, dans l'esprit qui les médite, une lumière croissante qui le fait avancer *de clarté*

en clarté (1); ils enflamment le cœur et le disposent à s'élever *de vertu en vertu* (2). Jamais plus neufs, plus saisissants, que quand on les approfondit davantage, on croit toujours les contempler pour la première fois. Ici l'habitude et la jouissance, loin de refroidir l'admiration et l'amour, ne font que les redoubler.

Parmi nos croyances, il n'en est certainement aucune qui puisse offrir au chrétien une source aussi féconde de lumière et de vie que la présence réelle de Jésus-Christ au milieu de nous. Merveilleux résumé de ce que l'amour divin a fait de plus grand pour le salut des hommes (3), centre auguste de toutes les pratiques de la religion, l'Eucharistie est en même temps le plus usuel de nos mystères et le plus inconnu. Si Jésus-

(1) *S. Paul, Aux Corinth., II^e Ép., ch. III, 18.*

(2) *Ps. LXXXIII, 8.*

(3) *Ps. CX, 4-5.*

Christ s'y montre le Dieu éminemment familier et accessible (1), il y est aussi le *Dieu vraiment caché* (2).

Que de chrétiens à qui l'on peut dire, comme le Précurseur parlant aux Juifs : *Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas!* Vous venez nous demander la lumière, quand le Soleil lui-même des âmes, pour vous inonder des rayons de la grâce, n'attend que le moment où il vous plaira de vous tourner vers lui. Vous vous affligez de la dureté de votre cœur, de votre insensibilité pour Dieu, et vous êtes à deux pas de la divine fournaise où Jésus-Christ embrase les âmes et change les cœurs de pierre en cœurs de séraphin. Dans vos désirs presque toujours inefficaces de conversion, vous enviez le sort de ces pécheurs que le divin Maître, dans le cours de ses prédications évangéliques, en-

(1) *Deutéronome*, ch. IV, 7.

(2) *Isaïe*, ch. XLV, 15.

flam-mait de foi et d'amour par un regard, une parole, par sa seule présence; cependant, plus favorisés que ces pécheurs, vous pouvez non-seulement voir, écouter Jésus-Christ, mais encore le recevoir dans votre âme. Ce n'est pas Jésus-Christ qui vous manque, c'est une foi vive à sa présence.

Peut-être aussi le prêtre oublie-t-il trop que le but de la direction des âmes est de les aboucher avec Jésus-Christ, et qu'on a peu fait pour elles tant qu'on ne leur a pas appris à converser avec le Directeur par excellence. Le confessionnal est, pour ainsi dire, l'anti-chambre de la salle du festin eucharistique : là le ministre sacré ne fait que revêtir les conviés de la robe nuptiale; ici le divin Époux se révèle en sa triple qualité de docteur, de modèle et de nourricier des âmes. Une de ses paroles y donne plus de lumière, à l'esprit qui l'écoute, que les instructions multipliées du plus savant directeur; le divin parfum de

ses vertus y remue plus énergiquement le cœur qui le goûte, que ne le feraient les plus pressantes exhortations ; enfin, il y transforme l'âme en lui-même par la communication de sa divinité, de son âme, de sa chair et de son sang. Si tant d'âmes sorties des bourbiers du vice restent stationnaires au premier degré des vertus, n'est-ce point parce que, dans l'œuvre de leur éducation spirituelle, l'homme agit trop, au lieu de faire agir Dieu ? Si elles retirent moins de fruits de leurs communions, n'est-ce point parce que, au lieu de s'entretenir avec Jésus-Christ et de s'embraser au spectacle de ses vertus, elles se contentent de le recevoir comme nourriture ?

Rendez-vous assigné à ceux qui veulent marcher à grands pas dans les voies de la perfection, l'Eucharistie est encore l'arsenal où se forgent les traits qui vont au cœur des esclaves du péché. Si l'étude et le silence du cabinet font le prédicateur, la prière et l'au-

tel font le convertisseur. Là on donne à la parole la forme propre à éclairer les esprits, ici on lui communique la chaleur et l'onction qui pénètrent et ramollissent les cœurs. Jésus-Christ seul peut former ses ministres à l'art de pêcher les hommes. « Maître, lui disait Pierre, nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris; toutefois, sur votre parole, je tendrai les filets : ce qu'ayant fait, ils prirent une si grande quantité de poissons, que les filets se rompaient (1). »

Inviter les pasteurs et les fidèles à une intimité plus grande avec le Pontife éternel habitant au milieu d'eux, *plein de grâce et de vérité*, c'est le but qu'on se propose dans ces Considérations. Le fond en appartient à un ouvrage de controverse que nous publiâmes, il y a quelques années (2). L'intérêt qu'exci-

(1) *S. Luc*, ch. V, 5-6.

(2) *Solution de grands problèmes*, t. II, ch. xxxvii-xlii.

tèrent ces pensées, que nous ne présentions qu'à l'état d'aperçus, nous a fait naître l'idée de les reproduire d'une manière plus développée, plus familière et plus pratique. Les circonstances présentes ont aussi contribué à nous faire entreprendre ce travail.

Des retours nombreux attestent qu'il y a dans les esprits un mouvement vers la religion. A tant de prodiges qui rentrent dans la maison du Père de famille, vieillis par le désordre, épuisés par les souffrances d'une longue famine, il faut ouvrir la salle du festin où l'âme recouvre la vigueur de la jeunesse et la fraîcheur de l'innocence.

En même temps que le Dieu de miséricorde fait un appel aux hommes de bonne volonté, l'esprit du mal redouble ses efforts et verse sur le monde ses derniers poisons. Des doctrines exécrables, qui se produisent de toutes parts au grand jour, une démoralisation d'autant plus effrayante qu'elle s'érige en système,

menacent d'ensevelir la société dans un déluge de sang et de fange.

A ce déchaînement des puissances infernales, il y a des esprits qui ne voient de remède que dans une nouvelle intervention du Ciel, dans un plus riche déploiement de lumière et d'amour; illusion funeste qui, par l'attente de moyens de salut chimériques, ferait négliger l'emploi de ceux que la bonté divine a mis à notre disposition!

Rien ne nous paraît plus propre à détruire ce rêve de l'illumination, que la considération de ce que fit Jésus-Christ, quand, la veille de sa mort, donnant un essor infini à son amour pour les hommes, il prit du pain, le bénit, disant : « *Recevez et mangez, ceci est mon corps.* » Ce n'est pas là seulement le dernier effort du Dieu-Charité sur le cœur des enfants de la terre, c'est aussi le dernier mot du Dieu-Vérité, la fin du livre des révélations. Entre le don de l'Eucharistie et le don

du Ciel, l'œil chrétien ne voit pas de milieu. L'Eucharistie, c'est le Ciel moins la vision intuitive.

Nous aussi, pour dissiper tant de ténèbres et de fétides émanations de l'enfer, nous croyons à la nécessité d'une nouvelle explosion de l'amour divin; mais c'est du foyer eucharistique que nous l'attendons. Le vrai moyen, selon nous, de régénérer et sauver la famille chrétienne divisée par des doctrines de mort et dévorée par la lèpre de la corruption, c'est un sentiment plus vif de nos intimes rapports avec notre divin Chef et la Mère sans tache à la tendresse de laquelle nous fûmes confiés dans le testament du Calvaire.

Au communisme satanique qui souffle partout le feu de la haine, de la cupidité, et pousse au pillage et au meurtre en appelant un nouveau partage de la terre, opposons le communisme chrétien qui convie les hommes au banquet où l'Agneau, se donnant à tous

sans division ni partage, leur apprend à se chérir comme les membres d'un même corps (1). Pour réprimer le foyer de corruption originelle allumé par Ève dans le cœur de ses enfants et qu'attisent incessamment des écrivains sans pudeur, recourons avec un redoublement de confiance à la Vierge très-pure qui, en détruisant l'œuvre de la première femme, est devenue la Mère des vivants.

Un des principes les plus actifs de la dévotion à Marie est dans la foi à la présence réelle. Le corps de Jésus-Christ est la plus précieuse relique que nous possédions de la Vierge. Nous ne pouvons l'adorer ni le recevoir sans que la reconnaissance et l'amour nous reportent vers les entrailles qui l'ont conçu, le sein qui l'a nourri. « Notre *filiation* de Marie, disions-nous ailleurs, n'est-elle pas l'effet nécessaire de notre *transsubstantiation*

(1) S. Paul, *Aux Corinth.*, ch. X, 17.

au Christ dans le sacrement eucharistique? Le sang du Fils peut-il circuler réellement dans nos cœurs sans les faire palpiter pour la Mère, et sans appeler sur nous les tendresses de Marie (1)?

Quelques lecteurs nous reprocheront peut-être d'avoir donné trop de place à la politique dans un ouvrage dont le caractère est essentiellement religieux.

Il est vrai que nous respectons assez peu le mur de division élevé par l'esprit moderne entre l'ordre religieux et l'ordre social et politique. Loin de le respecter, nous faisons tous nos efforts pour l'abattre; car il y va, selon nous, de l'existence de la religion et de la société.

Que serait, en effet, une religion qui se reconnaîtrait étrangère à l'ordre social et aux principes du gouvernement des peuples? Sup-

(1) *Solution de grands problèmes*, t. II, ch. LV.

posé qu'elle fût quelque chose, elle ne serait certainement pas l'œuvre du Dieu qui veut être *Tout en tous* (1); elle ne serait pas *catholique*.

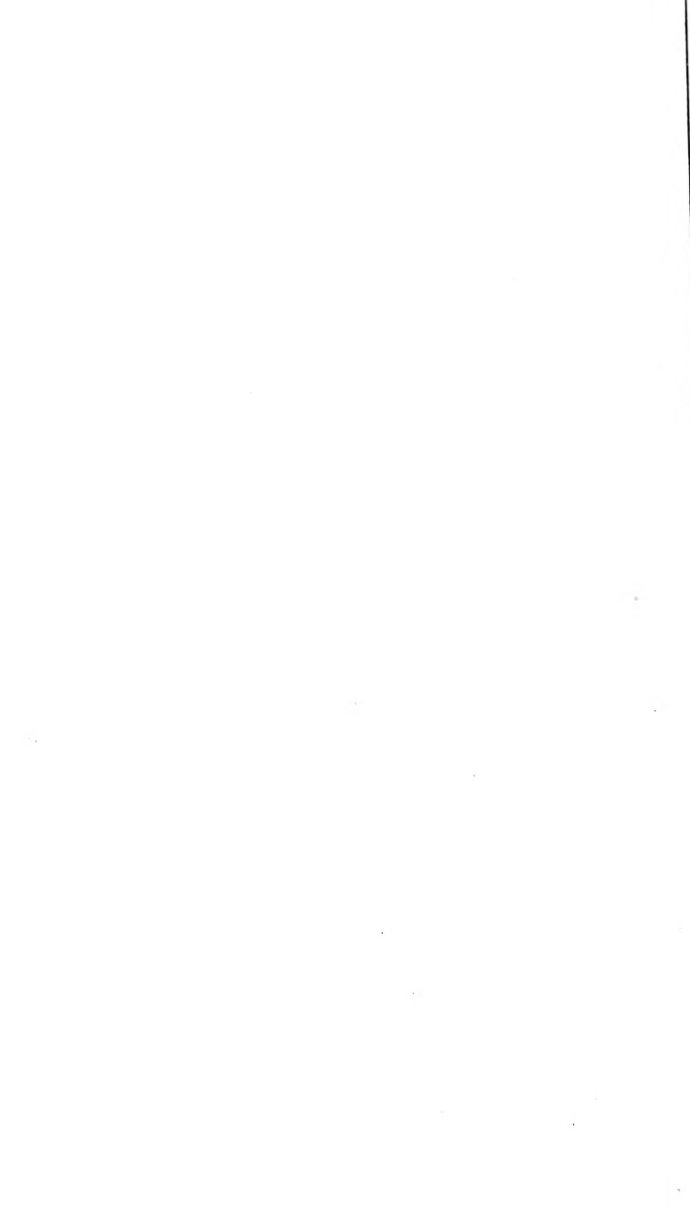
Que serait une société qui, en excluant la religion, ne voudrait d'autre base pour les mœurs que le pur rationalisme, c'est-à-dire les passions humaines sans frein? Ce serait le sanglant chaos vers lequel nous pousse le socialisme athée.

Dans un ouvrage auquel nous mettons la dernière main, nous exposerons, à la lumière d'une philosophie chrétienne et de l'histoire, les intimes rapports qui unissent l'ordre religieux et l'ordre social. En attendant, nous prions le lecteur de suspendre son jugement sur certains aperçus qui peuvent paraître obscurs.

Puisse cet opuscule déterminer ceux qui le

(1) *S. Paul, Aux Corinth., 1^{re} Ép., ch. XV, 28.*

liront à entrer plus avant dans le trésor inépuisable de vie divine , où l'âme la plus éclairée , le cœur le plus fervent, trouvent chaque jour, dans des lumières et des sentiments nouveaux, une raison de s'accuser d'ignorance et de tiédeur ! Puisse-t-il les porter à travailler avec plus d'ardeur au salut d'une société qui ne s'en va que faute de lumières et de vertus !




L'EMMANUEL,

ou

LE REMÈDE A TOUS NOS MAUX.

Première Considération.

Nécessité de la présence de Dieu parmi les hommes.



Dieu, en nous créant à son image et à sa ressemblance, nous a destinés à jouir de son éternelle société dans les cieux. Mais il a voulu que nous concourussions à notre grandeur, et que la gloire immense qu'il nous réserve fût le fruit de sa grâce et de notre fidélité. Il nous a donc placés pour quelques jours sur la terre, théâtre de l'épreuve, afin que, par nos victoires contre ses ennemis et les nôtres, et par nos progrès dans sa connaissance et son amour, nous méritions qu'il nous dise un jour : Courage, bons serviteurs!

Je reconnais en vous mes enfants ; entrez donc en partage des joies de votre Père !

L'épreuve exigeait deux choses : que Dieu dérobât à nos regards sa face adorable, et que cependant il nous donnât un signe sensible de sa présence. La vue claire de la beauté infinie, en ravissant notre cœur, eût ôté tout mérite à notre soumission et à notre amour. L'invisibilité complète de Dieu nous eût privés du grand stimulant de l'amour, la présence de l'objet aimé. La contemplation des créatures rappelle, il est vrai, à l'esprit qui veut réfléchir la pensée de Dieu et de son immensité ; mais nulle réflexion sur l'omniprésence divine ne peut faire battre le cœur comme le moindre fait surnaturel par lequel Dieu dit à l'homme : *Me voici !*

C'est pourquoi, même dans l'état d'innocence, le Seigneur apparaissait à Adam sous une forme sensible (1). Cela fut encore plus nécessaire depuis que le péché eut porté dans l'esprit de l'homme les ténèbres de l'ignorance, et dans son cœur d'ignobles penchants. De là ces fréquentes apparitions aux premiers patriarches, lesquelles étaient comme autant de préludes de l'Incarnation. Elles

(1) *Genèse*, ch. III, 8.

furent néanmoins insuffisantes, comme l'attestent et le prompt oubli parmi les hommes de cette justice divine dont l'épée flamboyait encore aux portes de l'Éden (1), et l'effroyable débordement d'iniquités qui s'ensuivit.

Le déluge vint arrêter le cours de ces excès et donner aux enfants du juste miraculeusement sauvé du naufrage universel une leçon dont rien, ce semble, ne devait affaiblir la mémoire. Cependant le saint patriarche Noé n'était pas descendu dans la tombe, que déjà, dans sa nombreuse postérité, la pensée de Dieu s'altérait et se traduisait en cultes monstrueux. Les hommes, les éléments, les animaux, les végétaux recevaient les hommages dus au Créateur. « Tout était Dieu, excepté Dieu même; et le monde que Dieu avait fait pour manifester sa puissance semblait être devenu un temple d'idoles. » (BOSSUET.)

Pour sauver de l'oubli la connaissance du vrai Dieu et la promesse d'un Rédempteur, Abraham est choisi. Le Seigneur contracte avec lui une étroite alliance. La circoncision en est le signe mystérieux, le mémorial gravé en caractères de sang sur la chair du grand patriarche et de toute

(1) *Genèse*, chap. III, 24.

sa postérité (1). La haute protection et la sainte familiarité accordées à Abraham, Dieu les continue à Isaac et à Jacob. Le pays qu'ils habitent se couvre de monuments destinés à perpétuer le souvenir des apparitions et des bienfaits dont ils sont honorés. Pour récompenser leur foi et s'attacher leurs enfants, le Seigneur du ciel et de la terre, le maître absolu de tous les peuples consent à s'appeler le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Tant de faveurs n'empêchent pas que sa mémoire et son culte s'affaiblissent parmi les Israélites gémissant sous l'oppression des Égyptiens. Dieu leur envoie Moïse, et fait éclater dans leur délivrance la puissance de son bras (2).

Ici commence un nouvel ordre de choses. La parole que Dieu avait jusque-là confiée à l'oreille et à la mémoire de quelques patriarches, chargés de la transmettre à leurs enfants, il l'adresse du haut du Sinaï à tout un peuple au milieu d'un terrible appareil; il la grave ensuite sur la pierre.

Peu de jours après l'effrayant spectacle qui avait fait dire aux enfants d'Israël : « Que Dieu

(1) *Genèse*, ch. XVII, 11.

(2) *Exode*, ch. VI, 6.

ne parle point avec nous, de peur que nous ne mourions (1), » au pied de la montagne dont la cime couronnée d'un *feu dévorant* attestait encore la présence de l'Éternel (2), le même peuple offre des sacrifices au veau d'or (3).

Ce fait, qui n'a rien d'incroyable pour ceux qui ont étudié en eux-mêmes l'étonnante faiblesse et légèreté du cœur humain, explique la conduite de Dieu envers la nation juive. Des esprits aussi grossiers et enclins aux plus stupides superstitions ne pouvaient goûter une religion simple, purement morale, qui n'agît sur les esprits et les cœurs que par les lumières de la vérité et le motif de l'amour. Il fallait que, pour eux, la loi divine se matérialisât dans une infinité de prescriptions cérémonielles, qu'elle s'infiltrât dans tous les détails de la vie domestique et civile, et qu'elle se fît obéir par une éclatante sanction de récompenses et de peines temporelles.

Pour assouplir au joug un peuple au *cou si roide* (4), Dieu dut ajouter aux prodiges sitôt

(1) *Exode*, ch. XX, 19.

(2) *Ibid.*, ch. XXIV, 17.

(3) *Ibid.*, ch. XXXII.

(4) *Ibid.*, ch. XXXII, 9.

oublies de l'Égypte et du Sinaï cette suite de bienfaits et de châtimens miraculeux qui signalèrent le long séjour des Israélites dans le désert.

Ce n'est pas tout : descendant au gouvernement politique de la nation, il faut que Dieu fixe sa demeure au milieu d'elle, y élève *sa tente* (1). L'arche est le trône où il réside, entouré, d'un côté, des pontifes qui par les sacrifices rendent hommage à sa majesté divine, de l'autre, des magistrats et chefs du peuple, qui reconnaissent sa puissance royale en sollicitant ses ordres pour la paix et la guerre. A ces deux classes de ministres, par lesquels il gouverne les âmes et les corps, il ajoute le ministère prophétique, composé d'envoyés extraordinaires, qui, armés de la puissance de la parole et des œuvres, rappellent incessamment les prêtres et le peuple à l'observation de la loi.

De là ce gouvernement à part et surnaturel, cette incessante intervention de Dieu dans les affaires du peuple juif, qui faisaient dire à Moïse : « Quelle est la nation si grande qui puisse se glorifier d'avoir des dieux aussi familiers et acces-

(1) *Exode*, ch. XXV, 8.

sibles que le Seigneur l'est pour nous (1)? »

Il y a des esprits aussi faibles en philosophie que dans la foi, qui ont peine à croire à ce tissu de révélations et de miracles, à cette grande familiarité de Dieu avec les hommes. Qu'ils nous disent donc quels moyens plus convenables Dieu aurait pu choisir pour sauver du déluge de l'idolâtrie les principes de la rédemption du genre humain, savoir : la connaissance du vrai Dieu et de la création du monde, l'histoire de l'origine de l'homme, de sa chute, la promesse du Libérateur. Si Dieu, usant envers les Israélites de la même réserve qu'envers les autres peuples, les eût abandonnés à leur pente naturelle, il est clair que ces précieux germes de salut eussent été à jamais étouffés. Alors, quels antécédents, quelle tradition eussent pu invoquer Jésus-Christ et ses apôtres, pour établir, expliquer, justifier leur mission, et l'offrir aux hommes comme le développement à la fois naturel et miraculeux des desseins de Dieu sur le genre humain?

Il est assez prouvé, par l'histoire générale de l'esprit humain, que, sans la révélation, l'idée si simple, si rationnelle d'un seul Dieu créateur,

(1) *Deutéronome*, ch. IV, 7.

législateur, rémunérateur et vengeur, n'aurait jamais été populaire ; il est prouvé encore, par l'histoire et par l'étude de l'homme, que la révélation n'aurait jamais obtenu soumission et créance, si Dieu n'avait accompagné sa parole de ces *gestes* et *signes* qui démontrent en lui le maître absolu de la nature, savoir : les miracles. Un Dieu qui ne parle pas extérieurement à l'homme, ou qui lui parle sans employer le langage énergique des signes, est un Dieu inconnu. C'est le Dieu de la raison, de la philosophie, qui est encore à chercher un croyant, un adorateur, un martyr.

Au reste, quelque multipliés que fussent les événements merveilleux par lesquels Dieu signalait sa présence au milieu de la nation juive, ils suffirent à grand'peine à la préserver de la corruption générale. Si elle s'affermait enfin dans la croyance en un seul Dieu, dans l'attente du Libérateur, et dans l'accomplissement littéral de la loi, elle ne s'appliqua ni à en pénétrer l'esprit, ni à le déverser sur le monde. « Ce peuple m'honore des lèvres, et leur cœur est loin de moi, » disait Dieu par Isaïe (1).

(1) *Isaïe*, ch. XXIX, 13.

Pour arracher les hommes à l'ivresse des passions et au culte des sens, pour établir parmi eux le règne de Dieu par l'adoration en esprit et en vérité, il ne fallait rien moins que la présence du *Désiré des nations*. Une telle révolution ne pouvait s'opérer ni par des manifestations furtives de la majesté divine, ni par les efforts de ses ministres, même les plus saints. C'était là l'œuvre du Maître en personne, du Verbe fait chair, *habitant au milieu de nous plein de grâce et de vérité* (1).

RÉFLEXIONS.

Admirons ici les inépuisables trésors de la miséricorde divine. Quatre mille ans de révoltes, d'outrages, d'abominables excès, ne peuvent en tarir le cours. Grandissant en proportion des iniquités de la terre, c'est lorsque les *flots de l'incrédulité ont tout englouti*, qu'elle déborde sans mesure sur le monde (2). Que la bonté de Dieu est différente de celle des hommes, toujours si mesurés dans leurs bienfaits, si lents à pardonner, si prompts à tonner contre l'ingratitude

(1) *S. Jean*, ch. I, 14.

(2) *S. Paul, Aux Romains*, ch. XI, 32.

et la récidive ! Comme cette conduite de Dieu envers les hommes explique bien et justifie la réponse de Jésus-Christ à une question de saint Pierre ! « Seigneur, combien de fois mon frère péchera-t-il contre moi, et devrai-je lui pardonner ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? Jésus lui répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois (1). »

Cette patience du Seigneur envers le genre humain est une image de celle dont il use envers vous, chrétiens infidèles à vos promesses. Vous aussi, vous avez eu des jours d'innocence et de sainte familiarité avec Dieu, durant une éducation chrétienne, à l'époque de la première communion. A cet âge de ferveur ont succédé des jours de tiédeur, d'indifférence et d'un oubli qui est allé peut-être jusqu'à l'adoration d'idoles de chair, ou jusqu'au culte d'un vil métal. Dieu n'a cessé de vous rappeler à lui. Aujourd'hui encore il frappe à la porte de votre cœur. Mettez fin à vos résistances, car si sa miséricorde envers le monde, tout infinie qu'elle est, doit trouver un terme dans la fin des temps, elle s'en est prescrit un bien plus court envers vous : c'est la fin, si imminente peut-être, de votre vie.

(1) *S. Matthieu*, ch. XVIII, 21-22.

Considérez aussi le prix inestimable des lumières de la foi et des dons de la grâce divine, en voyant ce qu'il en a coûté à Dieu pour les faire arriver jusqu'à vous au travers de tant de siècles de ténèbres et de corruption. Malheur à vous si vous laissiez périr ces présents de celui qui, s'occupant de vous alors que vous n'étiez pas, vous a *aimés d'un amour éternel* (1)!

Apprenez à connaître et à craindre les dangers de tout genre qui menacent en vous le trésor de la foi et la vie de la grâce. Vous portez au dedans de vous le principe de tous les égarements, de tous les excès qui ont souillé la terre. Au dehors, le monde est toujours un foyer d'erreurs, un temple d'idoles vivantes, plus dangereuses que les statues inanimées qu'adore le païen. Vous n'échapperez aux illusions de votre orgueil, aux pièges de l'ange de ténèbres, que par de fréquents entretiens avec le *Père des lumières*, par une vie de prières et de méditation. Vous ne résisterez aux séductions du dehors que par la fuite et par la garde sévère de vos sens. Ceux-ci sont les portes par lesquelles la mort arrive à votre âme, et votre âme court à

(1) *Jérémie*, ch. XXXI, 3.

la mort. Vous n'êtes pas plus forts qu'Ève, qui nous a perdus par la curiosité. Celui qui veut tout voir, tout entendre, aimera tout, adorera tout, excepté Dieu.

L'art de la perfection se résume dans cette parole de Dieu à Abraham : *Marchez en ma présence, et vous serez parfait* (1).

(1) *Genèse*, ch. XVII, 1.



Deuxième Considération.

Nécessité d'un Dieu-Homme, et de sa présence perpétuelle.

L'idolâtrie était un appel à l'Incarnation. A des esprits fascinés par les sens, il fallait un Dieu accessible aux sens. C'est la réflexion de l'apôtre saint Paul. *Parce que les enfants de Dieu, dit-il, étaient tombés sous le joug de la chair et du sang, pour les délivrer, le Fils éternel a dû s'unir à la chair et au sang* (1).

Il a donc paru sur la terre, et a conversé avec les hommes (2), renfermant dans un corps passible tous les trésors de sagesse et de science, et la plénitude de la divinité (3).

(1) *Aux Hébreux*, ch. II, 14.

(2) *Baruch*, ch. III, 38.

(3) *Ép. aux Coloss.*, ch. II, 3-9.

Mais cette faveur inappréciable ne devait pas être restreinte aux contemporains du Sauveur, ou plutôt aux quelques milliers de Juifs qui eurent le bonheur de le voir durant sa vie publique, et de recueillir les paroles de grâce et de vérité qui coulaient de sa bouche. Le même amour qui le portait à mourir pour tous, l'engageait aussi à vivre avec tous et à ne plus quitter cette vallée de larmes, où tant de malheureux ont besoin qu'il leur dise : *Venez à moi, vous tous qui succombez sous le poids de vos misères, et je vous soulagerai* (1)!

D'ailleurs, à qui Jésus-Christ eût-il pu confier les trésors de vie divine qu'il devait répandre sur toutes les générations? C'était bien assez pour les plus saints enfants des hommes d'en être les dispensateurs, les canaux; l'Homme-Dieu pouvait seul en être le réservoir. On ne comprendrait pas la mission qu'il donne à ses apôtres et à leurs successeurs : Allez, enseignez toutes les nations, régénérez tous les hommes en les baptisant, c'est-à-dire, faites plus que je n'ai fait en les créant; détruisez d'abord le fils d'Adam, l'homme de péché, et substituez-lui

(1) *S. Matthieu*, ch. XI, 28.

l'enfant de Dieu, vivant de ma vie ; on ne comprendrait pas, disons-nous, une telle mission, s'il n'ajoutait aussitôt : *Et voilà que je suis tous les jours avec vous jusqu'à la fin du monde* (1).

Si, pour conserver, chez un peuple, la foi si simple d'un seul Dieu, et la morale si courte des dix commandements, Dieu avait dû élire visiblement domicile au milieu des Juifs, et faire de leur histoire un prodige long de quinze siècles, la conservation et la propagation dans tout l'univers de la doctrine évangélique n'exigeaient-elles pas qu'il accomplît la promesse faite par Isaïe : que notre divin *Docteur ne s'envolerait plus, et que nous serions tous enseignés de Dieu* (2) ?

Nos croyances, si élevées au-dessus des faibles pensées de l'homme, devaient soulever contre elles les orgueilleuses subtilités de la fausse science. Comptez, s'il est possible, les erreurs qui, depuis les apôtres jusqu'à nous, ont fait d'incessants et furieux efforts pour corrompre la pureté de la foi. Comment expliquer l'invariabilité de l'enseignement de l'Église, la constante sagesse de ses définitions en des matières

(1) *S. Matthieu*, ch. XXVIII, 20.

(2) *Is.*, ch. XXX, 20 ; — LIV, 13.

extrêmement ardues et épineuses, sans la présence de celui qui résolvait avec tant de facilité les plus insidieuses questions des scribes et des pharisiens?

Cette doctrine si pure, qui déclarait une guerre à mort aux mauvaises passions et aux religions brutales qu'elles avaient enfantées, ne pouvait triompher de la corruption universelle que par des torrents de sang chrétien. L'ardeur avec laquelle nous voyons voler à la mort des millions de martyrs de toute condition, de tout âge, ne s'explique que par la divine ivresse où les plongeait le sang de l'Agneau, ruisselant nuit et jour sur l'autel des catacombes et pénétrant au fond des cachots. « Comment violerions-nous la foi jurée au céleste époux de nos âmes, répondaient les vierges chrétiennes, quand il nous a enrichies des arrhes de son amour, et que son sang a rougi nos lèvres (1)! »

En plaçant sur la même ligne l'amour de Dieu et l'amour des hommes (2), Jésus-Christ ajoutait, à l'obligation de vivre et de mourir pour la gloire du Père céleste, le sublime devoir de

(1) V. dans le Bréviaire romain l'*Office de sainte Agnès*, 21 janvier.

(2) *S. Matthieu*, ch. XXII, 37 et suiv.

vivre et de mourir pour le bien de nos frères. *Son commandement nouveau, de nous aimer les uns les autres, comme lui-même nous a aimés* (1), créait le martyre de la charité, holocauste perpétuel que son Église devait lui offrir alors même que les persécuteurs laisseraient reposer le glaive.

Le feu du zèle pour le salut des âmes, qui enflamme tant d'hommes apostoliques et les rend supérieurs à toutes les faiblesses de la nature, dans la conquête des Gentils à la foi, dans la conquête non moins laborieuse des pécheurs à la pénitence; ce feu divin, d'où rayonne-t-il, sinon de l'autel où le phénix de la charité ne cesse de se consumer et de renaître pour la sanctification des hommes?

Et ces anges consolateurs qui, dans nos hôpitaux, dans nos écoles des pauvres, dans tous nos établissements de bienfaisance, essuient tant de larmes, adoucissent et guérissent tant de maux, pourraient-ils se soutenir à cette hauteur de vertu s'ils ne recouraient fréquemment au festin de l'Agneau? Là est le foyer de cette *charité de Jésus-Christ*, qui, selon l'apôtre, *nous presse,*

(1) *S. Jean*, ch. XIII, 34.

nous pousse à *ne plus vivre pour nous*, mais à devenir, comme notre Maître, des victimes dévouées à l'amour de nos frères (1).

Pour relever nos sentiments et les mettre en rapport avec nos pensées, si ennoblies par la doctrine évangélique; pour produire une chaleur de vie spirituelle proportionnée à un si grand déploiement de lumière, il fallait que Jésus-Christ continuât à résider au milieu de nous. Le sang du Calvaire, s'il n'arrivait jusqu'à nous que par le canal de l'histoire, se refroidirait trop pour faire battre nos cœurs.

La nouvelle alliance, encore plus que l'ancienne, avait besoin de l'arche où le Sauveur, par sa présence, se montrerait tel qu'il s'était annoncé par ses prophètes, l'*Emmanuel*, le *Dieu avec nous* (2).

L'arche figurative contenait trois choses : les tables et le livre de la loi, la verge, qui, par sa fleuraison miraculeuse, attestait l'élection divine de la famille aaronique, et le vase contenant la manne qui avait servi de nourriture aux Israélites dans le désert.

Réalisant toutes ces figures dans l'institution

(1) *Ép. aux Corinth.*, ch. V, 14-15.

(2) *Isaïe*, ch. VII.

eucharistique, Jésus-Christ y est en même temps l'arche qui, en marchant à notre tête, nous rassure contre les attaques de l'ennemi ; la loi éternellement vivante, dont de faibles mortels prédisent et attendent si vainement la mort : il y est la sève de l'arbre sacerdotal fleurissant perpétuellement au milieu d'un monde où tout s'altère et périt, étendant ses rameaux du nord au midi, de l'orient au couchant, et les voyant renaître toujours plus vigoureux sous le fer de la persécution ; enfin, il y est la manne par excellence, le *vrai pain du ciel*, qui fortifie et console nos âmes dans la pénible traversée des déserts de la vie.

RÉFLEXIONS.

En considérant les desseins de Dieu dans l'ineffable *invention* de son amour pour vous, examinez, âmes chrétiennes, l'usage que jusqu'ici vous en avez fait. Si votre foi et votre amour sont si languissants, si votre vie diffère tant de la vie des martyrs de la foi et de la charité, n'est-ce pas parce que la présence de Jésus-Christ occupe peu de place dans vos pensées, dans vos affec-

tions? Vous vivez loin *du feu* qu'il est venu allumer *sur la terre* pour l'éclairer et *l'embraser* (1); faut-il être surpris que vous végétiez dans les obscurités et la tiédeur? *Approchez-vous de lui*, et *en vous remplissant de sa lumière*, il vous apprendra à ne *plus rougir* de ses lois (2).

Que peuvent les vains discours des hommes et leurs grossiers sophismes contre les maximes de l'éternelle sagesse, sur le chrétien qui a l'heureuse habitude de converser fréquemment avec Jésus-Christ? Comme il devient supérieur aux séductions du monde, aux attraits qui fascinent ses esclaves, le cœur qui, à la table sacrée, goûte un bonheur qui ne le cède qu'au bonheur des habitants du ciel!

Demeurez en moi, et *que je demeure en vous*, vous dit le divin Maître, *parce que sans moi vous ne pouvez rien faire* (3). Allez donc souvent puiser à ce trésor de vie et de force. Vous y verrez disparaître un des grands obstacles à votre conversion ou à votre avancement dans la vertu : le respect humain. Jésus-Christ vous y dira,

(1) *S. Luc*, ch. XII, 49.

(2) *Ps.* XXXIII, 6.

(3) *S. Jean*, ch. XV, 4-5.

comme aux apôtres : *Soyez sans crainte , j'ai vaincu le monde* (1); et pleins d'une généreuse ardeur, vous pourrez, comme saint Paul, défier toutes les créatures de vous *séparer de l'amour de Jésus-Christ* (2).

(1) *S. Jean*, ch. XVI, 33.

(2) *Ép. aux Rom.*, ch. VIII, 35.



Troisième Considération.

Promesse de la présence réelle.

Le bien que l'homme peut faire à ses semblables est si peu de chose, qu'il est bon de ne pas le prôner d'avance, afin de conserver au bienfait le mérite de l'imprévu. Il n'en est pas ainsi des dons de Dieu : fruits de l'amour parfait, ils sont d'autant plus appréciés, qu'ils sont mieux connus. Aussi voyons-nous que, pour disposer les hommes à la réception de ses grâces les plus insignes, Dieu les leur a toujours fait connaître avant de les dispenser.

Le bienfait divin par excellence, l'Incarnation du Verbe, a été, durant quarante siècles, l'objet des promesses du Ciel et de l'attente du genre humain. L'Eucharistie, qui complète ce mystère,

en étendant à chacun de nous, par la communion sacramentelle, le don que le Fils de Dieu a fait de lui-même à lui-même à l'humanité en s'incarnant, exigeait aussi une préparation. Pour que cet effort suprême de son amour n'accablât pas la foi de ses disciples, Jésus-Christ le leur annonça longtemps d'avance dans les termes les plus clairs, et voici à quelle occasion :

Aux approches de la fête de Pâques, Jésus ayant conduit ses disciples dans une solitude sur les bords du lac de Tibériade, une grande foule de peuple y accourut, attirée par le désir de l'entendre et par les nombreuses guérisons qu'il opérait. Sur le déclin du jour, ses disciples le prièrent de congédier la multitude, afin qu'elle pût se procurer des vivres dans les bourgs voisins.

« Il n'est pas besoin qu'ils y aillent, répondit le divin Maître; donnez-leur vous-mêmes à manger (1). » On lui représenta qu'on ne savait où prendre de la nourriture pour un si grand nombre (environ cinq mille hommes, non compris les femmes et les enfants), et que toutes les provisions se réduisaient à cinq pains et deux pois-

(1) *S. Matthieu*, ch. XIV, 16.

sons apportés par un jeune homme. Jésus leur ayant ordonné de faire asseoir le peuple, il prit les cinq pains et les deux poissons, leva les yeux au Ciel, les bénit, les rompit, et les donna à ses disciples pour les distribuer aux assistants. Quand tous furent rassasiés, il fit recueillir les restes, et l'on en remplit douze corbeilles.

Émerveillé de ce prodige, le peuple dit : « Celui-ci est vraiment le prophète qui devait venir au monde (1). » Jésus, sachant qu'ils projetaient de l'enlever pour le faire roi, ordonna à ses disciples d'entrer dans leur barque et de passer de l'autre côté du lac ; et, après avoir congédié la foule, il s'enfuit seul sur la montagne pour y prier. Dans la nuit, il rejoignit ses disciples sur le lac, marchant sur les flots, apaisa l'orage qui les contrariait, et les fit aborder au pays de Génézareth.

Le peuple l'y suivit bientôt. Jésus, pour relever les motifs trop terrestres de leur empressement et aussi pour leur annoncer le grand mystère figuré par la multiplication des pains, leur parla ainsi : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des

(1) *S. Jean*, ch. VI, 14.

miracles, mais parce que vous avez mangé du pain, et que vous avez été rassasiés. Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que Dieu le Père a marqué de son sceau. Ils lui demandèrent donc : Que ferons-nous pour opérer les œuvres de Dieu ? Jésus leur répondit : L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Ils lui dirent donc : Quel miracle faites-vous donc pour que nous le voyions, et que nous croyions en vous (1) ? »

Pour comprendre cette question de la part des témoins d'une multitude de guérisons surnaturelles, et du miraculeux repas qui leur avait été servi la veille, il faut observer que Jésus-Christ ne s'annonçait pas seulement à eux comme un prophète, titre qu'ils ne lui auraient pas contesté, mais qu'il se posait comme le fondateur du royaume de Dieu parmi les hommes et l'auteur d'une nouvelle alliance. Or, se rappelant les innombrables merveilles qui avaient signalé l'établissement de la première alliance, ils jugeaient que les œuvres du nouveau Moïse étaient loin

(1) *S. Jean*, chap. VI, v. 26 et suiv.

d'égaliser celles de l'ancien. Ils exigeaient donc, comme condition de leur foi, que le Fils de l'homme fît pour eux ce que Moïse avait fait autrefois pour leurs pères; et, opposant à la multiplication des pains le prodige de la manne qui dura près de quarante ans, ils ajoutèrent : « Que faites-vous ? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. »

Jésus réduit d'abord à sa juste valeur le miracle de la manne, qui, bien qu'elle parût tomber du Ciel, n'en était pas moins un aliment terrestre, destiné seulement à l'entretien du corps, et qui n'avait rien de plus divin que les aliments ordinaires, attendu qu'il en coûte aussi peu au Père céleste de faire descendre notre nourriture des nues que de la faire sortir du sein de la terre.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le pain du Ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du Ciel et donne la vie au monde. » Le peuple entendit encore cela d'une nourriture corporelle, et s'imaginant que le Sauveur allait lui en donner une supérieure à la manne, il lui dit : « Seigneur, donnez-nous toujours ce pain-là. » Jésus, pour les détromper,

va leur apprendre en quoi consiste ce pain, et quelle est sa vertu sur ceux qui le mangent.

« Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais je vous l'ai déjà dit : Vous m'avez vu, et vous ne croyez point. Tout ce que me donne le Père viendra à moi; et celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors; car je suis descendu du Ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or, la volonté du Père qui m'a envoyé est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. Et c'est la volonté de mon Père qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle; et je le ressusciterai au dernier jour. »

C'était leur dire clairement qu'ils avaient devant les yeux, non un prophète, mais l'auteur même de la vie. « Les Juifs donc murmuraient contre lui de ce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant descendu du Ciel. Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment donc dit-il : Je suis descendu du Ciel? Jésus donc, répondant, leur dit : Ne murmurez point entre vous. Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a

envoyé ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour..... En vérité, en vérité, je vous le dis, qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Mais voici le pain qui est descendu du Ciel, afin que celui qui le mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est *ma chair pour la vie du monde.*»

A cette étrange parole, les auditeurs se soulevèrent de nouveau en disant : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus, sans répondre à leur question de pure curiosité touchant la manière dont sa chair serait mangée, confirme de nouveau sa promesse de donner au monde une nourriture qui, par sa divine excellence et sa merveilleuse reproduction dans tous les temps, dans tous les lieux, surpasserait infiniment la manne, et il le fait en termes si clairs, si énergiques, qu'il n'y a plus de milieu, pour ceux qui l'écoutent, entre l'incrédulité ouverte et une entière soumission.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en

vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle; et je le ressusciterai au dernier jour; car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est là le pain qui est descendu du Ciel, non comme la manne dont vos pères ont mangé, et n'en sont pas moins morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

L'Évangéliste ne nous dit pas quel fut l'effet des dernières paroles de Jésus-Christ sur la masse du peuple réuni dans la synagogue de Capharnaüm; mais, à en juger par la conduite d'une bonne partie des disciples, l'incrédulité fut générale. « Beaucoup donc de ses disciples l'ayant entendu, dirent : Ce discours est dur, et qui peut l'écouter ? »

Jésus, voulant les éclairer et lever leur scandale, qui tenait à une fausse idée touchant la manière dont ils devaient manger sa chair et boire son sang, leur dit : « Cela vous scandalise ? Que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'homme remonter au lieu où il était auparavant ? » Ce qui

peut offrir deux sens : Si vous ne pouvez croire à la possibilité de manger ma chair maintenant que vous l'avez sous les yeux, que sera-ce alors que vous la verrez monter au Ciel? Ou bien : La difficulté que vous voyez maintenant à l'accomplissement de mes paroles ne s'évanouira-t-elle pas lorsque vous verrez mon corps glorifié s'élever au Ciel, et ne comprendrez-vous pas enfin que ce corps doit vous être communiqué d'une manière surnaturelle, et qui n'aura rien de révoltant?

Les paroles qui suivent favorisent ce dernier sens. « C'est l'esprit qui vivifie : la chair (séparée de l'esprit et inanimée) ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » C'est-à-dire : Ne vous imaginez pas que je vous offrirai ma chair comme on sert celle des animaux : c'est moi-même, vivant et rempli de l'esprit divin qui m'anime, que je veux vous donner d'une manière qui vivifie votre être sans détruire le mien.

Sachant que cette explication resterait sans effet, Jésus ajouta : « Mais il y en a quelques-uns parmi vous qui ne croient pas... C'est pour cela que je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père. »

« Dès lors beaucoup de ses disciples se retirèrent de sa suite, et ils n'allaient plus avec lui. Jésus dit donc aux douze : Et vous, ne voulez-vous point vous en aller aussi? » C'était assez dire qu'il ne voulait rien ajouter ni retrancher à son inconcevable promesse, et qu'il exigeait une profession de foi absolue de ceux qui voudraient encore rester ses disciples.

« Simon-Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Jésus, qui voyait là où l'œil du prince des croyants ne pénétrait pas, leur répondit : « Ne vous ai-je pas choisis, vous douze? Néanmoins, un de vous est un démon. Ce qu'il disait de Judas Iscariote, fils de Simon; car c'était lui qui devait le trahir, quoiqu'il fût l'un des douze (1). »

(1) *S. Jean*, ch. VI, du v. 30 au v. 72.

RÉFLEXIONS.

Aujourd'hui, comme au temps du Sauveur, on distingue en religion quatre classes de personnes.

Il y a d'abord des Juifs charnels, qui, tout appliqués à se procurer le *pain qui périt*, ne s'attachent à la religion que par des vues terrestres. Les uns, sentant que la religion est nécessaire au bon ordre dans la famille et la société, voudraient qu'elle régnât autour d'eux sans leur demander autre chose que quelques témoignages de respect. Ils sont bien aises qu'elle sauvegarde leur vie et leur fortune, mais il ne faut pas qu'elle s'enquière de l'usage qu'ils font de l'une et de l'autre. Que le ministre de l'Évangile tonne contre le vol et les crimes qui mettent en péril la tranquillité publique, ils le proclameront volontiers le premier magistrat, le roi de l'ordre moral; mais s'il attaque leurs vices, son pouvoir n'est plus que de l'intolérance, une odieuse inquisition.

D'autres, guidés par l'imagination et un sen-

timent de religiosité vague, ne cherchent dans le culte que des émotions douces et agréables. Le prêtre excelle-t-il dans le talent de la parole, dans l'art de décorer le lieu saint et de préparer de belles et touchantes cérémonies, ils en feront aussi une espèce de roi; mais s'il veut se servir de cet ascendant pour les faire entrer dans l'esprit de l'Évangile, pour leur apprendre à purifier leur âme, à l'orner des vertus chrétiennes, à faire de leur cœur un autel où Dieu soit adoré en esprit et en vérité, le prestige s'évanouit : ce n'est plus qu'un moraliste rabâcheur qui se perd dans des lieux communs.

Au-dessus de ces esprits intéressés, légers et sensuels, qui ne veulent du christianisme que les dehors, il y en a de plus graves qui lui demandent des lumières, et qui, par leur zèle à s'instruire, prennent rang parmi les disciples. Mais, dominés par l'orgueil et la curiosité, ils se font juges des enseignements de Jésus-Christ, et repoussent comme contraire à leur raison tout ce qui choque leur ignorance. Et cette raison, qu'ils refusent de soumettre à la parole du Verbe éternel, ils la prostituent bientôt aux mille et une paroles mensongères qui circulent dans le monde, jusqu'à ce que, las de courir d'erreur en erreur,

ils tombent dans le scepticisme, subissant, dès cette vie, le supplice des ténèbres.

Plus coupables encore que ces mécréants déclarés sont les disciples perfides qui, à l'exemple de Judas, dissimulent leur incrédulité, et ne suivent Jésus-Christ que par calcul, attendant l'occasion de le vendre. Les trésors de l'amour divin, que l'hérétique et l'incrédule repoussent, eux les reçoivent avec un hypocrite respect ; et, par le sacrilège abus qu'ils font du corps et du sang de Jésus-Christ, ils mangent et boivent leur sentence de mort. Aussi le divin Maître les appelle-t-il de vrais démons.

Enfin, il y a les disciples fidèles, qui, loin de vouloir, comme les précédents, faire de la religion un moyen de police ou d'amusement, la matière de disputes curieuses ou d'un infâme trafic, n'y cherchent, avec Simon-Pierre, que les *paroles de la vie éternelle*. Ces âmes simples et droites, une fois convaincues de la divinité du Maître, attestée par tant de faits éclatants, se soumettent sans hésiter à sa parole, et jugent avec raison qu'il y aurait impiété et folie à vouloir discuter contre Dieu. La récompense suit de près leur docilité. Les vérités mystérieuses, qui semblaient devoir anéantir leur raison, l'inondent

bientôt des plus vives lumières, font battre leur cœur de reconnaissance et d'amour, et leur donnent une force de conviction capable de terrasser *toutes les hauteurs de la science humaine* (1).

Où sont les disciples ergoteurs qui disaient : « Ce discours est dur, et qui peut le supporter ? » Quelle lumière leur orgueilleuse raison a-t-elle répandue dans le monde ? Que sont devenus les imitateurs de leur incrédulité, ces penseurs superbes qui ont aussi voulu réformer les enseignements de l'Église et les ravalier au niveau de leur triste raison ? Quelle trace ont-ils laissée de leur passage ? Eux et leurs dupes seraient plongés dans un éternel oubli, si l'Église n'avait consigné dans ses annales le souvenir de leurs erreurs. Tandis que leurs noms, connus à peine des savants, ne font que grossir l'histoire des folies humaines, l'univers entier célèbre la mémoire des enfants de la foi qui, au milieu de la défection générale, ont dit par la bouche de Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Tous, grands et petits, savants et ignorants, traversent les mers, franchis-

(1) II^e Ép. aux Corinth., ch. X, 5.

sent d'énormes distances pour aller se prosterner au tombeau des immortels pêcheurs de Galilée, qui, *par leur foi, ont vaincu les royaumes, soumis au joug de la vérité et de la justice un monde adorateur de tous les vices, de toutes les erreurs, et fait entrer le genre humain en jouissance des promesses divines* (1).

Réjouissez-vous donc, âmes chrétiennes, d'avoir vu le jour dans la grande école des enfants de la foi. En rendant à Dieu d'incessantes actions de grâce pour ce don inestimable, priez-le souvent de le perfectionner en vous et dans vos frères, en lui disant avec les apôtres : *Seigneur, augmentez notre foi* (2).

Mais le don de la foi, pour se conserver et s'accroître, exige certaines dispositions qui sont le fruit de la grâce divine et de votre concours. L'une est un grand zèle pour s'instruire de sa religion. Toutes les objections de l'incrédulité, presque tous les doutes qui assiègent les esprits faibles dans la foi, n'ont qu'une source : l'ignorance.

Une autre disposition non moins essentielle, c'est la droiture du cœur. Ne cherchez dans la

(1) *Ép. aux Hébreux*, ch. XI, 33.

(2) *S. Luc*, ch. XVII, 5.

religion que le moyen de glorifier Dieu, de sauver votre âme et celle du prochain. Gardez-vous d'imiter ceux qui ne s'y attachent qu'en vue des satisfactions sensibles ou des avantages temporels qu'ils y trouvent. Ce serait un bien triste et mauvais calcul. La religion *est esprit et vie*. Ses jouissances et ses consolations ne sont que pour ceux qui lui ouvrent leur cœur; son heureuse influence sur les affaires du temps est le fruit des sacrifices et des vertus qu'elle commande. Aussi est-il écrit : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît* (1).

(1) *S. Matthieu*, ch. VI, 33.



Quatrième Considération.

Institution de l'Eucharistie.

« Le premier jour des azymes, dans lequel il fallait immoler la Pâque, » Jésus choisit deux de ses disciples, Pierre et Jean, et leur ordonna d'aller préparer la Pâque. Sur le soir, il les rejoignit avec les douze, « et l'heure étant arrivée, il se mit à table avec les douze, et leur dit : J'ai grandement désiré de manger cette Pâque avec vous avant que de souffrir ; car, je vous le dis, je ne la mangerai plus qu'elle n'ait son accomplissement dans le royaume de Dieu (1). »

Après avoir célébré la Pâque figurative prescrite aux Juifs, le Sauveur va instituer la Pâque

(1) *S. Luc*, ch. XXII, 14 et suiv.

réelle destinée à l'universalité des peuples, et il veut en faire lui-même les préparatifs.

« Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Et le souper fait, le démon ayant déjà mis dans le cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, de le livrer; Jésus, qui savait que son Père lui avait donné toutes choses entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il retournait à Dieu, se leva de table et quitta ses vêtements; et ayant pris un linge, il le mit autour de lui. Puis versant de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Il vint donc à Simon-Pierre; mais Pierre lui dit: Seigneur, vous me lavez les pieds? Jésus lui répondit: Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras dans la suite. Pierre lui dit: Jamais vous ne me laverez les pieds. Jésus lui répondit: Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. Alors Simon-Pierre lui dit: Seigneur, non-seulement les pieds, mais les mains et la tête. Jésus lui dit: Celui qui est déjà lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, et il est entièrement pur. Et vous aussi, vous êtes purs,

mais non pas tous. Car il savait qui devait le livrer, et c'est pour cela qu'il dit : Vous n'êtes pas tous purs. Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, il se remit à table et leur dit : Savez-vous ce que je vous ai fait? Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres; car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes comme je vous ai fait (1). »

Ensuite « Jésus prit du pain, rendit grâces, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice après avoir soupé, et il rendit grâces, et il le leur donna, disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour beaucoup, en expiation des péchés. Toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi (2). »

(1) *S. Jean*, ch. XIII, 1 et suiv.

(2) *S. Matthieu*, ch. XXVI, 26-29.—*S. Marc*, ch. XIV, 22-25.—*S. Luc*, ch. XXVII, 19-21.

Voilà donc comment le Rédempteur, mettant la toute-puissance au service de son amour, accomplit sa promesse et ôte au repas de sa chair et de son sang ce que les Capharnaïtes et les disciples incrédules y avaient trouvé de dur et de révoltant pour la nature. Choisisant les deux substances alimentaires les plus communes, conséquemment les mieux appropriées au sacrifice universel, par la vertu de cette parole qui peut tout changer parce qu'elle a tout créé avec une liberté souveraine, il les *transsubstantie* en sa chair et son sang, tout en conservant leurs propriétés sensibles.

A ne la considérer que sous ce point de vue, l'Eucharistie est déjà, de la part de Dieu, le chef-d'œuvre de la charité infinie, et, de la part du chrétien, le chef-d'œuvre de la foi. En effet, pour se donner à nous tout entier et sans effrayer notre faiblesse, le Verbe divin y descend plus bas que dans l'Incarnation; il s'y dépouille de tous les signes extérieurs de sa vie divine et humaine; il s'y offre à l'état de matière inorganique. Et nous, sans autre appui que notre foi à la vérité et à la puissance de sa parole, nous nous élevons au-dessus de la sphère des sens; non-seulement nous croyons ce que nous ne voyons pas, ce qui

est le caractère de la foi (1), mais nous croyons à l'encontre du témoignage de nos yeux, de notre goût, de tous nos sens; ce qui constitue la foi parfaite, soit la complète immolation de notre vie extérieure et sensuelle à la vie de l'esprit que Jésus-Christ nous communique par la parole et par le don très-réel, quoique inaperçu, de sa chair et de son sang.

Par cet anéantissement extérieur de lui-même au profit de ceux à qui il se donne, Jésus-Christ se montre le Dieu-Charité, le propre de la charité étant d'aimer les autres jusqu'à l'oubli de soi; et par le sacrifice que nous faisons des lumières qui nous viennent des sens à l'autorité de ces paroles : *Prenez, ceci est mon corps, ceci est mon sang*, nous devenons les véritables enfants de la foi, les imitateurs d'Abraham, qui *crut et espéra contre toute espérance* (2), nous remplissons parfaitement le devoir de l'adoration en esprit et en vérité.

C'est ainsi que s'accomplit pour chacun de nous le mystère de la rédemption. L'auteur de la vie descend au plus bas degré de l'être pour

(1) « La foi est la démonstration des choses que l'on ne voit point. » *S. Paul, Aux Hébreux*, ch. XI, 1.

(2) *Ép. aux Rom.*, ch. IV, 18.

nous faire remonter d'une vie tout animale à la vie de l'esprit, qui est toute dans la pensée et l'amour de l'invisible. Le pain *qui périt*, et le vin qui trop souvent nous dégrade par les grossiers appétits qu'il excite, étant à peu près l'unique objet de la pensée et du travail des hommes, l'*amant* passionné *de nos âmes* (1) s'empare de ces éléments et y dépose le principe divin de l'immortalité, le germe fécond des plus sublimes vertus.

A la vue d'un mystère où l'amour infini entasse en les voilant ses plus merveilleuses inventions, l'âme est comme accablée, et, toute parole restant au-dessous de ce qu'elle éprouve, il semble qu'elle devrait se renfermer dans le silence de l'adoration. Admirons toutefois comment le Libérateur, pour nous rappeler à la vie, se sert des mêmes moyens par lesquels l'auteur du mal nous avait conduits à la mort.

C'est en rampant sous la forme d'un vil animal, aux pieds de la première mère du genre humain, que Satan nous a perdus, en disant : *Prenez et mangez, et vous serez comme des dieux !*

(1) *Sagesse*, ch. XI, 27.

C'est après s'être prosterné, comme le dernier des esclaves, aux pieds des douze disciples à qui il confiait la régénération du monde, que l'Homme-Dieu leur dit : *Prenez et mangez, et apprenez de moi à vous anéantir pour la gloire de Dieu et l'amour de vos frères !*

En voyant Ève prendre le fruit défendu, le porter à sa bouche et le faire manger à Adam, qui aurait jamais pensé que le péché et la mort allaient exercer d'affreux ravages, et transformer les enfants de ces deux sublimes créatures formées à l'image divine, en une espèce d'animaux occupés à s'entre-déchirer ?

De même, en voyant le Fils de la femme distribuer à ses disciples un peu de pain et de vin, qui aurait pu croire que Pierre et ses collègues allaient, par la vertu cachée dans la parole de leur Maître, et sous les faibles symboles eucharistiques, révolutionner complètement la pensée et les institutions de l'univers, couvrir de mépris les dieux séculaires de l'Égypte, de l'Inde, de la Grèce et de Rome ; substituer aux autels de Vénus ceux de la Femme sans tache, et faire adorer, jusqu'à mourir pour lui, le Fils de la Vierge, né un jour dans une étable, cloué plus tard à un gibet ?

Entre la faute de nos premiers pères et la perte du genre humain, comme entre la cène eucharistique et la révolution morale opérée par le Christ, la disproportion est telle, disent les incrédules, qu'il y aurait folie à expliquer de si grands résultats par de si petites causes. Ainsi raisonnent ces esprits soi-disant forts, mais en réalité d'une prodigieuse faiblesse, attendu que, ensevelis dans la matière et ne jugeant de l'importance des faits que par ce qui frappe les sens, ils ne peuvent s'élever à la *perception des choses de Dieu et de l'âme* (1).

Tout autres sont les pensées du fidèle éclairé par la parole qui est *esprit et vie*. Imposant silence à la *chair qui ne sert de rien* (car elle ne voit dans la bouche d'Ève qu'un fruit, dans celle des apôtres qu'un peu de pain et de vin), il s'élève au monde des esprits, et découvre, dans le triste repas de l'Éden, *une ruine ineffable, un crime énormément grand* (2), et dans le repas du Cénacle, une immense effusion de vie, du côté de Jésus, et une admirable réparation de l'orgueil, de l'infidélité et de la sensualité d'Ève, du côté des disciples fidèles. Là, les chefs de l'hu-

(1) I^{re} Ép. aux Corinth., ch. II, 14.

(2) S. Augustin, *Enchirid.*, ch. XLV.

manité, séduits par la parole infernale, et voulant s'élever aussi haut que Dieu par l'orgueil de l'esprit et des sens, se ravalent au-dessous des animaux, et ne servent plus qu'à propager la double mort de l'esprit et de la chair. Ici, les pères spirituels du genre humain, par leur soumission à la parole divine, et par le mépris qu'ils font des suggestions contraires de la chair et des sens, deviennent la *lumière du monde*, le *sel de la terre*, et vont répandre sur toutes les générations humaines un fleuve de bénédictions et de vie. En somme, dans ces deux événements, sans valeur pour une philosophie toute sensuelle, mais d'une portée immense pour la raison chrétienne, le vrai sage admire l'accomplissement de cette loi : *Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles* (1).

Aussi les voyants des anciens jours, à qui l'Esprit saint montrait de loin les merveilleuses institutions de la loi nouvelle, saluaient-ils avec transport et une sainte envie l'incomparable *nourriture* dont le *Dieu de miséricorde et de charité* a fait le *mémorial de toutes ses merveilles* (2).

(1) *S. Jacques*, ch. IV, 6.

(2) *Ps.* CX, 4-5.

David, dans le psaume XXI, après avoir peint en traits déchirants l'affreux délaissement, les incroyables ignominies et souffrances du Dieu-Homme, change tout à coup ses couleurs. Ce *ver de terre, l'opprobre des hommes et le jouet de la populace, assailli par des lions et des chiens dévorants qui creusent ses pieds et ses mains, et mettent à découvert tous ses os*, il nous le représente entouré soudainement des hommages et des adorations de l'univers. Et à quoi attribue-t-il ce prodigieux changement? Ah! dit-il, faisant parler le Crucifié lui-même, c'est que *j'accomplirai mes vœux en présence de ceux qui craignent le Seigneur* (1). *Les pauvres mangeront et seront rassasiés; ceux qui cherchent le Seigneur le loueront, et leurs cœurs seront animés d'une vie éternelle. Les extrémités du monde se ressouviendront du Seigneur, et se tourneront vers lui, et toutes les familles des nations adoreront sa présence, reconnaissant qu'il appartient à Dieu de régner... Les riches de la terre mangeront aussi et adoreront... Et ce peuple nouveau, régénéré par le pain descendu*

(1) Ces vœux sont le baptême de sang (S. Luc, ch. XII, 50) et l'institution de la nouvelle Pâque (Ibid., ch. XXII, 15).

du Ciel, persévérera dans le service du Seigneur (1). C'est ainsi que les enfants de la terre, que Dieu n'avait pu s'attacher ni par le châtiement du déluge, ni par les prodiges du Sinaï et les douceurs de la manne, céderont aux attraits du Dieu-Charité, qui, avant de livrer sa chair et son sang à la vindicte divine sur l'autel du Calvaire, les immolera à l'amour des hommes dans le banquet eucharistique.

Ne pouvant se détacher d'un spectacle aussi ravissant, David continue, dans le psaume xxii, à décrire la marche du peuple régénéré à travers la terre de l'exil, sous la conduite du nouveau Moïse, et, parmi les bontés infinies du divin Pasteur des âmes, il célèbre *la Table qu'il nous a préparée contre nos ennemis, et la coupe enivrante qui charme nos douleurs* (2).

Isaïe, extasié à la vue des *sources de vie* ouvertes par le *Sauveur*, invite tous les peuples à y accourir avec joie. « Rendez gloire au Seigneur, bénissez son saint nom, publiez au milieu des peuples les inventions de son amour. . . Il a fait des choses magnifiques, que toute la terre les connaisse. Heureuse Sion, livre-toi aux trans-

(1) Ps. XXI, 26-32.

(2) Ps. XXII, 5.

ports de la joie et de la reconnaissance ! Le Saint d'Israël a fait éclater sa grandeur au milieu de toi (1).

Zacharie, chantant aussi le règne du Messie, exalte, comme le plus merveilleux de ses dons, le *froment qui produira les hommes d'élite*, et le *vin qui multipliera les vierges* (2). Enfin, Malachie, le dernier des prophètes dans l'ordre des temps, annonçant aux Juifs la prochaine réprobation de leurs sacrifices et offrandes, qui ne sont que souillure aux yeux du Seigneur, leur dit que Dieu *va faire éclater la grandeur de son nom au milieu des Gentils par la victime sans tache qui lui sera sacrifiée et offerte en tout lieu* (3).

RÉFLEXIONS.

Maintenant, âmes chrétiennes, admirez un autre prodige : notre indifférence pour une institution dont la pensée faisait tressaillir de joie et d'amour les prophètes, qui ne pouvaient l'entrevoir que dans un lointain avenir. Parmi tant de

(1) *Isaïe*, ch. XII.

(2) *Zacharie*, ch. IX, 17.

(3) *Malachie*, ch. I, 11.

voix qui s'élèvent dans le monde, parmi tant de langues qui se font écouter, tant de plumes qui se font lire, en est-il une seule qui célèbre l'événement des événements : la présence réelle en corps et en âme, sur des milliers d'autels, du Verbe fait chair ! La presse transmet de l'un à l'autre pôle les moindres nouvelles ; et le fait éternellement nouveau, que les esprits bienheureux ne se lassent pas d'admirer depuis dix-huit siècles, qui le rappelle à l'attention des hommes ?

A la vue d'une société prête à s'abîmer dans la fange et le sang, faute de croyances et de vertus, les esprits sont en quête de nouvelles institutions sociales. De tant de remèdes que l'on propose, les uns inutiles, les autres pires que le mal, il n'en est aucun qui ne rencontre d'ardents prôneurs. Et l'institution sociale par excellence, celle qui, inspirant la patience, la résignation, le courage aux petits, la charité, le dévouement et l'abnégation aux grands, tend à faire de tous les hommes une communauté de frères, cette institution, disons-nous, foyer de toute vie morale, est laissée dans l'oubli !

Ne vous contentez pas, âmes religieuses, de déplorer tant de folie et d'ingratitude, mais reconnaissez aussi que vous en êtes coupables. Si

la plus insigne faveur que Jésus-Christ ait faite aux hommes reste inconnue au grand nombre, à qui la faute, sinon à ceux qui, ayant le bonheur de la connaître et d'en jouir, ne font rien ou font très-peu pour en procurer la jouissance aux autres?

Qu'est-ce qui a converti le monde? C'est moins la puissance de la parole que le spectacle des vertus chrétiennes, qui faisait dire aux païens : Voyez comme ils s'aiment, comme ils sont unis ! Quelle paix, quelle sérénité, quelle douceur ils opposent à tant de fureur et de haine ! Avec quelle joie ils marchent au supplice ! C'était là ce qui confondait les magistrats sur leurs sièges, ce qui déterminait les spectateurs à voler au baptême, et portait souvent les gardes et les bourreaux à jeter leurs armes et la hache pour partager les chaînes et les tourments des martyrs.

C'est aussi ce que vous devez vous proposer, vous qui, en vous attachant à Jésus-Christ, avez *trouvé le repos de vos âmes* (1). Vos frères, esclaves encore des idolâtries du monde, aspirent également à ce repos; mais ils croient pouvoir le trouver dans les satisfactions sensuelles, qui

(1) *S. Matthieu*, ch. XI, 29.

n'enivrent un moment le cœur que pour le livrer ensuite aux tortures de la soif et de la faim. Le père du mensonge fait de continuels efforts pour les entretenir dans cette fatale illusion, et replonger dans les voluptés immondes ceux qui, en ayant senti le vide et l'amertume, voudraient retourner à Dieu. Il les effraye surtout par de fantastiques peintures des impossibilités du retour, et des dégoûts inséparables d'une vie régulière et chrétienne.

Vous, les commensaux de Jésus-Christ, et qui cent fois avez goûté l'ineffable douceur de son pain, tendez une main secourable à ces infortunés prodiges. Dissipez leurs vaines terreurs; apprenez-leur combien le *Seigneur est doux* envers ceux qui le servent, et qu'*un jour dans sa maison, même au dernier rang, est préférable* à la plus longue et joyeuse *vie dans les palais des pécheurs* (1).

(1) Ps. LXXXI, 11.



Cinquième Considération.

Sacrifice eucharistique.



Par l'institution de la nouvelle Pâque, Jésus-Christ ne satisfait pas seulement à l'engagement qu'il avait pris de donner sa chair et son sang en nourriture et en breuvage, il accomplit encore l'universalité des promesses que Dieu avait faites aux hommes depuis l'origine du monde.

Et quel était le fonds commun de toutes ces promesses, confiées d'abord aux deux premiers coupables, renouvelées fréquemment aux patriarches, consignées ensuite dans les Écritures et figurées par toutes les institutions religieuses de la nation juive? C'était la délivrance du genre humain et sa réconciliation avec le Ciel.

Par sa révolte contre Dieu à l'instigation de

Satan et de la chair (1), l'homme était devenu justement l'esclave et du père du mensonge et des ignobles convoitises de la chair. Son esprit, séparé du soleil des esprits par d'épaisses ténèbres, était le jouet des plus grossières erreurs; son cœur, dévoré par la soif des basses jouissances, s'abandonnait sans réserve à toute la corruption de ses désirs. Le déluge de l'idolâtrie, en couvrant le monde de ses flots impurs, semblait y avoir éteint toute vie spirituelle et morale. Les nations les plus éclairées *se laissaient mener comme des troupeaux stupides*, selon l'expression de saint Paul, *aux pieds d'idoles muettes* (2), vains simulacres de dieux et de déesses qui n'avaient marqué leur passage sur la terre que par l'infamie de leurs mœurs.

Dieu qui, étant esprit, veut être adoré en esprit et en vérité, et dont la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume (3), fermait l'en-

(1) *La femme donc* (ébranlée par la parole du séducteur), *voyant que le fruit était bon à manger et délicieux à voir...*, *en prit et en mangea, et elle en donna aussi à son mari; et celui-ci* (entraîné par celle qui était *l'os de ses os et la chair de sa chair*) *en mangea. Genèse, ch. III, 6.*

(2) *I^{re} Ép. aux Corinth., ch. XII, 2.*

(3) *Ibid., ch. XV, 50. — S. Jean, ch. IV, 24.*

trée du Ciel à ces générations abruties. C'est ainsi que les esclaves temporaires de l'erreur et des vices passaient sous l'empire des ténèbres sans fin et des misères sans consolation.

Cependant, par les continuels efforts de la miséricorde divine pour troubler le fatal sommeil des nations *dans les ombres de la mort*, les hommes avaient partout conservé le souvenir de leur déchéance et l'espoir de la réhabilitation.

L'antique promesse d'un libérateur, conservée par la tradition universelle, les faisait soupirer après l'homme divin qui, détruisant l'œuvre du mauvais génie, devait éclairer, pacifier le monde et y ramener l'âge d'or. De là le titre de *Désiré de toutes les nations*, que l'Écriture donne au Messie (1).

La même tradition avait aussi appris aux peuples que le moyen qu'emploierait le Rédempteur pour consommer son œuvre, ce serait l'offrande d'un sacrifice qui, réparant les outrages faits à la Divinité, et effaçant les souillures des hommes, lèverait l'anathème qui pesait sur ceux-ci et les rendrait l'objet des bénédictions du Ciel. L'expression de cette croyance apparaît dans toutes

(1) *Genèse*, ch. XLIX, 10. — *Aggée*, ch. II, 8.

les pratiques religieuses , mais surtout dans les sacrifices sanglants, qui ont été le fondement de toutes les religions.

Et quelle était la pensée exprimée par ces sacrifices? La voici : Convaincus que , par ses révoltes contre l'Auteur de la vie, le pécheur mérite l'éternelle mort , et que cependant la clémence divine voulait bien se contenter d'une victime qui payerait pour tous les coupables, les anciens peuples témoignaient, par leurs sacrifices particuliers, vouloir s'associer au sacrifice universel et s'en approprier les mérites.

Ils choisissaient donc parmi les animaux utiles à l'homme, et trop souvent parmi les hommes, une *âme vicaire*, un représentant de la grande victime qui devait *porter un jour les iniquités du monde*. Les assistants, par l'organe du sacrificateur, déclaraient se décharger sur la victime de toutes leurs prévarications. Voué ainsi à la vindicte divine, le coupable par fiction était censé ne pouvoir apaiser le Ciel que par l'effusion de son sang; mais une fois que l'immolation l'avait purifié de ses souillures (1), il devenait une offrande sainte, agréable à la Divinité, et un moyen

(1) L'immolation n'était qu'un préambule du sacrifice, dont l'essence est dans l'offrande. On immolait la victime

de sanctification pour ceux qui mangeaient sa chair ou étaient aspergés de son sang. En un mot, on *communiquait* d'abord ses crimes à la victime pour qu'elle les abolît par sa mort, et l'on participait ensuite aux mérites de son sacrifice et à la vertu sanctificatrice de sa chair par la *communion*.

Ces sacrifices, comme on le voit, n'avaient d'autre valeur, devant Dieu et devant les hommes, que celle qu'ils recevaient du grand sacrifice dont ils étaient la figure. « *C'est pourquoi*, dit l'apôtre saint Paul, le Fils de Dieu a dit au Père, *en entrant dans le monde : Vous n'avez voulu ni le sacrifice ni l'offrande ; mais vous m'avez préparé un corps. Vous n'avez pris plaisir ni aux holocaustes ni aux oblations pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici, je viens : il est écrit de moi, au commencement du Livre, que je dois faire, ô Dieu, votre volonté* (1). »

Or la volonté du Père était que le Fils, substituant l'immolation et l'*offrande de son corps* à celle *des taureaux et des boucs*, dont le sang

pour la purifier ; on la purifiait pour l'offrir. V. *Solution de grands problèmes*, t. II, ch. XLI.

(1) *Ép. aux Hébreux*, ch. I, 5 et suiv.

ruisselait vainement sur les autels, réparât surabondamment les outrages faits à la majesté divine, abolît les iniquités de la terre, renversât l'empire de Satan, *démolît le mur de division et d'inimitié* qui, séparant les hommes de Dieu, les rendait étrangers les uns aux autres, de sorte que, réunis en un même corps et animés d'un même esprit, ils eussent par lui un libre accès auprès du Père; enfin, que, par la vertu de son sang répandu sur la croix, il réconciliât en lui-même, pacifiât, restaurât toutes choses, tant celles qui sont aux cieux que celles qui sont en terre, et remplaçât ainsi l'alliance temporaire, locale et figurative du Sinaï par l'éternelle alliance du Calvaire, où Dieu, ne mettant plus de bornes à ses dons, se donnerait lui-même tout à tous et pour toujours (1).

Cet immense travail, objet depuis quarante siècles des préparations de Dieu et des vœux de l'humanité, Jésus-Christ l'accomplit en montant sur la croix, qui est vraiment *l'arbre de la science du bien et du mal*. Par la croix, en effet, nous connaissons les biens infinis que nous devons at-

(1) *Ép. aux Hébreux*, ch. I, 10. — *Ép. aux Éphésiens*, ch. I, 10; ch. II, 14. — *Ép. aux Coloss.*, ch. I, 20; ch. II, 15.

tendre d'un Dieu qui *aime le monde jusqu'à lui donner son Fils unique* (1); et par la mort de cette victime, *broyée pour nos crimes* (2), la croix nous apprend les maux infinis du péché.

Mais ce sacrifice, offert une seule fois sur le Calvaire pour le rachat de tous, devait être appliqué à chaque captif du péché et de la mort. Le fruit de malédiction, offert par la haine de Satan à la première femme, ayant infecté notre nature dans sa souche, et de là infiltré ses poisons dans tous les individus humains, il fallait que le fruit de vie, préparé par l'amour divin sur l'arbre de la croix, fût donné à tous, et que, corrompus par notre participation à la chair et au sang d'Adam, nous fussions rassainis par notre participation à la chair et au sang de l'*Agneau sans tache*.

C'est ce que le Dieu-Charité a fait par l'institution du sacrifice eucharistique, qui est la continuation et l'extension à tous les temps, à tous les lieux, du sacrifice de la croix, dont il *ne diffère*, nous dit le saint concile de Trente, que *par la seule manière d'offrir* (3).

Sur nos autels, en effet, Jésus-Christ ne *meurt*

(1) *S. Jean*, ch. III, 16.

(2) *Isaïe*, ch. LIII, 5.

(3) *Session XXII*, ch. II.

plus (1). Son immolation n'y est que mystique et commémorative de son immolation réelle au Calvaire; mais il y continue son rôle de médiateur entre Dieu et les hommes. *Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, et toujours intercédant pour nous* (2), en s'offrant sous les espèces du pain et du vin, comme une victime pure et agréable, il remplit envers Dieu, en sa qualité de chef de l'Église, le devoir de parfait adorateur, et en nous associant à son sacrifice par la communion de sa chair et de son sang, il remplit envers nous ses fonctions de sanctificateur et sauveur.

Le protestantisme, qui, à l'instar de toutes les hérésies, choisit une parole de l'Écriture et lui immole toutes les autres, et dont la haine s'est surtout exercée contre les plus touchantes institutions de la loi nouvelle, nous objecte depuis trois siècles le passage de l'*Épître aux Hébreux*, où saint Paul, opposant l'unité du sacrifice de la croix à la multitude des anciens sacrifices, dit que Jésus-Christ, *par une seule oblation, a consommé pour toujours ceux qui sont sanctifiés* (3); et il reproche à l'Église catholique de

(1) *Ép. aux Rom.*, ch. VI, 9.

(2) *Ép. aux Hébreux*, ch. VII, 17, 25.

(3) Ch. X, 14.

faire injure au sacrifice du Calvaire en le répétant chaque jour.

L'Église a constamment répondu, d'abord, qu'elle ne fait, en cela, qu'observer le commandement de Jésus-Christ : *Faites ceci en mémoire de moi* (1); qu'en tenant l'Eucharistie pour un véritable sacrifice, elle ne fait que croire et pratiquer ce que croyait et pratiquait saint Paul lui-même, comme il le témoigne dans sa première *Épître aux Corinthiens*, où, comparant la cène eucharistique aux sacrifices de la Loi et des Gentils, il dit : *Le calice que nous bénissons n'est-il pas la communion au sang de Jésus-Christ, et le pain que nous rompons n'est-il pas la participation à son corps* (2)? Enfin, l'Église répond que, par là, elle accomplit les oracles des prophètes, notamment ces paroles du Seigneur aux Juifs : *Je ne me complais pas en vous, et je ne recevrai plus d'offrande de votre main; mais du point où le soleil se lève jusqu'à son couchant, mon nom sera grand parmi les nations, et l'on sacrifiera en tout lieu, et l'on offrira à mon nom une oblation pure* (3).

(1) *S. Luc*, ch. XXII, 19.

(2) *Ch. X*, 16.

(3) *Malachie*, ch. I, 10, 11.

L'Église explique ensuite les paroles de l'apôtre aux Hébreux, et en donne le vrai sens, qui est que, par le seul sacrifice sanglant de la croix, le Pontife éternel a rendu plus de gloire à Dieu que n'ont pu et ne pourront lui en ravir nos crimes, et qu'il a acquis au genre humain plus de mérites et de grâces qu'il n'en faudrait pour la sanctification de tous les pécheurs passés, présents et futurs. Mais cet hommage d'une valeur infinie rendu à Dieu par le *Fils de l'homme*, il faut que nous nous y associions, si nous voulons avoir part aux bénédictions et du Fils et du Père. Mais ces mérites et ces grâces infinies, qui sont le trésor général de l'humanité, il faut qu'ils nous soient individuellement appliqués, et que nous y concourions, si nous voulons qu'ils nous profitent. Or, c'est pour opérer cette application et obtenir ce concours, que le suprême *Pasteur et Evêque de nos âmes* (1) continue à s'offrir à Dieu sur nos autels, et à s'y donner tout entier à chacun, démontrant par là que le salut général du genre humain ne lui a pas fait oublier le salut de chaque individu, de sorte que tout pécheur doit dire avec saint Paul : Jésus-Christ *m'a*

(1) *S. Pierre*, I^{re} Ép., ch. II, 25.

tellement *aimé*, qu'il s'est livré à la mort pour moi (1).

RÉFLEXIONS.

Que la fréquence du sacrifice de nos autels, âmes chrétiennes, ne vous en fasse pas méconnaître l'infinie grandeur ! L'Église le désigne par un mot d'une profondeur admirable : l'*Action* ! C'est, en effet, l'action divine et humaine par excellence, le tout aux yeux de Dieu, le tout aux yeux de l'homme éclairé par la foi.

De toute éternité, Dieu met sa complaisance dans son Verbe, qui est son Fils unique, la *splendeur de sa gloire*, l'*image* parfaite et substantielle de ses infinies perfections ; c'est aussi en lui qu'il contemple et qu'il aime *toutes les choses visibles et invisibles, qui sont aux cieux et sur la terre, car elles subsistent toutes dans son Verbe, par lequel il les a créées*, et il ne les aime qu'en raison de leur conformité à son Fils (2). L'incarnation de ce Fils bien-aimé a donc été le but de toutes les œuvres de Dieu dans

(1) *Ép. aux Galates*, ch. II, 20.

(2) *Ép. aux Hébreux*, ch. I, 3. — *Aux Coloss.*, ch. I, 15, 16, 17. — *Aux Rom.*, ch. VIII, 29.

le temps (1). Et l'unique but du Fils, en prenant chair, a été la glorification éternelle du Père et la rédemption universelle des créatures par la vertu de son sacrifice. C'était là le *baptême* qu'il était si *empresé de recevoir* (2), la *Pâque* qu'il avait un si *grand désir* de célébrer (3), le *commandement* et l'*œuvre du Père*, dont la pensée était sa *nourriture* (4). Aussi, sa dernière parole sur la croix fut-elle : *Tout est accompli* (5)!

Tout, en effet, depuis l'instant où il appela l'univers à l'existence, se coordonnait à sa mort : il est l'*Agneau immolé dès l'origine du monde* (6). Tout depuis lors, jusqu'à son avènement glorieux, tend à célébrer la mémoire et à développer les conséquences de son sacrifice. *Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice*, nous dit l'apôtre, *vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne* (7). La terre n'a de valeur devant Dieu que par le sang de son Fils : quand ce sang, ruisselant per-

(1) *Aux Rom.*, ch. X, 4. — *Apocalypse*, ch. XXII, 13.

(2) *S. Luc*, ch. XII, 50.

(3) *Ibid.*, ch. XXII, 15.

(4) *S. Jean*, ch. IV, 34.

(5) *Ibid.*, ch. XIX, 30.

(6) *Apocalypse*, ch. XIII, 8.

(7) *I^{re} Ép. aux Corinth.*, ch. XI, 26.

pétuellement sur des millions d'autels, aura régénéré le dernier en date des élus, les temps seront accomplis.

Le Calvaire est donc l'*alpha* et l'*oméga*, le *principe* et la *fin* de toutes les œuvres de Dieu et des hommes. Or, le Calvaire est dans tous les lieux où Jésus-Christ continue à s'offrir, et à *chaque* messe qui se *célèbre*, nous dit l'Église, c'est l'*œuvre de notre rédemption qui se renouvelle* (1).

(1) « Quoties hujus hostiæ commemoratio celebratur, opus nostræ redemptionis exercetur. » *Missel romain, orat. secret. Dom. IX, post Pentec.*



Sixième Considération.

Nécessité sociale du sacrifice perpétuel.



Pour établir, au point de vue religieux, la nécessité d'un sacrifice perpétuel, il suffit de définir cet acte. Qu'est-ce que le sacrifice? C'est la profession solennelle de la souveraineté de Dieu sur nous, et de notre continuel besoin de ses bienfaits. Par l'offrande que nous faisons de nous-mêmes, en nous associant à la victime, nous disons : « C'est de vous, Seigneur, que nous avons reçu tout le bien qui est en nous, et que nous attendons celui qui nous manque. Agréez l'hommage que nous vous faisons de tout notre être, de tous nos biens; et s'il vous plaît de laisser subsister en nous vos dons, et de les accroître, faites que nous n'en usions que pour votre gloire

et notre sanctification! » En un mot, le sacrifice est l'adoration proprement dite, la base essentielle de la religion; comme celle-ci, il doit donc être perpétuel.

Au point de vue social, la perpétuité du sacrifice n'est pas moins nécessaire pour former l'homme moral et le bon citoyen. Ceci est peu compris; expliquons-le.

Qu'est-ce que notre vie sur cette terre? Une *guerre incessante*, nous dit Job(1). Et la guerre, c'est le sacrifice.

Outre le grand adversaire de Dieu et des hommes, que la foi nous représente occupé sans relâche des moyens de nous pervertir, nous avons de nombreux ennemis intérieurs qui travaillent à notre ruine morale et physique.

L'orgueil, par l'exagération de nos droits, par l'oubli de nos devoirs, nous fait entrer en lutte avec nos semblables, qui nous rendent avec usure le mépris que nous leur témoignons. Blessés dans nos prétentions injustes, déjoués dans nos ambitieux calculs, nous devenons nos propres bourreaux. Le mal que l'orgueilleux fait aux autres est presque toujours surpassé par celui qu'il se fait à lui-même.

(1) Ch. VII, 1.

L'avarice est une autre source de supplices intérieurs et de tourments au dehors, pour celui qui s'y livre. Ne comptant pour rien ce qu'il possède, il éprouve, au sein de l'opulence, les horreurs de la pauvreté. Dans ses combats avec les cupidités rivales, le succès ne fait qu'irriter sa soif, la défaite le consterne; il perd tout ce qu'il n'acquiert pas, il ne jouit jamais de ce qu'il acquiert. Dur à lui-même et aux autres, l'avare est malheureux, méchant, insociable; *car, nous dit l'Écriture, il fait argent de son âme, et il a jeté loin de lui ses entrailles* (1).

L'envie est encore un ignoble démon qui s'attache aux pas de l'orgueilleux et de l'avare pour leur faire trouver une cruelle jouissance dans le mal qui afflige leurs frères, et un sujet de tristesse et de dépit dans le bien qui leur arrive. L'envieux, par ses détractions, par ses calomnies, par le besoin infernal qu'il éprouve de tout dénigrer, diviser et ravalier, est une grande peste sociale.

La sensualité, plongeant l'homme dans les excès de la luxure et de la crapule, en fait un animal qui n'use plus de son intelligence que pour

(1) *Ecclésiastique*, ch. X, 10.

agrandir le borbier où il se vautre, et éteindre en lui et autour de lui l'idée et l'amour des plus nobles vertus. En même temps qu'il tue l'homme moral, ce vice énerve et détruit l'homme physique, en fait le réceptacle des plus immondes et cruelles maladies. Il excite aussi les emportements de la haine, les fureurs de la vengeance. Si les feux de la colère couvent, en général, sous toutes les passions violentes, celle-ci est la plus incendiaire. Elle a répandu plus de sang, coûté plus de vies que l'ambition.

La paresse, autre fille de la sensualité, fait du corps une idole qui veut jouir sans travailler, absorber sans produire. Foyer de *tous les vices* et des *désirs coupables* qui *dévoient* l'esprit *désœuvré* (1), la paresse est une conspiration permanente contre la société, dont la vie est toute dans la vertu et le travail.

En face de ces passions qui nous sollicitent au mal depuis notre enfance jusqu'aux glaces de la vieillesse, il faut que nous prenions notre parti. Le *sacrifice* est inévitable : ou, par une courageuse défense de notre liberté et dignité morale, nous vaincrons nos passions mauvaises et les sa-

(1) *Proverbes*, ch. XXI, 25. — *Ecclésiastique*, ch. XXXIII, 29.

crifierons au devoir ; ou, faute de combattre, nous serons vaincus et misérablement sacrifiés à leurs interminables exigences.

Évidemment l'homme n'a été placé ici-bas que pour le combat et l'épreuve. Si, éclairé par les lumières de la foi, il entre dans le plan de Dieu ; si, considérant la terre comme l'avenue du monde éternel et comme un passage de l'une à l'autre, il ajourne au delà de la tombe ses projets de grandeur, de jouissance et de repos, et s'applique avant tout à remplir ses devoirs envers Dieu, envers soi, envers les siens, envers tous les hommes, ses frères, il s'élève et s'ennoblit devant Dieu et devant les hommes. Déjà, ici-bas, il recueille le fruit de ses sacrifices par l'empire qu'il acquiert sur ses passions, qu'il plie au joug ; sur ses biens, qu'il possède sans en être possédé ; sur ses frères, qu'il gagne par sa douceur et sa bienfaisance. Il se trouve qu'en usant du monde sans prétendre en jouir, il en jouit réellement plus que les adorateurs du monde ; et, avant qu'il aille boire au *torrent des voluptés divines* (1), il a déjà reçu, selon la promesse de Jésus-Christ, le *centuple* de ce qu'il a sacrifié (2).

(1) Ps. XXXV, 9.

(2) S. Matthieu, ch. XIX, 29.

L'homme, au contraire, méconnaissant la voix de Dieu et de sa conscience, veut-il être l'arbitre de sa vie, ne suivre d'autre loi que sa volonté, c'est une victime dévouée aux plus ignominieux, aux plus douloureux sacrifices. La force d'esprit dont il se vante n'aboutit qu'à lui faire blasphémer ce qu'il ignore; il se nourrit de grossiers sophismes, donne aux rêves des libertins la créance qu'il refuse aux enseignements de l'Église. En secouant le joug de la morale, son cœur passe sous l'impitoyable domination des vices : il faut qu'il leur sacrifie tout, fortune, considération, famille, santé; et qu'obtient-il en retour? Quelques satisfactions avilissantes, passagères, toujours disproportionnées à ses désirs, le tourment de mille convoitises inassouvies, des remords, des dégoûts, des souffrances sans consolation. Si le malheureux n'élève pas enfin un œil suppliant vers celui qui peut briser ses chaînes, son âme, dévorée par le vice, devient la *pâtur*e de l'éternelle *mort* (1).

Encore une fois, point de milieu : ou l'homme se sauve, dans le temps et pour l'éternité, par l'acceptation volontaire des nobles sacrifices que

(1) Ps. XLVIII, 15.

la loi divine lui impose envers Dieu et ses frères. Ou, par le refus de se priver et de souffrir, il se voue lui-même à d'irréremédiables privations et souffrances.

Mais ces sacrifices ne sont pas seulement imposés par la loi divine, ils le sont aussi par la famille et la société, qui ne peuvent subsister sans l'immolation de l'homme à l'homme. Cette immolation est volontaire ou forcée. Ou l'homme se dévoue à l'homme par amour, ou il lui est enchaîné par la crainte. Dans le premier cas, on a la charité et les fruits admirables de la civilisation chrétienne ; dans l'autre, on a l'esclavage et les atrocités de la civilisation purement humaine.

L'immolation forcée fut la base de la société avant Jésus-Christ. Elle l'est encore chez les nations modernes que la parole divine n'a pas délivrées. Que fut le paganisme, qu'est-il encore ? Le sacrifice des petits et des faibles au bon plaisir des grands et des forts, et le sacrifice des grands et des forts à tous les vices, trônant sur les autels. Selon le mot de Lucain, *le genre humain était une victime dévorée par quelques ogres* (1).

Il importait donc grandement d'apprendre aux

(1) Humanum paucis vivit genus. (*Pharsal.*)

hommes le sacrifice volontaire. Or, qui pouvait les former à cet art surhumain, sinon le Dieu-Homme qui, maître absolu de toutes les fortunes et couronnes qui sont sous le soleil, voulut naître et vivre dans un dénûment extrême, choisit la couronne d'épines et le trône ignominieux et sanglant de la croix ?

Mais comment Jésus-Christ a-t-il pu faire des martyrs de la charité ? Est-ce seulement par la puissance de son exemple et de sa parole ? Non certes, mais en disant : *Prenez et mangez, ceci est mon corps broyé pour vous : prenez et buvez, ceci est mon sang versé pour vous !*

Pour faire de nos natures, profondément égoïstes, des victimes volontaires de la charité, il ne suffisait pas de nous éclairer et exhorter ; il fallait nous *transsubstantier*. C'est ce que le divin Maître a promis par ces paroles : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par le Père, de même celui qui me mange, vivra par moi* (1).

La charité étant *la plénitude de la loi* de Jésus-Christ (2), il était indispensable que le moyen

(1) *S. Jean*, ch. VI, 57-58.

(2) *S. Paul, Aux Romains*, ch. XIII, 10.

par lequel elle nous est inoculée durât autant que le monde.

Sur l'extrême importance sociale de la communion eucharistique et des préparations qu'elle exige, écoutons un célèbre publiciste protestant :

« Toutes les nations, dit lord Fitz-William, ont leurs religions et leurs lois : leurs religions pour inculquer la vertu et la morale, et leurs lois pour punir les crimes. En cela, les États catholiques romains, et tous les autres, ont le même but. Mais dans la seule religion catholique romaine il existe des lois d'une autorité bien plus impérieuse, et sur lesquelles par aucun art, par aucun sophisme, on ne peut se faire illusion ; des lois calculées non-seulement pour inspirer l'amour de la vertu et de la morale, mais encore pour obliger à les suivre ; des lois qui ne se bornent pas à punir les crimes, mais encore qui les préviennent. Ces lois consistent dans l'obligation qu'elles imposent à tous les catholiques romains de communier au moins une fois par an ; dans leur vénération pour ce sacrement, et dans l'indispensable et rigoureuse préparation pour le recevoir ; ou, en d'autres termes, dans leur croyance à la présence réelle, dans la confession, la pénitence, l'absolution et la communion.....

« On peut dire que, dans les États catholiques romains, toute l'économie de l'ordre social tourne sur ce pivot. C'est à ces merveilleux établissemens qu'ils doivent leur solidité, leur durée, leur sécurité et leur bonheur; et de là sort un principe incontestable, maxime précieuse, et dernier anneau de cette longue chaîne de raisonnemens que je viens d'établir, savoir, *qu'il est impossible de former un système de gouvernement quelconque qui puisse être permanent ou avantageux, à moins qu'il ne soit appuyé sur la religion catholique romaine.....*

« Afin d'instruire les ignorans et de détromper les prévenus, je leur répéterai que tous les catholiques romains sont obligés de communier au moins une fois par an, toujours cependant selon l'état de leur conscience; et j'ajouterai qu'avant de recevoir cet auguste sacrement, devant lequel les plus audacieux d'entre eux sont saisis de crainte et d'effroi, il faut que tous, sans distinction ni exception, confessent leurs péchés dans le tribunal de la pénitence; et que dans ce tribunal aucun ministre ne peut leur accorder la permission d'approcher de la sainte table avant qu'ils n'aient purifié leurs cœurs par toutes les dispositions nécessaires à cet effet. Or, ces dis-

positions indispensables sont la contrition, et l'aveu précis et général de toutes les fautes qu'on a commises, l'expiation de toutes les injustices qu'on a faites, l'entière restitution de tout bien illégalement acquis, le pardon de toutes les injures qu'on a reçues, la rupture de tous les liens criminels et scandaleux, le renoncement à l'envie, à l'orgueil, à la haine, à l'avarice, à l'ambition, à la dissimulation, à l'ingratitude, et à tout sentiment contraire à la charité.....

« Quelle sécurité, quel gage ne sont pas ainsi exigés de chaque individu pour l'accomplissement de ses devoirs sociaux, pour l'exercice de toutes les vertus!... Quel admirable moyen d'établir entre les hommes une mutuelle confiance, une parfaite harmonie dans l'exercice de leurs fonctions! L'autorité du prince ne peut pas dégénérer en despotisme, ni la liberté du peuple en licence. Le magistrat ne peut pas rendre la justice sans impartialité, le sénateur est équitable et désintéressé, le prêtre est pur et zélé dans son ministère, le militaire loyal, le sujet fidèle, le souverain juste.....

« Mais telle est, hélas! la fragilité humaine, que tous les catholiques romains, j'en conviens, ne profitent pas des avantages qui leur sont of-

ferts. Il est donc du devoir, comme il est certes du plus grand intérêt d'un gouvernement vigilant et sage, de s'opposer à tout relâchement dans les principes que j'ai développés. Si dans un État catholique romain personne ne s'en écartait jamais, la question ne serait pas : *Quel est le meilleur des gouvernements ?* mais plutôt : *Dans un tel gouvernement, quel besoin y a-t-il d'autres lois ?* Peut-être que toutes les lois humaines y seraient aussi superflues, aussi inutiles qu'elles sont impuissantes partout où la religion catholique romaine ne leur sert pas de fondement. »

Citons encore le *Résumé* par lequel l'auteur des *Lettres d'Atticus* termine son travail.

« La vertu, la justice, la morale, doivent servir de base à tous les gouvernements.

« *Il est impossible d'établir la vertu, la justice, la morale sur des bases tant soit peu solides, sans le tribunal de la pénitence*, parce que ce tribunal, le plus redoutable de tous les tribunaux, s'empare de la conscience des hommes, et la dirige d'une manière plus efficace qu'aucun autre tribunal. Or, ce tribunal appartient exclusivement aux catholiques romains.

« *Il est impossible d'établir le tribunal de la*

pénitence sans la croyance à la présence réelle, principale base de la foi catholique romaine, parce que, sans cette croyance, le sacrement de la communion perd sa valeur et sa considération. Les protestants approchent de la sainte table sans crainte, parce qu'ils n'y reçoivent que le signe commémoratif du corps de Jésus-Christ; les catholiques, au contraire, n'en approchent qu'en tremblant, parce qu'ils y reçoivent le corps même de leur Sauveur. Aussi, partout où cette croyance fut détruite, le tribunal de la pénitence cessa avec elle. La confession devint inutile, comme partout où cette croyance existe la confession devient nécessaire; et ce tribunal, qui se trouve ainsi nécessairement établi avec elle, rend indispensable l'exercice de la vertu, de la justice, de la morale. — Donc, comme je l'ai déjà dit :

« Il est impossible de former un système de gouvernement quelconque, qui puisse être permanent ou avantageux, à moins qu'il ne soit appuyé sur la religion catholique romaine.

« Voilà donc la solution de la question la plus importante, après celle de l'immortalité de l'âme, qui puisse être présentée aux hommes : Quel est le meilleur des gouvernements? Et plus on l'étudiera, plus on verra que cette croyance à la

présence réelle s'étend, non-seulement sur tous les gouvernements, mais sur toutes les considérations humaines; qu'elle en est comme le *diapason*; et qu'elle est, par rapport au moral, ce qu'est le soleil par rapport au monde physique : — « Illuminans omnes homines (1)! »

Il s'en faut donc de beaucoup qu'elle soit oiseuse et purement théologique, la question qui s'agite depuis trois siècles entre les catholiques et les croyants de Luther et de Calvin, savoir : *Jésus-Christ a-t-il limité son sacrifice au Calvaire, ou continue-t-il encore sur nos autels à offrir sa chair et son sang, à Dieu en sacrifice, aux hommes en nourriture?*

Nous verrons bientôt que l'Europe, selon le parti qu'elle prendra, ira à la vie ou à la mort.

RÉFLEXIONS.

Les fausses religions ont toutes prescrit à leurs sectateurs des sacrifices, mais des sacrifices tantôt abominables, l'immolation de l'homme, tan-

(1) *Lettres d'Atticus*, dédiées à Louis XVIII, par lord Fitz-William; Londres, 1811, lettre V^e.

tôt inutiles, l'offrande des animaux. Jésus-Christ seul a posé la religion et la société sur leur véritable base, en nous demandant le sacrifice volontaire de nos mauvaises passions à la gloire de Dieu et au bien de nos frères. *Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, prenne sa croix, et qu'il me suive* (1). Sans ce renoncement aux prétentions du moi et aux convoitises sensuelles, l'individu reste dans les bas-fonds de son égoïsme; il ne sympathise ni avec Dieu ni avec les hommes; il n'est ni religieux ni sociable.

L'esprit de dévouement et de sacrifice est l'âme de la société; il établit entre tous les membres de la famille sociale, à ses divers degrés, cette harmonie, cette solidarité qui en font la force, le bien-être et la vie. Que serait un État où gouvernants et gouvernés, grands et petits, animés de l'esprit de l'Évangile, s'occuperaient beaucoup plus de leurs devoirs que de leurs droits, et croiraient ne pouvoir être heureux que du bonheur de tous? Ce serait une image du Ciel.

« Les riches, les grands de la terre, dit M. Guizot, s'appliqueraient avec dévouement et persé-

(1) *S. Matthieu*, ch. XVI, 24.

vérance à soulager les misères des autres hommes. Leurs relations avec les classes pauvres seraient incessamment actives, affectueuses, moralement et matériellement bienfaisantes ; les associations, les fondations, les œuvres de charité iraient lutter partout contre les souffrances et les périls de la condition humaine. Les pauvres, de leur côté, les petits de la terre, seraient soumis aux volontés de Dieu et aux lois de la société ; ils chercheraient dans le travail régulier et assidu la satisfaction de leurs besoins ; dans une conduite morale et prévoyante, l'amélioration de leur sort ; dans l'avenir promis ailleurs à l'homme, leur consolation et leur espoir (1). »

Cette bienheureuse union des esprits et des cœurs, vous le savez, chrétiens, Jésus-Christ seul peut la ménager. L'esprit de sacrifice, dont l'absence est la source de tous nos maux, est un don surnaturel, une émanation du *sang versé pour la purification du monde* (2). En vain s'occupe-t-on dans les conseils des gouvernants de projets de loi pour l'assistance, l'association : les mesures législatives ne feront qu'augmenter la mi-

(1) *De la démocratie en France*, ch. VII.

(2) *S. Paul, Aux Coloss.*, ch. I, 20.

sère, consommer la rupture. *Le feu* divin que le Sauveur *est venu allumer sur la terre* (1), et dont l'Eucharistie est le foyer, est seul capable de consumer les montagnes d'erreurs, d'antipathies, de prétentions injustes et haineuses qui divisent les hommes. La communion, voilà le vrai moyen de les unir, de les associer, de faire qu'ils s'assistent. C'est à les y préparer par l'instruction, par le bon exemple, que doivent tendre tous nos efforts; et ces efforts, absolument inefficaces quand ils ne sont que de l'homme, acquièrent une puissance irrésistible par la communion : *Nous pouvons tout dans celui qui nous fortifie* (2).

(1) *S. Luc*, ch. XII, 49.

(2) *S. Paul*, *Aux Philipp.*, ch. IV, 13.



Septième Considération.

Influence civilisatrice du sacrifice eucharistique sur le monde romain
et le monde barbare.



Dans l'ignorance où ils étaient du vrai Dieu, les peuples de l'antiquité se forgèrent des divinités à l'image de leurs passions. Ils se les figuraient semblables aux rois de la terre, maîtres puissants et durs, aimant à régner par la crainte. Aussi la société, qui est partout l'expression des croyances religieuses, eut-elle pour fondement la force et la terreur.

Le christianisme vint, et créa un monde nouveau, en disant : *Dieu est charité; et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui* (1).

(1) *S. Jean, 1^{re} Ép.*, ch. IV, 16.

Incessamment inculquée par les apôtres et incorporée aux premiers chrétiens par la *communion et fraction du pain* (1), cette admirable théologie commença la transformation sociale, comme il faut qu'elle commence toujours, par l'individu et la famille.

Le mari, habitué à traiter sa femme comme une esclave, tout au plus comme une *filie de sa maison* (2), qu'il était maître de garder à son service ou de chasser au gré de ses concubines, dut l'accepter comme une noble compagne que Dieu lui avait indissolublement unie. Le banquet de l'Agneau lui révélait dans cet être, non-seulement l'*os de ses os, la chair de sa chair* (3), mais un *membre vivant* du Fils de Dieu, qu'il devait respecter et chérir à l'égal de soi, bien plus, *comme le Christ a chéri son Église* (4).

En effet, d'après les données de la foi, le mariage est plus qu'un contrat religieux de l'homme et de la femme, sanctionné et béni par le Ciel; c'est un *grand sacrement*, l'image mystérieuse

(1) *Actes des Apôt.*, ch. II, 42.

(2) *Filiæque locum obtinebat.* Caius, *Instit.*, lib. III. — V. M. Troplong, *De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains*, ch. III.

(3) *Genèse*, ch. II, 23.

(4) *S. Paul, Aux Éphés.*, ch. V, 25.

et vivante de l'éternelle union de Jésus-Christ avec son Église (1).

En régénérant la famille par les nouveaux rapports établis entre ses chefs, la divine charité changea aussi la destinée des enfants. Ceux-ci cessèrent d'être une propriété domestique, le fruit capricieux d'une passion, qu'on était libre d'élever ou de laisser à terre (2). Ils furent reçus comme des dons de Dieu, de sacrés dépôts confiés à l'amour des parents et à la garde des anges du Ciel (3). Ainsi disparurent l'infanticide, l'exposition, la vente des enfants, usages jusque-là justifiés par les oracles de la philosophie, et tolérés par les lois, alors qu'ils n'étaient pas expressément commandés (4).

(1) *S. Paul, Aux Éphés.*, ch. V, 32.

(2) Cette expression : *Élever un enfant*, est un monument des mœurs païennes. Chez la plupart des anciens peuples, dès qu'un enfant était né, on le mettait aux pieds du père ou du magistrat : si celui-ci le levait de terre, il était conservé; s'il ne le faisait pas, l'enfant était jeté à la voirie. Lycurgue, craignant que la tendresse des pères ne les portât à élever des enfants faibles ou mal constitués, avait réservé la décision au magistrat.

(3) « Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits enfants, car je vous dis qu'au Ciel leurs anges voient toujours la face de mon Père. » *S. Matthieu*, ch. XVIII, 10.

(4) « Si la coutume ne permet pas l'infanticide, dit Aris-

Les esclaves, cette innombrable espèce d'animaux domestiques intelligents, que les lois appelaient *chose plutôt nulle que vile* (1), se relevèrent aussi et grandirent, grâce au repas *nuptial* de l'Agneau. Honorant en eux l'image sacrée du *Dieu qui prit la forme des esclaves* et mourut de leur supplice, les maîtres substituèrent aux colliers de fer les liens de la charité, aux sévices et aux tortures les bienfaits. On ne pensa plus qu'avec horreur aux temps où, *pour ne pas nourrir des êtres inutiles* (2), les maîtres faisaient jeter dans une île déserte leurs esclaves affaiblis par l'âge et les maladies, ou les donnaient en pâture aux poissons de leurs étangs.

Les horribles boucheries de l'amphithéâtre, qui dévoraient plus d'hommes que la guerre, virent diminuer le nombre de leurs partisans : les chrétiens n'y allaient que pour recueillir les palmes du martyre, et leur sang, uni au sang de Jésus-Christ, racheta la vie de millions de gladiateurs.

tote, il faudra déterminer le nombre des mariages et des enfants à élever, et l'on fera avorter les femmes qui deviendront enceintes contre la disposition des lois. » *Polit.*, liv. II, ch. XVI. — De même Platon, *de la République*, liv. V.

(1) *Non tam viles quam nulli.*

(2) Ce sont les paroles du sage Caton, au sujet des esclaves devenus invalides. V. *De re Rustica*.

Enfin, les indigents, en butte jusque-là à la haine générale, et traités par le divin Platon lui-même comme des *animaux impurs* dont il fallait purger le sol de la république (1), sortirent de leur profonde abjection. Assis à côté des *puissants* de la terre au festin eucharistique, selon la parole des prophètes, *ils mangèrent aussi et furent rassasiés* (2).

Pour honorer les lieutenants du Dieu fait pauvre et ses convives de prédilection, les rois et les pontifes voulurent les servir à table, leur laver les pieds, leur bâtir de somptueuses demeures. Les hospices, destinés à recueillir les *membres souffrants* de Jésus-Christ, rivalisèrent de magnificence avec les temples, et furent, comme ceux-ci, des Hôtels-Dieu.

C'est ainsi que, la charité de Jésus-Christ appliquant les puissants et les forts au service des petits et des faibles, on voyait s'accomplir la grande révolution célébrée par Isaïe.

« Il jugera les pauvres selon la justice, et il prendra sur la terre la défense des petits... Alors le loup habitera avec l'agneau, le léopard se cou-

(1) *Des Lois*, dial. 2.

(2) Ps. XXI, 27.

chera auprès du chevreau : le veau, le lion, la brebis, demeureront ensemble, et un enfant les conduira. La génisse et l'ours se rencontreront aux mêmes pâturages; leurs petits reposeront côte à côte. Le lion mangera la paille avec le bœuf. Le nourrisson jouera sur le trou de l'aspic, et l'enfant nouvellement sevré étendra sa main dans la caverne du basilic (1). »

Le long déluge des Barbares vint arrêter ce travail de rénovation; mais l'aveugle fureur, les effroyables ravages des enfants du Nord ne firent que mettre dans un plus grand jour la puissance civilisatrice de la religion, qui cicatrisa tant de plaies, répara tant de ruines, et transforma ces sauvages destructeurs en héroïques instruments de sa charité.

Ceux qui s'arrêtent à la surface des choses regardent le moyen âge comme l'époque classique de la barbarie. Nous lui devons cependant des créations admirables, les institutions les plus généreuses, les plus civilisatrices, et cette multitude de monuments grandioses qui, lassant la main des Vandales modernes, sont encore l'orgueil de nos cités. L'élément de la force et celui de la

(1) *Isaïe*, ch. XI, 4 et suiv.

bienfaisance se combinant dans les associations religieuses, l'Europe fit alors ce que n'eût point osé le génie tout-puissant de Rome, ce que n'oserait plus la génération actuelle. La raison de cela est que, chez les Romains, le travailleur était vendu à l'État ; aujourd'hui il se vend ; au moyen âge il se dévouait. Or, le dévouement est incomparablement plus fécond que l'esclavage ou l'intérêt.

Là, sur les ruines d'un cirque, d'un amphithéâtre, où les maîtres du monde allaient se repaître de sang et de fange, on élevait tantôt un monastère, foyer de vertu, de charité et de savoir ; tantôt une maladrerie où le lépreux lui-même se voyait servi par de nobles chevaliers, qui l'appelaient leur *seigneur* (1). Ici, des écoles gratuites, des universités offraient aux enfants du serf la nourriture de l'âme et du corps, les affranchissaient par la science, leur donnaient accès à toutes les dignités de l'Église, et à quelques emplois honorables dans le siècle.

Partout de nombreuses confréries d'ouvriers

(1) C'était le titre que les chevaliers hospitaliers donnaient aux pauvres et aux malades, parmi lesquels ils choisissaient quelquefois leur grand maître. V. Michaud, *Hist. des Croisades*, t. V, p. 250.

et d'artistes se vouaient à bâtir, pour l'amour de Dieu et de leurs frères, des ponts, des fontaines, des hôpitaux, de merveilleuses cathédrales. On voyait, disent les relations contemporaines, *des tyrans, des hommes puissants dans le siècle, des femmes accoutumées à une vie molle et voluptueuse, s'atteler à un char comme des bêtes de trait, voiturer le vin, le blé, la chaux, le sable, les pierres* (1).

On ne trouvera aucune misère qui n'eût ses consolateurs assidus, aucun besoin public qui ne vît accourir des âmes dévouées.

L'esprit de sacrifice, entretenu par la grande Victime immolée et mangée en tous lieux, gagnait même les hauteurs du trône. A l'exemple du Très-Haut descendant si bas *pour la vie du monde*, les souverains voulaient aussi s'anéantir devant les hommes pour grandir devant Dieu et accomplir la parole du Maître : *Que le premier d'entre vous se fasse le serviteur de tous* (2). Depuis le prince Carloman, devenu aide de cuisine au Mont-Cassin en 749, jusqu'à Hugues, duc de Bourgogne, que saint Grégoire VII ne put détourner

(1) V. la *Relation* d'Haimon, abbé de Saint-Pierre-sur-Dive, imprimée à Caen en 1671.

(2) *S. Matthieu*, ch. XX, 27.

de prendre le froc à Cluny en 1079, on compte plus de vingt têtes couronnées qui se consacrèrent à la vie pauvre, humiliée et dévouée du cloître.

Par là s'adouçissaient et allaient s'effaçant l'antipathie des races et les barbares classifications introduites par le régime féodal. Le travail de la fusion sociale avança surtout par l'entreprise des croisades, merveilleuse explosion du sentiment de la fraternité chrétienne. Au récit des affreuses cruautés et avanies que les infidèles exerçaient sur les chrétiens d'Asie et les lieux saints, il n'y eut qu'une voix parmi les peuples de l'Occident : Allons mourir pour la défense du sacré tombeau et pour la délivrance de nos frères ! Dieu le veut ! Oubliant leurs querelles, la plupart vendant leurs biens pour suffire aux besoins de l'expédition, ils se levèrent comme un seul homme, et marchèrent avec une incroyable ardeur.

On prêche beaucoup, de nos jours, la fraternité universelle ; mais ce sentiment, séparé du principe divin qui l'inspire, l'éclaire et le règle, n'aboutit qu'à armer le frère contre le frère. On ne saurait trop le redire : *La charité n'est pas de l'homme, mais de Dieu, comme dit saint Jean, et nul ne la possède sans être né de Dieu, et*

sans demeurer en lui (1). C'est par une foi entière à la doctrine de Jésus-Christ, c'est surtout par la communication qu'il nous fait de sa vie divine dans les sacrements, que la charité naît et se développe. Otez ces institutions toutes brûlantes de l'amour divin, les hommes restent dans les glaces de leur égoïsme. Ne conservant qu'un faible souvenir du Dieu qui s'est sacrifié pour tous, n'étant plus les témoins et l'objet de sa perpétuelle immolation, ils perdent tout esprit de sacrifice; et dès lors, comme nous l'avons dit et que nous allons encore le voir, il faut qu'ils soient sacrifiés.

RÉFLEXIONS.

A la vue des prodigieuses transformations opérées par le feu de la charité, rayonnant du foyer eucharistique, ranimez votre foi et reprenez confiance, âmes chrétiennes. Nos maux sont grands, très-grands; mais le remède que nous possédons est d'une puissance infinie.

Notre société est malade, profondément ma-

(1) *I^{re} Ép.*, ch. IV, 7, 16.

lade; mais est-elle aussi malade, aussi désespérée qu'elle l'était aux jours de Tibère et de Néron? Si vous avez lu les auteurs de l'époque, notamment Tacite, vous répondrez : Non certes, non!

Les obstacles au bien sont effrayants, la cécité des classes influentes est prodigieuse; mais ces obstacles sont-ils aussi insurmontables qu'ils l'étaient lors de l'invasion des Barbares? La cécité et le mauvais vouloir de nos classes influentes sont-ils comparables à l'excessif orgueil des conquérants du moyen âge, à leur mépris de toute idée de justice et d'humanité envers les vaincus, à leur corruption extrême? Les moyens d'action de l'Église étaient-ils plus grands alors qu'ils ne le sont de nos jours? Si vous avez lu les chroniques du temps; si vous connaissez les effroyables ravages que la gangrène universelle avait faits, même dans la société des médecins; si vous avez écouté les soupirs, les gémissements, les cris de désespoir qui parfois s'échappaient des plus héroïques poitrines, vous répondrez : Non certes, non!

Ne dites pas : Le temps des miracles est passé; nous n'avons plus de héros, de thaumaturges, de martyrs!

Le temps des miracles est passé! Mais il n'y a

pas de jour où le miracle des miracles ne s'accomplisse sur quatre à cinq cent mille autels ; pas de jour où des millions de guérisons, de résurrections cent fois plus miraculeuses que celles des corps, ne commencent au confessionnal, ne se consomment au banquet sacré.

Nous n'avons plus de héros, de thaumaturges ! Mais le créateur de tous les héros, le thaumaturge par excellence, le *Dieu des vertus*, n'est-il pas toujours vivant, agissant au milieu de nous ? Plus de héros ! Regardez nos missionnaires en pays infidèles : que leur manque-t-il pour être des héros dignes des plus beaux siècles ? Et ceux qui les ont formés, favorisés dans leur sublime vocation ; ceux qui les soutiennent de leurs prières, de leurs aumônes, qui leur envoient le pain et le vêtement, ne participent-ils pas à leur héroïsme ? Et ceux qui, ne pouvant les suivre, font tout pour ranimer en Europe l'esprit de foi et de charité, qui enfante les missionnaires, ne sont-ils pas aussi des héros devant Dieu ?

Nous n'avons plus de martyrs ! Sans parler de nos missionnaires, tous martyrs plus ou moins rapidement consumés par le feu de la persécution ou de la charité, soyez au moins aussi justes que les gens du monde qui vous montrent un de vos

illustres martyrs : Denis-Auguste Affre ! S'ils ne nomment que celui-là, vous pouvez, vous enfants de la lumière, en trouver des milliers dans ces vénérables pontifes et prêtres qui se consacrent de travaux pour réprimer les passions haineuses qui élèvent les barricades, arment les frères contre les frères ! C'est en se dévouant à ce martyr obscur et quotidien du bon évêque et du bon prêtre ; c'est par un travail de trente ans à la contre-mine des barricades, que le saint archevêque s'est préparé à recevoir publiquement la palme des martyrs dans un dernier effort pour démolir des barricades élevées par l'esprit anti-chrétien.

Ne dites pas non plus : L'Europe a trop abusé des grâces de Dieu. Tant de voix y disent depuis un siècle à Jésus-Christ : « Adieu, soleil du moyen âge ! Ta course ne fut pas sans gloire ni sans profit pour l'humanité. Honneur à ton coucher ! L'astre radieux de la philosophie est déjà haut sur l'horizon. » Ces outrages ont pris, dans les assemblées gouvernantes et dans l'enseignement public, un caractère tellement officiel et national ; la défiance, le mépris et l'antipathie des gouvernements pour l'Église catholique percent si bien à travers les hypocrites témoignages de respect qu'ils

croient devoir encore lui rendre, que le Ciel enfin nous punit en nous obéissant. La lumière se retire; mesurez les montagnes de ténèbres qui s'entassent, les progrès de l'indifférence; comparez l'activité de l'enfer à l'abattement, à l'incorrigible torpeur des enfants de l'Église! etc., etc., etc.

Tel est bien, catholiques, le langage d'un certain nombre d'excellents esprits, qui, l'œil trop fixé sur le malade, ne donnent pas assez d'attention au médecin. Comment désespérer, tant que Jésus-Christ est là, sur chaque point de l'immense hôpital?

On a trop abusé des grâces! Sans doute; mais ces grâces, les avez-vous exactement mesurées, ainsi que le cœur de Jésus-Christ, pour dire : La source en est tarie?

Ignorez-vous donc quelle est la mesure du Dieu-Charité dans la distribution de ses dons? C'est de n'y mettre aucune mesure; c'est de se donner lui-même tout à tous, sans aucune réserve. Pouvez-vous mettre en doute cette prodigalité divine, vous qui avez le bonheur de communier? Croiriez-vous que Jésus-Christ ne désire pas faire pour les autres ce qu'il fait pour vous?

— Mais ils ne veulent pas de la lumière; ils la repoussent? — Dites plutôt que, pour l'immense

majorité de ceux qui vivent loin de Jésus-Christ, la lumière n'arrive pas jusqu'à eux, ou n'y arrive pas avec le doux et chaleureux éclat qui la ferait accueillir. A qui la faute, sinon à nous, enfants de la lumière?

Écoutez les vrais médecins; ils vous diront tous : Notre mal, la source de tous nos maux, le principe à peu près unique de l'impiété, de l'indifférence, c'est le défaut d'une instruction religieuse assez étendue dans sa sphère d'activité, assez appropriée à tous dans sa forme.

Et d'où vient cette universelle ignorance de la religion? De l'apathie, du découragement des ouvriers de la vigne du Seigneur, et des simples fidèles assez instruits et capables d'instruire pour mériter la couronne de l'apôtre. Et ce découragement vient en partie de la fatale idée que la parole de Jésus-Christ a perdu sa puissance, et que nous touchons au temps de l'apostasie universelle.

Ah! qu'ils nous font de mal, sans le vouloir, ceux qui, dans nos rangs déjà si éclaircis, si ébranlés, se donnent la mission de crier, *Sauve qui peut!* d'annoncer le jour que le Maître nous a dit inconnu à tous les mortels! Comment ne voient-ils pas qu'ils secondent, sans doute à leur

insu, la mission de ceux qui prêchent la mort du catholicisme? Ceux-ci, du moins, ne parlent qu'au nom d'une philosophie aussi impuissante que prétentieuse; mais vous, prophètes catholiques, vous engagez le nom de notre chef adorable, vous citez la parole de nos saints. Nous vous conjurons, par les entrailles de Jésus-Christ et sa divine soif du salut des âmes, d'employer à l'instruction des ignorants, et à ranimer le courage des braves, les talents et les heures que vous employez à des spéculations au moins vaines.



Septième Considération.

Résultats sociaux de l'abolition du Sacrifice dans les États protestants,
notamment en Angleterre.

Au commencement du xvi^e siècle, le docteur Martin Luther apprit à l'Europe, entre autres nouveautés, que la *messe était une abomination qui passe toute abomination*; et il donna en preuve le témoignage de Satan, qui, dans une conférence nocturne, lui avait démontré la chose par des arguments sans réplique (1).

En niant le sacrifice eucharistique et la transsubstantiation, le moine de Wittemberg avait conservé le dogme de la présence réelle, vaincu, disait-il, par l'évidence des paroles de Jésus-Christ et par la foi constante de tous les siècles.

(1) *Œuvres de Luther*, t. VII, édit. de Wittemberg.

L'archidiacre Carlostadt, qui se croyait le maître de Luther parce qu'il lui avait donné le bonnet de docteur, voulut renchérir sur son disciple, et nia la réalité du corps et du sang de Jésus-Christ dans la cène. Aux paroles : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, il substitua celles-ci : *Ceci est la figure de mon corps, de mon sang*.

Le curé suisse Zwingli, qui voulait aussi réformer une religion qui n'allait plus à ses mœurs (1), embrassa l'opinion, généralement honnie, de Carlostadt, et l'étaya de raisons qu'il avait apprises, disait-il, d'un *fantôme blanc ou noir qui lui était apparu en songe* (2).

Calvin se rangea du côté des figuristes, et fit prévaloir ce sentiment dans la plupart des pays qui se déclarèrent pour les religions nouvelles.

L'acharnement des novateurs contre le dogme eucharistique n'a rien qui doive surprendre. Le plus merveilleux effort de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes répugnait essentiellement et à l'esprit de la prétendue réforme, et au caractère

(1) De Haller, *Histoire de la réforme protestante dans la Suisse occidentale*, ch. III.

(2) Bossuet, *Hist. des variations*, liv. II, ch. xxvii.

du dieu qu'elle substitua au Dieu de l'Évangile.

Que fut en réalité le protestantisme? Une violente explosion de toutes les passions haineuses contre l'ancienne Église. Or, les mystères de l'amour sont inintelligibles pour la haine. *Celui qui n'aime pas, dit saint Jean, demeure dans la mort (1).*

Quel était le dieu du nouvel Évangile? Un être sans entrailles. Par les dogmes atroces du *serf arbitre* et de la *prédestination au mal*, Luther et Calvin ayant effacé dans l'homme le sceau de l'image divine, la liberté morale, et dans Dieu l'attribut de la sainteté et de l'amour, le genre humain n'était qu'une réunion d'automates privés de toute énergie pour le bien. Dans cette masse de perdition, Dieu choisissait les uns pour servir de trophées à sa miséricorde dans le Ciel, et destinait les autres à glorifier sa justice dans les flammes éternelles. Les premiers, justifiés par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, qui, au lieu d'abolir leurs souillures, ne faisait que les couvrir comme d'un manteau, étaient admis dans la gloire, *quand en un jour, dit Luther, ils auraient commis cent mille meur-*

(1) I^{re} Ép., ch. III, 14.

tres, cent mille adultères : les seconds, privés de ce divin masque, ne faisaient qu'aggraver leur réprobation par leurs bonnes œuvres. *La voie du ciel est étroite*, disait encore le sacrilège et immoral bouffon ; *si vous voulez y passer, jetez vos bonnes œuvres* (1).

Dans un tel système, qui niait la sanctification réelle de nos âmes et la coopération libre et active de notre volonté aux inspirations de la grâce, on conçoit sans peine la parfaite inutilité du sacrifice eucharistique et des autres moyens confiés par Jésus-Christ à son Église pour nous affranchir de l'esclavage du péché, et nous faire vivre d'une vie de sainteté et de justice.

Le sacrifice de la divine victime cessant dans près d'une moitié de l'Europe, et y devenant l'objet des plus horribles blasphèmes, les sacrifices humains durent y recommencer sur la plus grande échelle.

Qui pourrait calculer le nombre des victimes condamnées à d'affreux supplices, et par les lois des États protestants qui ordonnaient la profession du nouvel Évangile, sous peine de

(1) V. *Solution de grands problèmes*, t. II, ch. XLI.

mort, et par les lois des États catholiques, obligés de se défendre contre le fanatisme des prédicants? Toutefois, ce nombre est peu de chose, comparé aux victimes dévorées par les guerres civiles, allumées en tous lieux par des sectes qui prêchaient avec le fer dans une main, la torche dans l'autre. Nulle autre époque connue de l'histoire chrétienne ne justifia si bien les paroles d'un de nos prophètes : *La science de Dieu a disparu de la terre; la malédiction, le mensonge, l'homicide, le vol et l'adultère l'ont inondée, et le sang a touché le sang* (1).

Les écrivains anticatholiques, en parlant de ces temps de sanglante mémoire, affectent de ne rappeler que deux faits : la journée de la Saint-Barthélemi et les cruautés du duc d'Albe dans les Pays-Bas; mais pour ceux qui savent l'histoire et connaissent les boucheries protestantes en France, en Suisse, en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Norwége, en Hollande, en Angleterre, en Écosse, en Irlande, la Saint-Barthélemi et les rigueurs du duc d'Albe ne sont plus que de tristes épisodes de ces longues et épouvantables tragédies.

(1) *Osée*, ch. IV, 1, 2.

L'Évangile luthérien ne comptait pas cinq ans d'existence, que déjà il coûtait la vie à cent mille malheureux, dont tout le crime était de l'avoir cru et trop bien compris. Les paysans de l'Allemagne, avec le fonds de bon sens qui est propre à cette classe, devinèrent de prime abord le dernier mot du protestantisme, qui est l'abolition de tout pouvoir, de toute propriété, le franc communisme. Affranchis de tout pouvoir spirituel par le nouveau prophète, ils se demandèrent à quoi pouvaient servir les privilèges politiques et autres des seigneurs temporels, et si la terre ne devait pas être, comme la Bible, la propriété de tous. On leur représentait la puissance du pape, des évêques et des prêtres sur les âmes comme une exécration de Satan sur la *liberté des enfants de Dieu* ; ils en conclurent que la puissance laïque sur les corps et sur les biens était un attentat non moins exécration contre la liberté et les droits temporels du peuple. On se mit donc à traiter les habitations seigneuriales et les seigneurs comme Luther traitait les bulles pontificales et voulait qu'on traitât le pape, les cardinaux et les évêques. On pillait, on incendiait

les châteaux, et l'on égorgeait leurs habitants *aux doux sons de la flûte*.

Les princes allemands les plus favorables à Luther, goûtant peu cette interprétation biblique, en attirèrent les partisans à Frankenhau-
sen, et les exterminèrent jusqu'au dernier (1525). Ils prirent ensuite de tels arrangements au sujet de la nouvelle religion, et s'en réservèrent si bien le monopole, que le communisme allemand a dû sommeiller plus de trois siècles et attendre notre époque pour prendre sa revanche.

A la guerre des paysans et aux guerres civiles religieuses succédèrent les longues guerres générales, dites politiques, mais au fond religieuses, comme nées des antipathies et des intérêts nouveaux créés par le protestantisme, et de la scission qu'il fit de l'Europe en deux camps ennemis.

Ajoutons à ces effroyables hécatombes le sacrifice permanent de l'homme moral et même physique dans les pays soumis à la réforme.

Ces âmes, qui *ne vivent*, dit Jésus-Christ, *que de la parole qui leur vient de la bouche de Dieu* (1), à qui le protestantisme en confia-t-il

(1) *S. Matthieu*, ch. IV, 4.

le soin? A tous les spéculateurs de la politique, à tous les exploitants de la crédulité populaire.

Les princes et princesses, devenus maîtres absolus de la religion dans leurs domaines respectifs, en distribuaient à leurs sujets, dans les confessions de foi et les catéchismes officiels, la mesure qui convenait à leur politique; et cette politique variant d'une année à l'autre, on les a vus promener incessamment leurs chères ouailles du luthéranisme au calvinisme, du calvinisme au luthéranisme, de l'un ou l'autre accepté dans toute sa rigueur à l'un ou l'autre plus ou moins mitigé. On n'échappait aux impies caprices des papautés princières que pour tomber sous le despotisme spirituel des fripons et des visionnaires qui avaient l'art de s'ériger en prophètes.

Les sorciers aussi obtenaient une très-grande faveur. La Rome protestante, Genève, en brûla, pour sa part, cent cinquante dans l'espace de soixante ans. Le duché de Brunswick leur fit une guerre encore plus acharnée, et le nombre des poteaux auxquels on attachait ces malheureux s'accrut tellement, que le lieu des exécutions ressemblait à une forêt (1). Au reste, il

(1) V. M. Audin, *Histoire de Calvin*, t. II, p. 128.

est bien notoire que la foi à la magie , à la divination , à la nécromancie , etc. , succède partout à la foi divine. Il faut que les hommes croient à une parole surhumaine, ou du moins jugée telle : et comme il n'y a que deux paroles surhumaines en circulation dans le monde , celle de Dieu et celle de Satan , ceux qui n'écoutent plus les ministres de la première vont naturellement aux ministres de l'autre.

En somme, depuis le jour où ils eurent le malheur de sacrifier aux mauvais rêves de Luther et Calvin la foi sainte et salutaire de l'Eglise universelle, les peuples protestants ont-ils fait autre chose que porter le joug de toutes les erreurs, jusqu'au moment actuel, que les plus avancés de leurs ministres résument ainsi leurs études bibliques : *L'histoire de Jésus-Christ est une fable ; — La Bible est une œuvre inférieure à l'Alcoran ; — Le dogme d'un dieu personnel et distinct de la matière est aussi ridicule que la foi aux revenants !*

Quand on prêche de telles choses aux peuples, quand on en sature la jeunesse des universités, on peut être certain que ces peuples et cette jeunesse mériteront une grande place dans l'histoire des boucheries humaines.

Un mot maintenant du sacrifice de l'homme physique, qui suit toujours le meurtre de l'homme moral.

On parle beaucoup de la prospérité matérielle des nations protestantes, de leurs merveilleux progrès dans l'industrie agricole, manufacturière, commerciale; et l'on cite surtout la grande nation qui marche en tête du protestantisme. Nous ne nierons pas ces progrès; mais à ceux qui les admirent et envient nous adresserons quelques questions.

Pourquoi, dans un pays aussi prodigieusement riche, la famine est-elle en permanence depuis des siècles et dévore-t-elle quelquefois, comme en 1846, jusqu'à *un million* d'hommes?

Pourquoi le nombre des indigents y forme-t-il un cinquième de la population générale?

Pourquoi la pomme de terre y est-elle à peu près l'unique aliment du petit peuple des campagnes, ainsi que l'avouait naguère le chef de l'État dans le discours de la Couronne?

Pourquoi l'ouvrier des manufactures, dont la nourriture est *le pain et l'eau*, ne peut-il se procurer ce chétif nécessaire que par un labeur quotidien de quinze à dix-huit heures?

Et pourquoi faut-il que ce forçat des forçats

immole ses enfants dès le plus bas âge au démon de l'industrie, qui en fait une consommation effroyable?

Comment expliquer, en Angleterre, ces incessantes créations du travail et ces indicibles souffrances des travailleurs, ces profusions inouïes du luxe et ces éternelles tortures de la faim? Ah! c'est que l'illustre nation a perdu le ciment social par excellence, qui, reliant doucement le fort au petit, empêche le premier de s'élever sans fin, et l'autre de descendre sans mesure.

Et comment la charité a-t-elle déserté ces îles Britanniques, dont elle s'était plu autrefois à couvrir le sol de ses institutions? — C'est que, en 1547, le sacrifice perpétuel du Dieu-Charité y fut aboli, et que dès lors, jusqu'à la fin du dernier siècle, tout prêtre qui eût osé l'offrir et y convoquer le peuple était condamné par la loi à être éventré, écartelé, comme coupable de haute trahison.

Dans l'ombre de sacrifice conservée par l'*Église établie par la loi*, le Christ ne s'offre plus qu'*en figure*, et le communiant ne reçoit qu'une bouchée de pain et une gorgée de vin, en signe de la dernière cène du Sauveur. La charité chrétienne, qui ne peut être le fruit que *de la chair*

et du sang de l'Homme-Dieu, a donc fait place à sa vaine ombre et figure : la *philanthropie*. Or, voici ce que la philanthropie sait faire.

Édéniant les détails et les minuties de la charité, qui s'occupe du bien de l'individu comme s'il était seul au monde, les philanthropes aiment les calculs en grand. Ils dirent aux propriétaires anglais : Augmentez vos richesses par une culture à la fois plus économique et plus productive. Ils furent écoutés ; et la terre qui nourrissait cent fermiers n'en nourrit plus que dix, et l'on vit des *villages de deux cents âmes réduits à un seul pâtre* au milieu d'un peuple de moutons (1).

Les innombrables expropriés du travail, formant partout des armées de faméliques compromettantes pour la tranquillité publique, après qu'on eut vainement essayé divers moyens de s'en défaire, la philanthrope Élisabeth imagina de les mettre à la solde de la propriété par la *taxe des pauvres*. Cette loi, qui nécessita la réclusion des indigents dans le lieu qui les avait vus naître, prouva que la charité anglaise n'était plus, et rétablit la servitude de la glèbe.

(1) V. Lingard, *Histoire d'Angleterre, Édouard VI.*

A la vue de millions de bras qui ne produisaient rien et dépensaient beaucoup, la philanthropie dit : Accaparons le travail manufacturier du monde; avec tant d'êtres inutiles et sans valeur, la main-d'œuvre coûtera peu; nous tuerons toute concurrence à l'étranger et réaliserons de gros bénéfices. L'industrie anglaise parut, et se mit à marcher de prodige en prodige, avec une consommation toujours croissante de houille et de vies humaines. Pour tuer la concurrence sans diminuer les bénéfices, on en est venu à doubler le travail de la journée et à diminuer de plus de moitié le salaire. Tant que l'ouvrier peut supporter des fatigues que les Romains n'exigèrent jamais de leurs esclaves, il peut se procurer le pain du jour, le procurer à ses enfants, à charge toutefois de les pousser devant lui, dès l'âge de huit ans, dans l'enfer du travail, où il les voit bientôt s'étioler et périr. Une fois que les maladies et une vieillesse précoce ont usé cette machine travaillante, le maître en choisit une autre, et le voilà quitte.

En présence d'un système barbare, qui offre aux maîtres tous les bénéfices de l'esclavage sans leur en imposer les charges, la philanthropie ne reste pas oisive. Elle apprend que, sur les côtes

occidentales de l'Afrique, des souverains et des parents barbares vendent leurs sujets et leurs enfants à des bâtimens négriers qui les revendent aux planteurs de l'Amérique. Aussitôt elle pousse des cris d'indignation qui mettent en émoi toute l'Europe, et il faut que les puissances chrétiennes signent des traités et arment des vaisseaux pour empêcher cet horrible trafic de chair humaine. Et pendant qu'on s'apitoie ainsi sur les nègres de la Guinée, les nègres de l'industrie, dont la position est bien plus déplorable, succombent par milliers; et *sur la route de Bethnal-Green* (faubourg de Londres), *il se tient tous les lundis et mardis, entre six et sept heures du matin, un marché aux enfants* (1).

La philanthropie a de singuliers accès de tendresse. Révoltée des inutiles barbaries dont les animaux domestiques sont trop souvent l'objet et les victimes, elle forme des associations dans le but de les empêcher, et ses comptes rendus établissent approximativement le nombre des bêtes dont elle a pu adoucir l'existence. Cependant les enquêtes faites par ordre du parlement

(1) Ce sont les paroles d'un *Rapport* publié en 1840 par M. Hickson, *sur la condition des tisserands en Angleterre*.

démontrent que les affreuses inhumanités exercées sur les enfants dans les manufactures en estropient et en tuent plus que ne le pourraient faire les deux fléaux de la guerre et de la peste. Une *loi sur le travail des enfants* est présentée ; elle succombe, et le massacre continue.

Un tel état de choses est déjà un grand châ-timent qui en présage un bien plus terrible encore. L'Angleterre n'a qu'un moyen de l'éviter ; c'est de rallumer sur les autels de Saint-Paul de Londres et de Westminster le grand foyer de la charité chrétienne. Malheur à elle, si elle venait à tromper les espérances que donnent de son retour les nombreuses conversions de ses ministres, les rapides progrès du catholicisme dans toutes les classes, surtout parmi la jeunesse universitaire, enfin, l'esprit conservateur, le fonds de sagesse et de générosité de ses nobles habitants !

RÉFLEXIONS.

On nous dit que le *suffrage universel* est une belle conquête de l'époque présente, et qu'il est à désirer qu'il fasse le tour de l'Europe et devienne la base de toutes nos constitutions. Le politique

chrétien répond : Oui, c'est là un moyen efficace, ce semble, d'éteindre le volcan des tempêtes révolutionnaires et de procurer le maintien de l'ordre et de la liberté, mais seulement chez un peuple vraiment éclairé et moral, c'est-à-dire qui a retenu le catéchisme catholique et en fait l'âme de l'instruction nationale : quant au peuple, que le rationalisme livre à tout vent de doctrine, le suffrage universel n'y sera, n'y peut devenir que le foyer d'une tourmente sans fin.

Quoi qu'il en soit de ce jugement sur notre conquête moderne, il est bon d'observer que le suffrage universel est, dans l'ordre religieux, la plus ancienne des institutions. Il remonte à l'origine des choses ; Dieu l'a posé, sinon comme base, du moins comme loi organique de son gouvernement humanitaire.

Après avoir créé les cieux et la terre, le Roi des rois a daigné renoncer aux droits de sa souveraineté absolue sur toutes choses et dire aux anges et aux hommes :

« Vous êtes mon œuvre, ma propriété ; mais je veux que vous soyez mes enfants, non mes esclaves. Je vous appelle à partager mon trône, à régner avec moi : il faut donc que le temps de votre épreuve soit un apprentissage de l'art de

commander, de régner. La porte de mon conseil vous sera ouverte à tous, jour et nuit. Venez-y en corps, venez-y individuellement, vous serez reçus. Proposez-moi tout ce que vous croirez utile dans votre intérêt, dans l'intérêt de tous, que vous ne devez jamais séparer du vôtre. Parlez-moi de ce qui regarde même l'intérêt de ma gloire. Plaiguez-vous à moi, si vous voulez, de mon gouvernement; interrogez-moi, conseillez-moi. Dites : Père, pourquoi faites-vous, permettez-vous cela? Je vous prêterai une oreille attentive; pas une de vos paroles ne sera perdue.

« Si je ne répons pas sur l'heure, insistez, criez, frappez, jusqu'à ce que je vous ouvre : il y a mille choses que je n'accorderai qu'à *vos importunités* (1). Si je répons : Non ! ne vous rebutez pas, soyez fermes, persévérants, ne me laissez point de repos, et vous obtiendrez.

« Quand, l'œil en feu et le bras déjà levé, je répondrai : Ne me priez plus pour ces infâmes, voyez plutôt mes foudres qui partent, et tremblez ! — Ne tremblez pas, mais jetez-vous entre moi et les victimes, et dites hardiment : Non,

(1) *S. Matthieu*, ch. VII, 7. — *S. Luc*, ch. XI, 8.

Seigneur, vous ne le ferez pas; ces malheureux sont nos frères, vos enfants comme nous; vous retiendrez vos foudres, ou vous nous foudroierez avec les coupables, tout en sauvant nos âmes (1).

« J'aime qu'on me fasse ces violences, et votre héroïsme fera que *mes foudres se changeront en pluies de grâces* (2).

« Il n'y aura pas jusqu'aux lois, en apparence, les plus inflexibles de la nature, dont vous ne puissiez obtenir l'interruption, la déviation momentanée, la violation, par la force de votre prière. Vous pourrez suspendre la marche du soleil (3), détourner tous les fléaux, appeler la pluie, le beau temps, transporter les montagnes (4), guérir instantanément les malades, ressusciter les morts, et, ce qui est bien plus grand que tout cela, changer les esprits et les cœurs.

« En un mot, par l'engagement que je contracte d'*obéir à la voix de votre prière* (5), dans les limites de ma toute-puissance, vous n'avez qu'à vous concerter pour gouverner en réa-

(1) *Exode*, ch. XXXII, 10, 14, 32.

(2) *Ps.* CXXXIV, 7.

(3) *Josué*, ch. X, 12-13.

(4) *S. Matthieu*, ch. XXI, 21.

(5) *Josué*, ch. X, 14.

lité le monde et me réduire au pouvoir exécutif. »

Cette magnifique prérogative accordée à tous les hommes, et transformée en devoir par le précepte si positif, si pressant, de la *prière*, et de la *prière sans relâche* (1), Jésus-Christ l'a confirmée, l'a sanctionnée, l'a élevée à sa plus haute puissance, en nous ordonnant de prier en *son nom*, en priant avec nous, en nous, par nous, en scellant nos requêtes de son sang : *Tout ce que vous demanderez avec foi à mon Père en mon nom, vous le recevrez* (2). Et comme le divin Maître désire avant tout notre union, il a surtout attaché à la prière collective une force irrésistible.

Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander quoi que ce soit, ils l'obtiendront de mon Père, qui est aux cieux. Quand deux ou trois s'assembleront en mon nom, je serai là au milieu d'eux (3).

Vous qui déplorez l'absence des miracles et des thaumaturges, unissez-vous donc pour la prière, et les miracles arriveront, et, devenus

(1) *S. Luc*, ch. XVIII, 1.

(2) *S. Matthieu*, ch. XXI, 22.

(3) *Ibid.*, ch. XVIII, 19-20.

vous-mêmes des thaumaturges, vous aurez de plus le bonheur de l'ignorer.

Nous avons parlé de l'Angleterre; n'est-elle pas en ce moment le pays des miracles? Depuis quelques années on s'est associé pour demander son retour; et les conversions les plus inespérées ne s'y multiplient-elles pas d'une manière inouïe dans l'histoire de l'Église?

— Oui, beaucoup d'Anglais reviennent, même parmi les ministres; mais qui nous ramènera l'Angleterre?

— Vous peut-être, si vous voulez donner plus de force à vos prières, fatiguer le Ciel de vos cris, ajouter à la masse de l'oraison de tous ce dernier grain qui fera pencher la balance.

Oui, catholiques, redoublons nos suffrages devant Dieu; que le nombre et le poids en aillent toujours croissant, et il est impossible que l'Angleterre n'arrive pas. Dans les conseils divins, quel sera le vote qui déterminera la victoire? Probablement celui d'une âme simple et aimante, d'un obscur villageois, d'une mère de famille, d'une religieuse, d'une servante, qui, dans une communion fervente, le cœur collé au cœur de Jésus-Christ, ou dans une visite à la Mère pleine de grâces, aura par ses saintes im-

opportunités obtenu cette réponse : Soit ! je t'accorde le retour de ce dernier appui de l'hérésie !

Quand ce triomphe, gage du triomphe universel, nous transportera d'une indicible allégresse, nous croirons pouvoir désigner les héros, les grands négociateurs, controversistes et écrivains, auxquels, après Dieu, on en sera redevable. Mais, au jour des manifestations, le grand Juge, faisant la part de chacun, dira : Voilà les héros des héros, à lui la première couronne ! Et de tous les rangs s'élèvera un cantique à sa louange.



Neuvième Considération.

Résultats sociaux, en France, de l'abolition momentanée du Sacrifice,
et de son imparfait rétablissement.



Par ses fureurs contre l'Église hors de laquelle les croyances religieuses s'évanouissent, et contre le sacrement sans lequel la charité n'est qu'un mot, le protestantisme ébranla les deux fondements de la civilisation chrétienne. Son esprit, qui pénétra plus loin que ses dogmes, substitua partout aux nobles convictions de la foi les ergoterics de la raison, le travail dissolvant du doute, et aux sublimes inspirations de la charité les calculs de l'égoïsme et des passions mauvaises. Secondés par les lettrés du siècle de la renaissance, qui étaient la plupart de *véritables païens apostasiant entre les mains d'Homère et de*

Virgile (1), il amena l'Europe à rougir de l'Évangile, et la prépara aux barbares exploitations de la philosophie antichrétienne.

Après quelques essais prématurés de panthéisme et d'athéisme, la philosophie créa le *christianisme raisonnable*, expurgé, disait-elle, des superfétations qui en avaient altéré la simplicité primitive. L'existence de Dieu, sa providence, la probabilité d'une vie future, l'amour de nos semblables, le respect pour leur vie et leurs biens, tels furent les dogmes et les préceptes de ce qu'on appela la *religion des honnêtes gens*. Prêché par Voltaire et Rousseau, le déisme fit de rapides progrès dans les hautes et moyennes classes. Gentilshommes et bourgeois raffolaient d'une religion qui, ne réprouvant que les voleurs et les assassins, absolvait une vie consacrée tout entière aux recherches de la mollesse, aux manœuvres de l'ambition, aux orgies de la volupté.

Mais avec les vices et la corruption des grands croissait leur insensibilité pour les souffrances et les misères des petits. Les déistes ressemblent à leur dieu, intelligence inexorable qui règle le monde comme une machine et le gouverne par

(1) Chateaubriand, *Études historiques*, t. II.

des lois fatales. Dans le livre de la nature, qui est leur Évangile, ils voient partout les êtres animés suivre invariablement leurs appétits, les forts vivre aux dépens des faibles, les faibles russer pour échapper aux forts. Ils en concluent que telle est aussi la loi de notre espèce. Renonçant à soulager des maux qu'ils jugent incurables, leur tendresse pour les malheureux s'exhale toute en belles phrases.

Cependant les philosophes du XVIII^e siècle parlaient beaucoup du bonheur du peuple, et le premier bien dont ils voulaient le doter, c'était une religion éclairée exempte d'abus.

Par abus religieux, on n'entendait nullement le tribut d'imperfections et de faiblesses que la religion reçoit inévitablement des hommes sur lesquels elle opère et des hommes qu'elle emploie. Ces faiblesses pouvaient être grandes à l'époque dont nous parlons. L'Église les connaissait, en gémissait, voulait y appliquer le remède; mais elle avait perdu la liberté de ses mouvements. De concessions en concessions, elle était partout tombée sous la main de l'État, devenu le père de tous les abus, le restaurateur de toutes les servitudes.

Les souverains du dernier siècle étaient déci-

dément las de partager l'empire avec Jésus-Christ. Les uns, philosophes jusqu'au déisme et par delà, joignaient à leurs titres celui de *Christ-moque*, comme Frédéric II, ou s'appliquaient, comme Joseph II, à refondre la vieille institution de l'Église. Les autres ne manquaient pas d'une certaine affection pour leurs églises d'État, qui prêchaient la soumission au pouvoir et faisaient respecter la morale partout, excepté à la cour. Les monastères offraient de riches commendes aux adultérins et aux favoris; les royales abbayes de femmes procuraient d'honorables retraites aux favorites, à leurs filles, à leurs parentes. Aussi vit-on les cours défendre avec une extrême chaleur les soi-disant libertés de leurs églises contre l'autorité du chef de l'Église universelle, et l'on doit se souvenir que, en fait d'exigences absurdes, de vexations tyranniques, de menaces, d'avanies, de violences, les fils dévots de l'Église ne laissèrent rien à désirer aux plus furieux ennemis du Saint-Siège.

En somme, aux yeux des courtisans du pouvoir, l'abus des abus, le danger des dangers, c'était l'obstination dans le clergé et les fidèles à reconnaître un pouvoir étranger à l'État, indépendant du prince.

Les richesses ecclésiastiques étaient aussi un scandaleux abus pour les socialistes du temps, qui, ayant dévoré leur patrimoine, trouvaient mauvais que l'Église conservât le sien et demandaient leur part de *biens volés à la nation*.

Mais le plus énorme abus que l'on pût faire d'une religion toute de charité, c'était, au dire des philosophes, la barbare intolérance avec laquelle le pape et les évêques condamnaient les livres où l'on bafouait Jésus-Christ, ses dogmes, sa morale, ses sacrements, ses saints, son Église; c'était l'opposition du clergé aux lumières d'une philosophie tout animale; c'était l'excommunication maintenue contre les histrions qui consacraient leur vie à fomenter les vices, à persifler les vertus; c'était la persistance des prêtres à guerroyer contre le luxe, l'ardeur des plaisirs, et à rappeler les lois de la mortification chrétienne; enfin, c'était le sort inhumain de tant de victimes que le cloître dérobait à l'éducation philosophique. Il n'en fallait pas davantage pour faire accueillir, dans tous les rangs de l'armée philosophique, le mot d'ordre du chef: *Écrasez l'infâme!*

De cette coalition, et de l'imbécile orgueil des pouvoirs politiques contre le pouvoir qui seul

peut les rendre acceptables, et de l'aveugle cupidité des classes moyennes contre les propriétés les plus légitimement acquises, les plus utilement employées, et de la phalange de toutes les erreurs et de tous les vices contre l'Église mère de toute lumière et de toute vertu, naquit contre le catholicisme une guerre générale, plus ou moins atroce, mais constante, qui a popularisé en Europe la haine de tout pouvoir, de toute propriété, de tout frein religieux.

En dehors de la religion, qui seule peut gouverner le cœur humain, parce qu'elle assigne à ses tendances un but légitime et sait l'y faire aspirer, il y a deux passions dominantes : la passion d'avoir, la passion de jouir. Les nations qui n'adorent plus Jésus-Christ se partagent nécessairement entre le culte de l'or et le culte de la volupté. Or, le culte de l'or appelle chez un peuple les horreurs de la faim ; le culte de la volupté y appelle le carnage. Les deux nations qui marchent à la tête des autres en ont fait, en ont encore la solennelle expérience.

L'Angleterre a montré ce que la passion des richesses et le génie de les multiplier peuvent engendrer de souffrances inhumaines, quand la charité ne préside pas à leur répartition. Le tra-

vail le plus forcené n'y peut apaiser les hurlements de la faim; et, pour que le travail ne manque pas à ses ouvriers, l'Angleterre est obligée de le ruiner chez les autres peuples en y attisant le feu des révolutions. Les cruautés de son industrie nécessitent les cruautés de sa politique.

La France, foyer de charité chrétienne, et qui peut dire : *Qui souffre quelque part sans que je souffre avec lui? Qui est en péril sans que je brûle de le secourir* (1)? la France, que nous voyons dès les temps les plus reculés se dévouer pour tous, offrir une patrie à ceux qui n'en ont plus, prodiguer son or et son sang aux plus nobles entreprises, donner des martyrs à toutes les causes; la France aussi devait nous montrer ce que le culte de la chair peut développer de férocité chez le peuple le plus doux, le plus aimant.

Voltaire avait employé toutes les ressources d'un esprit infini pour substituer à la morale évangélique cette courte maxime : *Le plaisir est le but universel; quiconque l'attrape a fait son salut*. Quelques années après sa mort, les prê-

(1) II^e Ép. aux Corinth., ch. XI, 29.

tres, qu'il avait voués à la haine de ses adeptes, tombaient en lambeaux sous le coutelas des septembriseurs, et les prostituées en promenaient le cœur au bout d'une pique, en chantant : *Ah ! il n'est point de fête quand le cœur n'en est pas* (1). La déesse Raison montait sur les autels de l'Agneau sans tache, et y recevait les adorations des représentants de la France. Le sang versé jusque-là n'ayant fait qu'altérer la déesse et ses adorateurs, il fallut monter l'œuvre des massacres sur un pied gigantesque.

Cinquante mille comités révolutionnaires, coûtant la somme annuelle de cinq cent quatre-vingt-onze millions, furent chargés d'approvisionner les échafauds. Avec les prêtres et les nobles, toute chair fut mise en réquisition. Au milieu de longues files d'hommes pris au hasard dans tous les rangs, on voyait traîner à la boucherie des charretées sans fin de femmes, de filles, d'enfants. La Vendée seule compte quinze mille femmes et vingt-deux mille enfants égorgés hors de combat. Nantes, pour sa part, vit fusiller et noyer deux mille enfants et sept cent soixante-quatre femmes. Dans certaines petites villes du

(1) Chateaubriand, *Génie du christian.*, liv. IV, ch. VIII.

Midi, comme à Bédoin, la déesse dévora la *population tout entière* (1).

Paris, d'où partait le signal du carnage, ne restait pas en arrière. Les bourreaux ayant représenté que *leurs gens* ne suffisaient pas pour évacuer le sang, on ouvrit un *aqueduc immense*, qui devint un affluent rouge de la Seine (2). Cependant les fidèles de la guillotine trouvaient qu'on n'allait pas assez vite en besogne. Ils demandaient aux mécaniciens un instrument qui abattît d'un seul coup trente têtes. Ils accusaient de modérantisme Danton et Robespierre, qui ne leur jetaient que quatre-vingts, cent, cent cinquante cadavres par jour. Leur patriote par excellence, leur dieu, c'était Marat, qui promettait cinq à six cent mille têtes; et l'on sait que, dans les prêches de l'église actuelle des guillotineurs, Marat est toujours l'ami sans égal du peuple, le soleil sans tache des révolutions.

Enfin, le prosélytisme démagogique menaçant toute l'Europe, on eut à combattre l'Europe, et, pour échapper aux exploitations des bourreaux,

(1) Chateaubriand, *Études histor.*, Préface.

(2) Ibid.

les Français se précipitèrent par millions dans les boucheries de la guerre.

Du sein de ces guerriers assez braves pour broyer les armées les plus braves et culbuter empire sur empire, assez timides pour subir l'oppression de quelques tigres qu'ils avaient en horreur, Dieu fit surgir un homme devant qui tout devait plier, jamais tant de gloire n'ayant couronné tant de génie.

Cet homme ne rétablit pas le catholicisme en France, mais il dit à quelques milliers de voltairiens qui se disaient la France : « L'immense majorité est encore catholique ; et c'est un grand bonheur, car qu'est-ce qu'un peuple sans religion ? Votre règne l'a fait voir. Pour ne pas revoir les échafauds, il faut relever les autels. Vous êtes libres de ne pas aller à la messe ; mais la France veut y aller. Je ne souffrirai pas qu'on l'en empêche. Croyez-moi, il y va de sa vie, il y va de la vôtre. »

La suite de ce règne fameux ne répondit pas à la sagesse de son début. Toutefois, dans ses plus grands travers, Napoléon ne toléra jamais l'outrage public à Dieu et aux bonnes mœurs. Les admirateurs de Voltaire, de Rousseau et de Parny ne purent obtenir une seule édition. S'il

centralisa dans ses mains l'éducation publique, idée moins blâmable alors qu'on travaillait sur le néant, du moins il voulut que la base de l'institution fût chrétienne. Chaque enfant devait apprendre son catéchisme ; et, parlant aux chefs des maisons d'éducation pour le sexe, il écrivait du fond de l'Allemagne : « *Faites-nous des croyantes et non des raisonneuses*. Piété solide, amour du travail, voilà la première dot d'une fille (1). » Enfin, le repos du dimanche rappelait au peuple qu'il a une âme à cultiver, un Dieu à servir.

Napoléon laissa la France meurtrie, ensanglantée, mais avec une population unie, morale, laborieuse, illustrée par des exploits héroïques, qui avaient effacé les orgies du sans-culottisme, et pouvaient la consoler de la présence des Cosaques. Aussi cet homme vit-il toujours dans le cœur des peuples ; espérons qu'il vit aussi devant Dieu, qui châtie ici-bas pour couronner ailleurs.

La Restauration vint féconder, par la paix, les éléments de la prospérité matérielle, et rouvrir, par ses institutions politiques, les écluses de la démoralisation.

(1) M. Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, liv. XXVI.

Livrer un peuple, corps et âme, à son gouvernement, livrer ce gouvernement aux avanies de la presse et aux exploitations des partis, tel est le résultat de ce qu'on a appelé *régime constitutionnel*. Religion, éducation, famille, commune, province, fonctions publiques sans exception, tout est aux mains des ministres; et les ministres, qui seuls sont l'État, font argent de tout pour acheter les électeurs, les législateurs, les organes de l'opinion, et reculer ainsi de quelques jours la chute de l'État en se maintenant au pouvoir. C'est l'infailible moyen d'inspirer à un peuple le mépris de tout gouvernement, de tout ordre, de toute liberté, et de le conduire au plus dur esclavage par le chemin de l'anarchie.

Pendant les trente-trois ans que cet immoral régime a pesé sur la France, les pouvoirs politiques ont paru ne se proposer qu'une chose: le culte des intérêts matériels et l'affaiblissement de l'action religieuse. L'instruction publique et la presse semblent n'avoir eu qu'un but: la dépravation de la jeunesse et des masses.

Le panthéisme, qui est la négation absolue de tout principe de moralité et la divinisation des plus pervers instincts de la nature, ne s'est pas seulement installé dans les chaires de philoso-

phie; il est descendu dans la rue, dans l'atelier; il a parcouru les bourgs et les campagnes, sous la forme du saint-simonisme, du fouriérisme, etc., pour prêcher l'adoration de la matière et *délivrer la chair des barbares prescriptions de l'Évangile*. Les blasphèmes et les obscénités du dernier siècle, rajeunis, repétris de mille manières, mis à la portée de toutes les intelligences, ont inondé les théâtres, les cabinets de lecture, coulé à pleins bords dans les romans-volumes, les romans-feuilletons, pénétré dans l'échoppe et la chaumière, et obtenu un immense succès en se produisant sous la plus populaire des formes : la chanson. En somme, on ne voit pas quels moyens plus énergiques le génie de la corruption aurait pu déployer pour conquérir la nation à l'infâme religion du matérialisme : *Il n'y a rien au delà de ce monde; le vrai Dieu, c'est la volupté!*

La France cependant, grâce à la trempe catholique qu'elle a reçue à un degré supérieur, résiste encore à l'épreuve; mais l'illusion n'est plus possible : son unité nationale est brisée, deux peuples ennemis se heurtent dans son sein.

L'un est sorti de la grande école ouverte par le christianisme depuis l'évêque martyr Denis,

décollé à Montmartre, jusqu'à l'archevêque martyr Denis, tombé sur la barricade de la Bastille. C'est le peuple des grandes choses, le peuple de Charlemagne, des croisades, de Louis XIV, de Napoléon; c'est le peuple dont les missionnaires et les sœurs de la Charité sèment partout, avec leurs sueurs et leur sang, les lumières et les bienfaits de l'Évangile; c'est le peuple dont les héroïques soldats, doux comme des agneaux, terribles comme des lions, font tête à la barbarie en Afrique, dans les rues de Paris et de Lyon, dans la capitale du monde chrétien.

L'autre est le peuple de la démagogie, enfanté par l'école antichrétienne fondée par Voltaire, perfectionnée par les athées allemands d'Holbach et Clootz. C'est le peuple qui éleva sur les autels la prostitution, mit à la charge du trésor les filles-mères, demanda le *maximum* des massacres avec le Neufchâtelois Marat, l'abolition de la propriété et de la famille avec le forçat Babeuf. C'est le peuple qui fournit tous les ogres qui couvrirent la France de sang et de ruines depuis le 10 août (1792) jusqu'au 18 brumaire (1799). C'est le peuple qui, n'ayant pu naguère noyer dans le sang français le drapeau national, va le combattre à l'étranger, envoie des recrues à tous les

eunemis de la civilisation; car il ne connaît d'autre patrie que les sociétés secrètes, d'autre fraternité que celle du brigandage et du poignard. Sa devise en dit plus que ses horribles programmes, sur l'avenir qu'il prépare à l'Europe : *A bas Dieu! Vive l'enfer!*

Depuis près de vingt mois que ces deux peuples sont en présence, des scènes de carnage ont ensanglanté Paris, Lyon, et les vociférations atroces qui n'ont cessé de retentir d'un bout à l'autre du pays ont dû encore une fois démontrer à la France qu'on ne peut prêcher le culte des jouissances à une nation sans y rétablir les sacrifices humains. Et qu'a-t-elle obtenu par des victoires achetées au prix de milliers de vies? Une trêve de quelques jours, trêve plus funeste qu'une défaite, si aux incessantes conquêtes de la propagande démagogique elle ne se hâte d'opposer le remède que lui ont signalé ses esprits les plus éminents, les moins suspects.

L'un d'eux, considérant le *chaos caché sous le mot de démocratie*, a dit à la France : Tu manques de foi, d'espérance, de charité! Si ta foi était plus puissante, le communisme et le socialisme ne seraient que d'obscures folies (1).

(1) M. Guizot, de la *Démocratie en France*, ch. VII.

Un autre lui a dit : Adresse-toi à la religion qui, seule, a donné un sens à la douleur, et qui, non contente de l'expliquer et de la faire accepter, l'a rendue *adorable* (1).

Un de ses plus grands hommes d'épée lui a répété sur son lit de mort : *La religion seule peut te sauver* (2).

Oui, à l'école qui a tout nié, tout corrompu, on ne peut opposer que l'école qui raffermirait toutes les vérités en les dégageant de toute erreur. A la haine qui scrute les plaies du corps social pour y verser le venin et le feu de la rage, il n'y a d'antidote que dans la charité, qui guérit la plupart des maux, adoucit ceux qu'elle ne peut guérir.

Enfin, il est temps de le comprendre, contre toutes les perversités enrégimentées dans les sociétés secrètes, ce n'est pas trop de toutes les vertus, de tous les dévouements réunis comme en un faisceau dans les sociétés religieuses.

Malheur à la France, et malheur à l'Europe qu'elle entraîne dans son orbite, si, cédant à de misérables préjugés, elle s'obstinait encore à chercher un milieu désormais impossible entre

(1) M. Thiers, *de la Propriété*, Conclusion.

(2) Le maréchal Bugeaud.

l'athéisme avec ses atroces théories, et le catholicisme dans la plénitude de son action morale! Dieu, qui l'a soutenue miraculeusement jusqu'ici par le moyen de son incomparable armée, lui retirerait cet appui; et où irait-elle? où irions-nous?

Quand on a un peu médité sur ce que Dieu a fait pour le bon gouvernement des hommes, et sur ce que les hommes font quand ils se gouvernent sans Dieu, on ne peut se refuser à cette conviction :

Où la France nous reconduira à l'école du Dieu qui nous enseigne le sacrifice, ou nous allons assister, pour un quart de siècle, aux festins de l'anthropophagie!

RÉFLEXIONS.

« Ah! si jamais la même foi parlait seulement *anglais et français*, a dit de Maistre, en un clin d'œil l'obstination contre cette foi deviendrait dans toute l'Europe un véritable ridicule, et pourquoi ne le dirais-je pas? *un mauvais ton* (1). »

(1) *Du Pape*, liv. IV, ch. II.

C'est à procurer ce résultat décisif, catholiques de tout pays, que nous devons appliquer la toute-puissance de notre suffrage universel. Pour la conquête, nous avons besoin de deux langues dominatrices. Pendant que nous demandons à Dieu le retour de celle qui se tourna contre nous, il y a trois siècles, prions-le ardemment de nous conserver, de consacrer désormais sans partage à la grande cause la langue éminemment conquérante des Francs.

Hé ! noble France, terre des apôtres, des martyrs, des héros, comment les peuples catholiques pourraient-ils t'oublier dans leur prière, toi qui enseignas, qui enseignes encore la prière à tant de peuples ? Nul ne peut te contester jusqu'ici ton beau titre d'aînée dans la grande famille. Tu l'as conquis par de vieux, d'immenses services. Nous l'avons dit : tes missionnaires et tes soldats sont encore nos soutiens et nos modèles. Mais ce titre est une haute fonction ; Dieu et les hommes y attachent une grande responsabilité. Porte-drapeau de notre armée, au premier rang dans une lutte que tout annonce devoir être décisive, élève-toi à la hauteur des circonstances ; si tu hésites, si tu recules, le découragement gagnera les plus braves ; si tu te divises, si tu te

débandes, le sauve-qui-peut sera général. Après une longue et affreuse boucherie des corps et des âmes, le Chef suprême finira par nous rallier; mais te rendra-t-il le drapeau?

Que la prière de tes saints, que la prière universelle, que l'union et l'énergie de ton clergé, de tes fidèles, que la sagesse de tes gouvernants détournent de toi, détournent de nous un tel malheur! Puisses-tu bien comprendre ce qu'on t'a dit bien des fois, ce que nous te répétons encore naguère, ce qui est évident comme le soleil, que tu n'as de vie que par et pour le catholicisme! Tiens pour aveugles ou pour ennemis ceux qui te disent que ton âme s'est envolée, que le catholicisme est mort (1)!

Pieux catholiques de France, vous avez opposé à l'étendard de la corruption et de l'impiété les plus révoltantes deux signes qui vous donneront la victoire : la dévotion au cœur immaculé de Marie, la dévotion au divin cœur de Jésus! Ces deux dévotions, vous le savez, ont leur foyer commun dans la divine Eucharistie. C'est par la communion du sang de Jésus-Christ que le sang virginal de Marie arrive à notre cœur. Et le

(1) *Statoldric*, Introduction.

cœur de Jésus, où resplendit-il autant que dans l'ineffable sacrement qui résume, en les surpassant, toutes les pensées, tous les désirs, toutes les inventions, tous les prodiges de son amour?



Dixième Considération.

Fonctions de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. — Principes chrétiens sur l'éducation de la jeunesse et le gouvernement des peuples. — Principes sensualistes. — Où ils nous ont menés.

Notre éducation religieuse et sociale exige trois choses :

1° Enclins au mal dès le berceau , il nous faut un guide et un modèle qui nous redresse et nous entraîne par ses exemples dans le chemin de la vertu.

2° Joignant à beaucoup d'ignorance une secrète prédilection pour l'erreur, nous avons besoin d'un maître qui nous enseigne et oppose incessamment l'éclat de la vérité pure aux mille et une illusions qui surgissent dans notre esprit ou viennent du dehors.

3^o Notre âme, d'une extrême langueur pour le bien et en proie aux mortelles ardeurs de la concupiscence, réclame un puissant cordial et une quotidienne infusion de vie.

C'est pour répondre à ces trois besoins que Jésus-Christ a voulu demeurer au milieu de nous sous le voile eucharistique. Il y est, selon sa parole, *le Chemin, et la Vérité, et la Vie* (1). Il enflamme d'amour pour la vertu de ceux qui l'y contemplent ; il remplit de lumière ceux qui vont l'y écouter ; il fait ruisseler la vie dans ceux qui l'y reçoivent. Nous allons le considérer successivement dans ces trois fonctions de Modèle, de Docteur, de Nourricier des âmes.

Commençons par une vérité capitale dont l'oubli a déjà coûté cher à l'Europe et fait encore trembler pour son avenir.

La leçon du bon exemple, et une douce mais vigoureuse discipline, sont la base essentielle de toute éducation sociale. Il importe extrêmement que, dans la jeunesse, l'amour du devoir, les habitudes de la vertu précèdent et accompagnent le développement de l'intelligence. Si on ne lui donne pas de bonnes mœurs avant de lui confier

(1) *S. Jean*, ch. XIV, 6.

le flambeau de la science , celui-ci ne sera dans ses mains qu'une torche. On aura élevé des incendiaires.

Ceci tient à notre constitution morale et résulte de faits constatés par l'expérience universelle. Signalons-en quelques-uns.

1° Avant de vivre par l'esprit , l'homme vit longtemps par le cœur , par l'imagination, par les sens. La pensée de l'enfant sommeille encore, que déjà son âme bouillonne de sentiments, d'affections. Or, cette première vie, toute sensible, influe puissamment sur la vie intellectuelle et morale. Si on veut obtenir un esprit droit, bon, élevé, il faut donc discipliner le cœur, l'imagination, les sens, préparer la justesse, l'élévation des pensées, par la pureté des sentiments et la noblesse des affections.

2° L'enfant agit avant de raisonner ses actes ; mais les habitudes résultant de la fréquence de ces actes deviennent une loi de sa nature. Ne lui laissez donc contracter que des habitudes vertueuses.

3° L'enfant est vivement impressionné de ce qu'il voit, et les premières impressions sont les plus durables ; il est invinciblement porté à l'imitation. Faites donc qu'il ne reçoive que des

impressions salutaires, qu'il n'ait sous les yeux que de bons exemples.

4^o Enfin, il est très-vrai que l'enfant naît avec le germe de tous les vices; il est orgueilleux, vindicatif, envieux, sensuel, gourmand, colère, paresseux; *en général, il préfère le mal au bien* (1). Si ces inclinations vicieuses, au lieu d'être réprimées, se fortifient par l'habitude, elles deviennent incorrigibles, et l'enfant ne vivra que pour son malheur et pour celui de ses entours.

Sans ce travail de régénération sur le cœur pour le détourner du mal et le former à l'amour du devoir, que devient l'instruction, dont

(1) Ce sont les expressions de M. Broussais. « En général, il (l'enfant) préfère le mal au bien, parce qu'il satisfait davantage sa vanité.... C'est pour cela qu'on le voit si souvent se complaire à briser les objets inanimés; il y trouve la double jouissance, fondée sur le besoin de la satisfaction de soi-même, de voir céder une résistance et d'exciter le courroux des personnes raisonnables, ce qui lui semble une victoire dont il jouit délicieusement, après s'être soustrait par la fuite au châtement mérité. C'est d'après le même principe d'action qu'il se délecte dans la torture des animaux; il savourerait avec les mêmes délices celle des individus de son espèce, s'il n'était retenu par la crainte. » *De l'Irritation et de la Folie*, p. 100.

le but est d'éclairer, d'élever l'esprit en l'affranchissant de l'ignorance et de l'erreur par la connaissance et l'amour de la vérité? Elle est nécessairement nulle ou pernicieuse.

Elle est presque toujours nulle; d'abord, parce qu'il n'y a que paresse dans un esprit asservi aux sens, et que sans travail la *capacité* la plus grande reste vide; ensuite, *la sagesse n'entre point dans l'âme adonnée au mal, et n'habite pas dans un corps livré au péché* (1). Il y a une profonde répulsion entre la vérité qui vient de Dieu, et le vice, qui est l'erreur incarnée dans une âme.

Grâce à une ardeur naturelle pour l'étude, l'instruction fût-elle brillante, elle sera toujours pernicieuse, si une bonne éducation n'en détermine pas l'usage. Le cœur corrompu ne goûte que la science du mal. Greffer le savoir sur le vice, c'est donner à celui-ci une puissance et une fécondité désastreuses. Cent mille scélérats ignorants, échappés du bagne, sont moins redoutables que deux ou trois écoliers pervers doués de la flamme du génie. Ceux-là porteront la désolation et la terreur dans un grand nombre de fa-

(1) *Sagesse*, ch. I, 4.

milles, mais déshonoreront le vice par la noirceur de leurs exploits. Ceux-ci, en le faisant adorer, pourront conduire cinq ou six empires à leur ruine.

Cette douce, mais constante violence dont l'enfant a besoin pour devenir un être moral et sociable, n'est pas moins nécessaire à l'éducation des peuples, toujours enfants sous plus d'un rapport, quel que soit leur âge. Eux aussi penchent naturellement vers le mal, et leur liberté extrêmement boiteuse appelle un appui. Sans une vigoureuse répression de l'erreur et du vice, sans une constante impulsion vers la vérité et la vertu, jamais ils ne s'élèvent à la véritable civilisation, jamais ils ne s'y maintiennent. La religion seule peut les redresser dans leurs voies et les affranchir de toute servitude par l'amour de la *loi parfaite de liberté* (1). Mais si le pouvoir politique, au lieu de seconder l'action religieuse, est assez aveugle pour l'entraver et vouloir lui-même gouverner les esprits, aussitôt l'irrégion lève la tête. Elle pousse d'abord les gouvernants à museler la religion; elle pousse ensuite le peuple à enchaîner les gouvernants. Le peuple tombe alors sous

(1) *Ép. de S. Jacques*, ch. I, 25.

la domination des ogres et des tigres. Quand le sang et les larmes ont assez coulé, Dieu dit à un homme : Lève-toi; réunis sous ta main les restes de ce peuple; pour qu'ils ne te dévorent pas comme tes devanciers, mets-leur *un mors à la bouche, un carcan au cou* (1), et jusqu'à ce qu'ils se souviennent qu'ils ont reçu une âme et que je suis le législateur des âmes, ne leur laisse que la liberté du travail.

Ces principes, aussi anciens que le monde, aussi évidents que le soleil, le dernier siècle les traita de préjugés sots et barbares, sur la foi de quelques éloquents sophistes. « Les hommes naissent bons et avec des inclinations droites. L'ignorance et la superstition seules les rendent malheureux et méchants par une absurde violence à leurs instincts naturels. Affranchissons-les des vaines terreurs et pratiques de la foi. Apprenons-leur que le grand Être, à qui ils doivent l'existence, ne les a pas placés sur cette terre pour souffrir, mais pour jouir, et que s'il y a des joies éternelles au delà du tombeau, on s'y prépare mal en s'abstenant des joies de ce monde. L'unique but de l'éducation et du gouvernement doit être

(1) Ps. XXXI, 9.

de travailler au bonheur des hommes en les soumettant aux lois de leur belle et bonne nature. »

Ainsi parlèrent des hommes dont les vices démentaient hautement les paradoxes. Cependant on les crut, et tout dès lors conspira à briser les salutaires entraves opposées par la sagesse des siècles chrétiens à la corruption des esprits et des cœurs. Avec le mépris de la loi divine et de l'autorité religieuse, grandissaient le mépris des lois humaines, la haine du pouvoir, l'impatience de tout frein. Bientôt la révolution de la fin du dernier siècle vint écrire en caractères de sang le dernier mot du code de *la nature* : plus de Dieu, plus de religion ! plus de souverains, plus de gouvernement stable et régulier ! plus de distinctions sociales ! plus de libertés pour la province, pour la commune, pour la famille ! plus de corporations ! plus de puissance paternelle ! plus de supériorité morale et intellectuelle ! égalité de tous dans l'ignorance et l'abrutissement sous le niveau de la guillotine !

Cette épouvantable leçon, qui dura près de dix ans, a-t-elle appris quelque chose aux hommes politiques qui depuis ont gouverné l'Europe ? Non, évidemment, non. Dans leur aveugle outrecuidance, ils se sont crus assez forts pour restau-

rer la société en dehors du Christ, et même contre le Christ. Rejetant la *pierre angulaire* et le ciment seul capable de consolider l'édifice, ils ont bâti sur le sable et entassé des matériaux discordants et sans adhérence. Aussi, au premier souffle de la tempête, ces châteaux de cartes se sont-ils écroulés (1), et voilà que depuis deux ans nous avons vu démolir, reconstruire et redémolir plus de constitutions que l'histoire ne nous en offre dans une période de dix-huit siècles.

La religion catholique, qui seule pouvait raviver une société qu'elle avait faite et que l'anticatholicisme seul avait détruite, nos restaurateurs la reléguèrent dans le temple, en lui disant : Parle à qui voudra aller t'écouter ; et pour que tu prêches d'exemple comme de parole la soumission à l'État, tes ministres resteront sous la main de l'État.

Perpétuellement en garde contre l'influence cléricale, ils ont dit : A nous et à nos gens le soin d'élever la jeunesse, de former de bons citoyens. Le prêtre, le religieux n'en feraient que des bigots, étrangers à nos mœurs, ennemis de nos libertés !

(1) *Ézéchiel*, ch. XIII, 13-14.

On poursuivait surtout avec une indicible animosité les congrégations religieuses, qui inspi raient aux grands et aux petits l'amour du sacrifice volontaire, et accré ditaient la parole de Jésus-Christ : *Bienheureux ceux qui savent souffrir, se priver, s'abstenir !*

Pendant que les gens de l'État inculquaient à la jeunesse le mépris des croyances et des vertus chrétiennes, la philosophie, la littérature, les beaux-arts unissaient leurs efforts pour prêcher partout l'affranchissement de la chair. Les masses, n'allant plus à l'église et prenant en horreur les sociétés religieuses, passaient sous le gouvernement des sociétés secrètes. Là on leur apprenait que le vrai moyen de travailler au bonheur général, c'est d'abolir les trois grands fléaux de l'humanité : la religion, la propriété, la famille !

De ces enseignements réunis est sortie une innombrable armée de vrais *enfants de la nature*, aussi avides de jouissances qu'ennemis du travail qui les procure ; ne craignant d'autre enfer que la privation ; ne voulant d'autre dieu que le plaisir ; résolus d'en finir avec la civilisation chrétienne. Grossie de tout ce qu'il y a de natures perverses, abruties et féroces ; secondée par des millions de dupes recrutées dans tous les rangs,

même sur le trône ; conduite avec un admirable ensemble par de profonds scélérats, cette armée, depuis vingt mois qu'elle est entrée en campagne, a désorganisé plus de la moitié des forces matérielles de l'Europe, et les ravages de sa propagande dans les esprits sont incalculables.

— Mais ne voyez-vous pas, nous dit-on, qu'elle a été battue sur tous les points ?

— Oui ; mais ses défaites sur les champs de bataille sont amplement compensées par ses progrès sur le terrain des doctrines ; et si le courage des vaincus avait besoin d'être relevé, il le serait par la puérile sécurité des vainqueurs.

La démagogie a été battue, et nous accorde forcément quelques jours de répit ; pourquoi ? parce qu'elle a rencontré sur sa route deux corps encore puissants par leur discipline, par leur vie de foi, de sacrifice et de dévouement : le sacerdoce et l'armée. Le premier oppose aux ténébreuses inventions de l'enfer la lumière de l'Évangile, et aux noirs complots de la haine les saintes conjurations de la charité. L'autre repousse la force par la force, et s'honore autant par sa modération que par sa valeur et sa fidélité au drapeau.

Mais ces deux milices, qui seules nous ont sau-

vés jusqu'ici, et peuvent seules nous sauver encore, où se recrutent-elles ? Dans la masse du grand peuple de nos campagnes. L'ennemi le sait, et, désespérant d'entamer l'armée et le sacerdoce, il travaille nuit et jour à en corrompre l'ovaire commun. Voyez ses succès depuis dix-huit mois, et frémissiez.

— Le communisme est une absurdité, une utopie absolument irréalisable.

— Oui; mais avant que les masses égarées aient compris cela, il est possible, il est probable que le fer et le feu auront dévoré la moitié de la population et des villes de l'Europe.

Le partage égal des biens ou leur jouissance en commun est une grande absurdité, mais seulement pour le chrétien qui croit et aspire aux richesses éternelles, et pour le conservateur incroyant qui se trouve convenablement partagé ici-bas. Il n'en est pas de même des enfants de la nature, à qui le voltairianisme et le panthéisme ont dit : Vous êtes faits pour jouir de ce monde; moquez-vous des bigots qui veulent que nous ajournions notre bonheur à une vie future. Pour eux, le communisme est le langage de la raison pure, le cri même de la justice. Affamés de jouissances, et privés par votre ordre social des élé-

ments qui les procurent, éléments partout étalés à leurs regards, comment voulez-vous qu'ils n'en réclament pas le partage et qu'ils pensent sans rugir aux inhumains monopoles de la propriété, du mariage, de la famille ?

Oui, le communisme est absurde ; mais il y a quelque chose de plus absurde encore, c'est de penser que l'absurdité est sans puissance sur un peuple qui a cessé de croire en Jésus-Christ ; c'est de penser que la propriété et la famille peuvent être défendues par de brillantes apologies philosophiques, là où l'on méprise cette parole divine : *Tu ne prendras, tu ne convoiteras ni le bien ni la femme de ton prochain.*

Conservateurs ! il n'y a que le grand propriétaire des esprits et des cœurs, de la terre et des cieux, qui puisse conjurer la tempête par la vertu toute-puissante de sa parole et de ses exemples. Que cette parole libre, indépendante, porte partout dans les villes et les campagnes la lumière et la vie. Qu'elle retentisse surtout dans nos écoles, mêlant à l'enseignement l'*aromate qui empêche la science de se corrompre.* Qu'elle y prenne corps dans la vie des maîtres, et rappelle au cœur de la jeunesse les vertus exilées du foyer domestique. Qu'elle fasse partout reflourir les

trois vertus mères que Jésus-Christ a données pour base à la vie chrétienne et vraiment sociale. *Je suis le chemin... Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il charge sa croix et qu'il me suive* (1).

RÉFLEXIONS.

Un religieux inconnu nous a donné *le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes : l'Imitation de Jésus-Christ*. Dans le siècle de foi qui vit paraître cette merveille, la religion n'était pas seulement ce qu'elle doit toujours être, l'âme de la société; elle en était aussi le corps. Pour transformer le monde barbare, et faire de cent peuples ennemis les membres bien unis d'un même corps, qui, au lieu de travailler à sa ruine, emploierait un jour l'excédant de ses forces à former la grande confédération de tous les peuples du globe sous l'étendard de Jésus-Christ; pour réaliser, disons-nous, ce plan éminemment chrétien et humanitaire, l'Église catholique portait dans

(1) *S. Jean*, ch. XIV, 6. — *S. Matthieu*, ch. XVI, 24.

ses vastes flancs les éléments confus de la société au moyen âge ; elle les éclairait de sa lumière, les faisait vivre de sa vie. *Tout se faisait par elle, et nul bien ne pouvait se faire sans elle* (1) ; car seule, au sein de ce chaos, elle possédait et les principes de l'ordre social, et le pouvoir moral nécessaire pour les appliquer, ainsi que l'a observé une illustre plume protestante (2).

L'Église apprenait aux peuples à prier, à chanter, à écrire, à peindre, à sculpter, à défricher, à bâtir, à semer, à récolter, à préparer les aliments, les vêtements, à ouvrir des communications, à se réunir pour délibérer sur les affaires publiques, élire des fonctionnaires, juger les différends, repousser l'ennemi. Elle jouait avec les peuples, présidait à leurs divertissements, aux danses, aux théâtres. Elle purifiait, sanctifiait tout par sa douce influence. Rien de ce qui est nécessaire et utile à la vie de ses enfants n'était étranger à son cœur maternel. C'est à cette longue et laborieuse gestation de l'Europe au sein et aux bras de l'Église que nous devons nos plus beaux chefs-

(1) *S. Jean*, ch. I, 3.

(2) M. Guizot, *Cours d'histoire moderne*, v^e leçon, 32 ; vi^e leçon, 16-19.

d'œuvre dans tous les genres et l'ébauche de ces magnifiques institutions sociales empreintes du plus large libéralisme ; institutions que le rationalisme hérético-politique n'a fait que pervertir en attendant que la démagogie en abolisse les dernières traces.

On ne distinguait point alors entre les vertus religieuses et les vertus sociales, et nul ne s'imaginait que l'on pût être un parfait citoyen sans être un vrai chrétien.

L'auteur de *l'Imitation*, à qui on ne peut refuser une prodigieuse connaissance de Dieu et des hommes, n'a donc montré Jésus-Christ qu'au point de vue religieux ; point de vue qui alors dominait, pénétrait, embrassait l'universalité de la vie humaine.

Aujourd'hui que, séparant ce que Dieu avait uni, nous avons placé entre la religion et la société une distance si fatale à l'une et à l'autre, nous aurions grand besoin d'un livre qui fût digne de ce titre : *Imitation de la vie sociale de Jésus-Christ*.

Ce livre, en attendant qu'il puisse sortir de nos presses, c'est à vous, enfants de l'Église, de l'imprimer, de le publier hautement dans votre conduite. Il est temps enfin, ce semble, que cette

parole de salut, qui ne vous a été donnée qu'à charge de la répandre, selon la mesure de vos forces, ne reste plus captive dans vos consciences. Il est temps que cette religion, que vous pratiquez dans l'intérieur de vos familles, dans l'enceinte de l'église, vous suive dans la rue, dans la place publique, dans les assemblées civiles, politiques, et que vous compreniez que l'essence de cette religion est d'être *catholique*, universelle. Il est temps que vous sachiez que vos droits politiques, inscrits dans nos constitutions, vous imposent des devoirs tout aussi obligatoires devant Dieu que les lois de son Église, nous dirions même plus obligatoires, puisque, dans la concurrence des devoirs politiques et des devoirs imposés par l'Église, vos évêques n'hésitent pas à vous dispenser de ceux-ci. Il est temps que vous sachiez défendre envers et contre tous les libertés vitales que Jésus-Christ vous a conquises sur la croix, et que ses martyrs vous ont conservées au prix de leur sang; et, avant tout, la liberté de l'éducation chrétienne de vos enfants.

—Mais l'État s'y oppose.—Eh! qu'est-ce que l'État pour s'opposer à la loi du Ciel? L'État ne s'y opposait-il pas, de toute son omnipotence, aux temps des Dioclétien, des Julien l'Apostat?

Et que faisaient les chrétiens, d'ailleurs si soumis à César? Ils répondaient : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* (1). Nous ne reconnâtrons jamais la suprématie de César sur l'âme de nos enfants, et nous mourrons plutôt que de lui livrer le droit de les élever ! Et ils mouraient par millions.

Pour vous, catholiques, il y va tout au plus de l'amende et de la prison. Pourquoi refuser de sauver l'âme de vos enfants et la société, au prix d'un si léger sacrifice ?

Nous vous le demandons, que serait-il arrivé si, la première fois que le ministre d'un roi qui se disait très-chrétien osa dire publiquement à la tribune législative : « C'est chose fondamentale que l'instruction et l'éducation publique appartiennent à l'État, et sont sous la direction supérieure du roi (2) ; » que serait-il arrivé si, le lendemain, dix mille catholiques d'intelligence et de cœur eussent publiquement ouvert des écoles ? De deux choses l'une : ou les gens du roi eussent reculé devant dix mille procès, et la royauté était sauvée en compagnie de la religion ; ou l'État eût

(1) *Actes des Apôtres*, ch. V, 29.

(2) Paroles de M. Royer-Collard à la Chambre des députés, 1817.

fait incarcérer dix mille francs catholiques; et, en vertu de la fécondité inhérente au martyr, vingt mille écoles libres se seraient aussitôt ouvertes, et le roi avec ses gens rentrant dans les limites de ses attributions, la France eût probablement évité deux tourmentes révolutionnaires; et aujourd'hui elle ne serait pas obligée d'avoir sous les armes cinq cent mille braves occupés à coucher en joue un million de dévots du pillage et de la guillotine.

Oui, catholiques, il est temps de sortir de votre sommeil, durant lequel l'*ennemi* n'a pas seulement *semé l'ivraie dans le champ du père de famille*, mais en a arraché le *bon grain* (1). Il est temps de faire un dernier effort pour sauver, sinon la société (il est si tard!), du moins vos âmes. Dieu nous garde de vous conseiller des imprudences! Dieu vous garde aussi d'écouter les endormeurs! Consultez le Maître, étudiez-le dans ses rapports avec les gouvernements. Lui seul vous apprendra bien ce que vous devez à Dieu et ce que vous devez à César. Lui seul peut vous donner ce qui vous manque surtout, cette courageuse activité, cette héroïque liberté des mar-

(1) *S. Matthieu*, ch. XIII, 26.

tyrs, sans lesquelles le catholicisme ne fût pas arrivé jusqu'à vous, sans lesquelles vous ne le transmettez pas à vos enfants.



Onzième Considération.

Jésus-Christ est le *Chemin*. — Cause première de notre déraillement social. — Jésus-Christ seul peut nous remettre sur la voie, et comment.

Enfants de la femme qui crut à cette parole de l'Enfer : *Désobéissez, et vous serez des dieux!* nous naissons tous rebelles, infatués de nous-mêmes, pleins d'une instinctive aversion pour Dieu, pour les lois, pour nos frères. Cette disposition à la fois impie et antisociale, connue sous le nom d'orgueil, est le foyer commun des erreurs et des désordres qui perdent l'individu, la famille, la société.

Quelle vérité peut rester debout dans l'esprit qui méconnaît cette vérité première : Je suis l'œuvre, la propriété de Dieu? L'orgueilleux est une âme naturellement athée, vouée à l'extravagance, fermée à la lumière.

Quel respect pour le devoir, pour les lois et les pouvoirs humains peut-il y avoir dans celui qui a secoué le joug de la loi divine, et dit : Je serai mon maître et seigneur ? L'orgueilleux est livré sans frein à toute la corruption de ses désirs.

On a dit aux parents : Une éducation trop religieuse détruit l'esprit de famille. L'affection que le prêtre, le religieux, la religieuse inspirent à vos enfants pour Dieu et pour des pratiques bigotes, est un vol fait à la piété filiale. Voulez-vous que l'esprit de vos enfants s'éclaire sans que leur cœur vous échappe, confiez-les à des maîtres séculiers, exempts de fanatisme.

Les parents ont cru à cette parole, et la piété filiale s'est enfuie avec la piété religieuse. Élevés à la manière d'Émile et de Sophie, *les enfants ne restent liés au père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout* (1). Le socialisme a quelque raison de dire : La famille n'est plus dans nos mœurs.

On a dit, on dit encore aux époux : La dévotion et la parole du prêtre enlèvent à l'époux la plus noble partie de sa compagne, l'âme.

Trop d'époux l'ont cru, et ont perdu du même

(1) Rousseau, *Contrat social*, liv. I, ch. II.

coup l'âme et le corps. Dépourvue de la garantie religieuse, l'union conjugale dure autant que le caprice qui l'a formée. Le communisme a pu dire : Le mariage est un abus.

On a dit aux souverains : Vous ne régnerez dans vos États qu'autant que vous aurez réduit sous votre main le pouvoir qui commande aux consciences. Emparez-vous surtout de l'éducation de la jeunesse ; par là vous serez maîtres de l'avenir.

Les souverains ont mis la main sur la religion ; et ceux que l'on souffre encore dans leurs États y restent sous la main des ministres constitutionnels. Au sceptre du gouvernant ils ont voulu joindre la fêrule du professeur, et la jeunesse reconnaissante, s'emparant de la fêrule et du sceptre, leur a dit : Allez-vous-en, sinon ! L'exil est le plus doux avenir qui attende les hommes d'État encore assez aveugles pour vouloir former les intelligences.

Maintenant, dépositaires d'un pouvoir quelconque, chefs de famille, chefs des États, comprenez-vous que *toute paternité, tout pouvoir* est un mandat essentiellement divin et que, là où les droits de Dieu sont honnis, les vôtres sont justement conspués ?

Et vous, enfants du foyer domestique et de la grande famille de l'État, qu'avez-vous gagné à dire : A bas le droit divin ! Membres de la famille, citoyens de l'État, nous ne serons plus ni enfants ni sujets, nous ne relèverons que de nous-mêmes.

Jeunes gens, avec le respect de l'autorité paternelle, vous avez perdu ce qu'il y a de plus doux dans la vie, les joies de la famille. Les ordres que n'ose plus vous donner la femme qui vous porta dans son sein, qui vous nourrit de son lait, vous les recevez de l'être immonde qui souille et dévore votre vie. La liberté conquise sur un père vénérable, vous la sacrifiez à l'obscur scélérat qui, dans l'autre des sociétés secrètes, vous dicte des serments affreux, ne vous laisse que la liberté du crime sous la garde du poignard.

Peuples, vous avez acquis le droit de vous donner fréquemment de nouveaux maîtres, ou plutôt de subir ceux que vous imposent les manœuvres des partis. Et ces maîtres, qui ne peuvent plus vous commander au nom du ciel, sont obligés de prendre leur point d'appui sur la terre. Pour qu'ils vous sauvent de l'anarchie, vous devez entretenir sous les armes un vingtième de la population. De peur que vous n'abusiez des libertés,

ils les confisquent toutes au profit des janissaires de la bureaucratie. A l'aristocratie de naissance, qui se faisait gloire d'exercer gratuitement les fonctions publiques, a succédé l'aristocratie du salaire, qui prend une moitié de vos revenus pour mal administrer l'autre. L'État, personnifié autrefois dans un prince, est représenté aujourd'hui par une nuée de porte-plumes, qui trafiquent de tout, même de vos âmes. Dans leur rage de monopoliser, dans l'insolence de leur mépris pour votre dignité d'hommes et de chrétiens, ils vous ont ôté le droit de choisir l'instituteur de vos enfants. Ils ont créé un délit inconnu aux esclaves de l'Asie : *Instruire l'enfance* ! Que vous reste-t-il ? La liberté de la presse, soit le droit pour le dernier garnement de traîner dans la boue ceux qui vous mènent en laisse. En acceptant, sous le nom de libertés, toutes les hontes de la servitude, vous avez perdu ce qui adoucit la tyrannie et relève quelque peu l'esclavage, la noblesse des maîtres.

C'est ainsi que les gouvernants, en détrônant Dieu et lui substituant la pagode creuse de l'État, ont dégradé les pouvoirs, les ont confondus avec la force ; la dégradation des pouvoirs a entraîné la dégradation de ceux qui les exercent et de ceux

qui les subissent. Le règne de la force a produit l'esprit des forçats, qui rugissent sous leur chaîne et ne la brisent que pour en recevoir une plus lourde. L'État, en ne souffrant dans son sein que des individus, a tellement absorbé tous les droits, et les individus ont si bien contracté l'habitude de ne se mouvoir que sous l'impulsion de l'État, que le communisme peut hardiment arborer sa devise : L'État est tout; malheur à qui oserait lui refuser ses biens, sa conscience, sa vie, ses affections, l'honneur de sa femme, de ses enfants !

Le communisme, il est vrai, rencontre encore d'énergiques protestations; pourquoi? Parce que, grâce au catholicisme, il y a encore en Europe un fonds de croyances et de mœurs chrétiennes, un reste de respect pour l'homme, que le fanatisme des statolâtres n'a pu extirper. Mais que les conservateurs des monopoles de l'État continuent d'administrer l'instruction publique et d'embaïtiller le catholicisme, tandis que le socialisme achève la démoralisation des masses, le suffrage universel appellera indubitablement le communisme à consommer l'œuvre de la statolâtrie. L'Europe, à qui une philosophie et une politique panthéistes et athées ont inspiré une si grande horreur du droit divin et de l'influence religieuse,

pourra se rassurer : elle jouira du droit de l'enfer, pur de tout alliage.

Y a-t-il encore un remède à ce débordement d'orgueil qui, par le mépris de tout pouvoir et de toute subordination, fait de la famille et de la société une image de la *Città dolente* du Dante ?

Il n'y en a qu'un, absolument qu'un : l'humilité chrétienne. En nous apprenant ce que nous sommes, des transfuges du néant destinés à régner avec Dieu, l'humilité nous place dans le vrai. Elle nous dit :

Dieu seul est grand par lui-même. Vous, l'œuvre de ses mains, vous ne pouvez devenir grands que par une religieuse soumission à ses lois et aux pouvoirs qu'il a établis pour le gouvernement de la famille et de la société. Ici est le lieu du combat et de l'épreuve ; ailleurs est le triomphe, la jouissance. La première victoire qu'il exige de vous, c'est le sacrifice de votre volonté à la sienne ; il n'élèvera aux principautés du Ciel que les fils de l'obéissance. En obéissant par amour pour lui à tous ceux qui ont autorité sur vous, vous vous affranchirez du plus dur esclavage, de l'esclavage de vos passions et des passions de vos entours ; et l'empire que vous acquerrez sur vous-

mêmes sera le gage et l'avant-goût de l'empire qui vous attend là-haut. Si vous voulez ne relever que de vous, vous ne ferez que changer de chaînes jusqu'à ce qu'on vous rive celles qui ne changent plus.

Mais les vertus, surtout l'humilité, qui est leur fondement commun, s'enseignent bien moins qu'elles ne s'inspirent. Pour dissiper les effroyables fumées de notre orgueil, il ne fallait rien moins que le spectacle des anéantissemens de l'Homme-Dieu. Et ce spectacle, pour être efficace, devait se reproduire chaque jour sous nos yeux, dans les abaissements de sa vie eucharistique, bien plus frappants encore que ceux de sa vie passible.

En effet, dans la crèche de Bethléem on voit un enfant ; dans les mains des bourreaux du Golgotha on voit une victime humaine. Ici on cherche vainement le Dieu, l'homme ; on ne trouve que ce qu'il y a de plus commun, du pain, du vin, encore n'en est-ce que l'ombre. Qu'est-ce que l'Eucharistie ? c'est le Tout, l'Infini sous la forme du néant.

Quelle irrésistible puissance un tel exemple donne à ces paroles : *Apprenez de moi que je*

suis doux et humble de cœur... Que celui qui veut me suivre se renie lui-même (1)!

là, Celui devant qui l'universalité des mondes est comme la goutte de rosée tombée du sein de l'aurore (2); Celui au nom de qui tout genou doit éternellement fléchir dans le Ciel, sur la terre, dans les enfers (3), nous donne depuis dix-huit cents ans l'exemple de l'obéissance la plus universelle, la plus humiliante.

Il obéit à tous, en tout; il obéit *jusqu'à la mort*. Que le ministre dont la parole lui commande soit un ange, un homme ou un démon, sa soumission est égale. N'est-il pas en droit de nous dire : *Imitez-moi; obéissez sans distinction à tous vos maîtres, non-seulement à ceux qui sont bons et équitables, mais encore aux plus fâcheux, car c'est chose agréable à Dieu que de supporter des afflictions et de souffrir injustement pour lui (4)?*

Que l'infirmes qui l'appelle soit un prince couché sur l'édredon dans des appartements ruisse-

(1) *S. Matthieu*, ch. XI, 29.—*S. Luc*, ch. IX, 23.

(2) *Proverbes*, ch. XI, 23.

(3) *S. Paul, aux Philipp.*, ch. II, 10.

(4) *S. Pierre, 1^e Ép.*, ch. II, 18-19.

lants d'or, étincelants de lumières, ou un mendiant étendu sur un fumier, il marche à toute heure du jour et de la nuit. Que l'âme qui demande à s'unir à lui soit ornée de toutes les vertus, ou soit un bourbier de tous les vices, il n'hésite pas à y entrer.

Ne peut-il pas nous dire : *Soumettez-vous, à mon exemple, à toute créature, aux petits comme aux grands, aux méchants comme aux bons? que votre humilité et votre charité vous donnent autant de supérieurs et de maîtres qu'il y a d'hommes* (1).

N'ambitionnez pas les dangereuses fonctions de *maîtres*, et si vous *devez être le premier, faites-vous, comme moi, le serviteur de tous*; et sachez que commander, gouverner, c'est servir (2).

Jésus-Christ n'obéit-il pas chaque jour aux puissances? Et à quelles puissances!

Que les chefs des nations qu'il a créées, qu'il conserve, qu'il comble de bienfaits; que des sou-

(1) *S. Pierre*, I^{re} Épître, ch. II, 13. — *S. Paul, Aux Galates*, ch. V, 13. — *Aux Éphésiens*, ch. V, 21. — *Aux Philippiens*, ch. II, 3.

(2) *S. Jacques*, *Ép. cathol.*, ch. III, 1. — *S. Luc*, ch. XXII, 26-27.

verains, des législateurs, qui tiennent de lui *la vie, le mouvement et l'être* (1), lui jettent l'outrage dans leurs conseils et leurs lois; qu'ils disent : « Il y a du bon dans la religion du Christ; tolérons-la donc dans les temples; mais qu'elle sache bien que ces temples sont à l'État, et qu'il ne dépend que de nous de l'en chasser. Qu'elle y déploie ses belles cérémonies, à la bonne heure; mais qu'elle garde au dehors le plus rigoureux incognito : le Christ n'a pas de territoire! Qu'elle prêche la charité, la bienfaisance, mais empêchons-la de l'exercer, en lui défendant d'acquiescer, de posséder. Veillons surtout à ce que, sous prétexte de catéchisme, la sacristie et le presbytère ne deviennent pas une école. Le Christ a dit : *Mon royaume n'est pas de ce monde* : la jeunesse, qui est de ce monde, n'appartient pas au Christ, mais à l'État. »

Jésus-Christ ne se résigne-t-il pas, quelquefois durant un demi-siècle, à cette impie et humiliante oppression d'une Église qu'il a fondée et affranchie au prix de son sang? Ne continue-t-il pas ses bienfaits aux aveugles qui l'outragent, le persécutent, et s'ils se reconnaissent quand leur

(1) *Actes des Apôtres*, ch. XVII, 28.

dernier jour arrive, ne vole-t-il pas avec amour à leur chevet? Ne dit-il pas toujours à ses serviteurs : Protestez de toutes vos forces contre ces lois de mort, et ne négligez rien pour les faire rapporter; mais ne vous écartez pas du respect et de la soumission dus au Pouvoir dans tout ce qui est de son ressort. *Rendez à César ce qui est à César, payez le tribut, etc., etc.* A moi de les juger et châtier soit ici, soit ailleurs (1).

Et quand enfin il veut protester lui-même contre le sacrilège abus qu'on fait de sa parole pour l'excommunier d'un monde où tout est de lui, par lui, pour lui, sauf le mal, saisit-il toujours le *sceptre de fer* avec lequel *il broie les rois et les royaumes qui secouent le joug de sa discipline* (2)? Non; *patient parce qu'il est éternel*, il dit parfois au peuple de l'émeute : Tenez, voilà des verges, administrez-les à vos gouvernants; couvrez-les de boue; faites tout trembler, mais, pour le moment, ne brisez rien.

Le Christ toujours obéissant à tous, sur nos autels, voilà l'école normale des pères et des enfants, des gouvernants et des peuples. Là, et seu-

(1) *S. Matthieu*, ch. XXII, 21. — *S. Paul, Aux Romains*, ch. XIII, 7. — *Ibid.*, ch. XII, 19.

(2) *Ps. II*, 9-12.

lement là, on apprend le respect dû au pouvoir, et par ceux qui l'exercent, et par ceux au profit de qui il s'exerce. Là il faut ou renier sa foi, ou renier son orgueil en travaillant à devenir humble, doux, obéissant.

La génération qui n'aura pas été élevée à cette école n'obéira que selon le caprice, la nécessité, c'est-à-dire qu'elle n'obéira jamais ; car obéir, c'est dire à Dieu, qui commande par l'Église, par le magistrat, par le père, par la mère : *Que votre volonté se fasse, et non la mienne.*

Or, quand les vertus chrétiennes de l'humilité et de l'obéissance font défaut chez un peuple, quand on n'y envisage plus dans l'exercice du pouvoir que la domination de l'homme sur l'homme, qu'arrive-t-il ? Le pouvoir, déchu de sa grandeur morale, et voyant partout l'esprit de résistance, manque de foi en lui-même et perd toute dignité. Devenu forcément bas et égoïste, il met en oubli les intérêts généraux de l'État et ne s'occupe que de sa propre conservation. Au lieu de commander, il se défend. La force disposant de tout, il ruse pour se l'attacher. Méprisé des bons qu'il n'ose plus protéger, battu en brèche par ceux qui convoitent ses dépouilles, il faut qu'il succombe. Alors surgissent les pou-

voirs révolutionnaires, qui, si modérés qu'ils soient, finissent tous par reconstituer la monarchie du bourreau et donner à un peuple la liberté de la terreur.

Dieu a deux législations : l'une morale, pour les êtres intelligents qui veulent s'y soumettre ; l'autre fondée sur la force, pour les êtres sans raison.

Quand un peuple repousse la première et se moque du droit divin, il tombe nécessairement sous le régime des brutes. L'esprit de révolte est le père de toutes les servitudes. Le premier esclave qui apparaisse dans l'histoire fut un fils outrageux (1).

RÉFLEXIONS.

L'orgueil est le sceau des enfants de Satan ; l'humilité, le cachet du chrétien. Voulez-vous savoir si vous possédez ce signe des élus, et à quel degré ? Jugez-en par le degré de votre obéissance. Celle-ci est le seul caractère infailible de l'humilité. *Il s'est humilié* (Jésus-Christ) *en devenant obéissant jusqu'à la mort* (2).

(1) « Maudit soit Chanaan, et qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères. » *Genèse*, ch. IX, 25.

(2) *S. Paul, Aux Philipp.*, ch. II, 8.

L'obéissance est le premier des sacrifices que Dieu exige de nous (1), celui qui donne de la valeur à tous les autres, et sans lequel les plus riches offrandes ne sont rien à ses yeux ; pourquoi ? parce que l'obéissance est le sacrifice de notre volonté, et que notre volonté, c'est nous. Nos biens extérieurs, notre corps, notre vie dépendent assez peu de nous : on peut nous les ôter ; mais qui peut nous ravir notre volonté, faire que nous voulions ce que nous ne voulons pas ? C'est là notre moi, notre tout. Donner tout le reste à Dieu, et retenir notre volonté, c'est ne lui rien donner.

Et pourquoi Dieu veut-il ce sacrifice, et nous dit-il : *Mon fils, donne-moi ton cœur, ta volonté* (2) ? En a-t-il besoin ? Non ; mais nous avons grand besoin, nous, qu'il se charge du gouvernement de notre volonté. Alors même que par la profondeur et l'éclat de notre science nous serions ici-bas comme des soleils, nous restons dans une profonde ignorance des lois de l'ordre universel, dans lequel nous devons occuper une place éminente. *Héritiers du royaume de Dieu,*

(1) *Les Rois*, liv. I, ch. XV, 22.

(2) *Proverbes*, ch. XXIII, 26.

cohéritiers de Jésus-Christ (1), à qui l'empire universel a été donné, il faut que nous soyons initiés à la législation de cet empire, que nous suivions le cours de notre éducation royale. Les principes de cette législation, les exigences de cette éducation, Jésus-Christ seul les connaît bien; il nous en a donné une formule abrégée dans ses lois. Soumettons donc notre volonté aux prescriptions de ces lois, et, si pénible que soit ce sacrifice, faisons-le avec joie; *car, tout bien compté*, disait l'Apôtre, *j'estime que les souffrances du temps présent ne sont rien comparées à la gloire à venir qui doit se manifester en nous* (2).

Ce n'est donc pas pour absorber, annuler notre volonté, comme font trop souvent les gouvernants de la terre, que Dieu nous la demande; mais bien pour la diriger, la former, l'ennoblir, et nous la rendre un jour revêtue de sagesse, de puissance et de gloire. Celui-là seul est digne de commander, qui a su obéir. Nous l'avons dit en parlant de la loi divine du *suffrage universel*, dès cette vie Dieu se met aux ordres des enfants

(1) *S. Paul, Aux Romains, ch. VIII, 17.*

(2) *Ibid., 18.*

de l'obéissance : *Il fera la volonté de ceux qui le craignent, et il exaucera leur prière* (1). *Il les conduira dans le port de leur volonté* (2).

Le port de notre volonté, à tous, c'est le bonheur. Mais, au sein des ténèbres et des tempêtes de la vie, où est ce port si désiré ? Nous l'ignorons : la philosophie la plus prétentieuse convient elle-même qu'elle ne possède pas encore notre carte routière. Jésus-Christ la connaît, l'a tracée de son sang. Abandonnons-lui donc le gouvernail de notre volonté, sinon nous irons échouer sur la grève fumante des feux de l'éternelle justice, où aboutissent forcément les enfants de l'orgueil et de la révolte.

Pourquoi encore Dieu veut-il que nous soyons obéissants ? Parce qu'il veut que nous soyons ici-bas l'image de la société éternelle, les membres d'un même corps, unis par son esprit, trouvant dans cette union la puissance, la paix, l'ordre et la vraie liberté.

Otez l'esprit de subordination et d'obéissance ; la véritable puissance, la paix, l'ordre, la liberté, le bien-être disparaissent de l'individu, de la fa-

(1) Ps. CXLIV, 19.

(2) Ps. CVI, 30.

mille, de la commune, de la province, de l'État. Chacun s'isolant, voulant constituer un monde à part, on se place en dehors des conditions de la vie, laquelle ne peut arriver à chaque membre que par l'artère de l'obéissance. *Celui-là se soustrait à la vie sociale comme à la vie de la grâce, qui se soustrait à l'obéissance* (1). Alors surgissent dans le corps social ce malaise, ces tiraillements, ces convulsions, ces déchirements, présages de la dissolution finale.

Nous comprenons tous cela, et nous ressentons dans nos entrailles ce travail de mort ; mais quand comprendrons-nous le remède ?

Il n'y a que la main divine de Jésus-Christ qui puisse relever, restaurer les pouvoirs dégradés par leurs excès, les sacrer de nouveau aux yeux des peuples, en les soumettant au noble joug de la loi de justice et d'amour. Lui seul peut, par la vertu de sa parole, de ses exemples, de ses sacrements, réunir, réorganiser, discipliner les peuples, et les remettre sur le chemin du progrès indéfini, dont il a marqué le but et les moyens. Le dernier but, c'est le Ciel ; le moyen, c'est la sanctification des âmes par l'observation de la

(1) *De l'Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, ch. XIII.

loi évangélique. Le but intermédiaire et temporel, c'est la reconstitution de la société du genre humain, et l'assujettissement plus grand du monde matériel; les moyens, ce sont l'instruction universelle, soit l'évangélisation, et le travail.

C'est à vous, chrétiens fidèles, que Jésus-Christ demande ce miracle; et il est en droit de le demander, car il vous a donné sa parole et son sang, et il a mis sa toute-puissance au service de votre prière unie à son incessante prière sur nos autels.

Prions donc avec une indomptable confiance, et travaillons avec une divine énergie à augmenter le nombre des *communians*. — Le feu des révolutions ne peut s'éteindre que dans le sang de l'Agneau.



Douzième Considération.

Deuxième cause des perturbations sociales. — Jésus-Christ seul peut la faire cesser, et comment.

Quand, éclairés sur notre origine et notre fin par la parole et les exemples de Jésus-Christ, nous nous sommes affranchis de la tyrannie de l'orgueil en nous replaçant sous le domaine de Dieu et la direction de ses lois, il nous reste à briser la tyrannie des sens, en les réduisant aux fonctions de ministres de notre âme. C'est le but de la mortification chrétienne, deuxième vertu que le divin Maître exige de celui qui veut le suivre : *Qu'il porte sa croix* (1)!

La désobéissance à Dieu a porté l'anarchie dans notre constitution morale et physique : *Le*

(1) *S. Matthieu*, ch. XVI, 24.

corps, qui se corrompt, tyrannise l'âme, et l'enveloppe terrestre dégrade et ravale nos pensées (1).

Image de l'Être infini, et destiné par sa nature mixte à relier la création visible au monde des esprits, l'homme avait été préposé au gouvernement de la terre, et avait reçu pour ministres les sens. Par eux, il entra en possession de son domaine, non pour en jouir, mais, comme dit l'Écriture, *pour le cultiver et le garder (2).*

En effet, l'Éden, avec toutes ses délices, était incapable de remplir une âme qui, faite pour Dieu, ne peut trouver de satisfaction complète que dans la jouissance de Dieu. Adam n'y fut placé que pour faire ses preuves de fidélité en respectant la défense du Créateur, et pour s'y exercer aux fonctions de roi de l'ordre matériel. Abstinance et travail, telles furent les deux lois dont l'observation devait le conduire, lui et les siens, à l'éternelle amitié de Dieu et à la domination de tous les mondes. Uni au Père céleste par ses facultés supérieures, l'intelligence et l'amour; uni à l'univers sensible par son organisme,

(1) *Sagesse*, ch. IX, 15.

(2) *Genèse*, ch. II, 15.

qui en offre l'admirable résumé (1), il était le médiateur entre Dieu et la nature matérielle, le représentant, le pontife, l'organe de celle-ci.

Aussi la chute du chef a-t-elle entraîné la dégradation du système général. *Toute créature est dans le deuil*, nous dit saint Paul, *dans les angoisses de l'enfantement*, impatiente de voir les enfants de Dieu l'affranchir de la servitude du mal en reconquérant eux-mêmes leur glorieuse liberté (2). C'est pourquoi, dit encore le même apôtre, Jésus-Christ a dû restaurer, régénérer la création entière, et purifier de son sang, pas seulement l'homme, mais *toutes les choses* qui, dans les cieux et sur la terre, avaient été placées dans la dépendance de l'homme (3).

Toutefois, en diminuant notre empire sur la nature, cette catastrophe ne l'a pas aboli. De gré ou de force, les éléments et les animaux nous obéissent : l'aigle, le lion, l'éléphant, la baleine, sont encore nos tributaires. Mais notre royaume terrestre, comme *le royaume céleste*, souffre

(1) On sait que les anciens philosophes, entre autres Aristote, appelaient l'homme un *petit monde* (*microcosmos*).

(2) *Aux Romains*, ch. VIII, 19-23.

(3) *Aux Éphésiens*, ch. I, 10.

violence, et n'appartient qu'à ceux qui se font violence (1).

Le travail, qui était, non un plaisir, mais déjà un devoir dans l'état d'innocence, est devenu, après la révolte, une expiation et une nécessité. *Tu mangeras les fruits de la terre, conquis par ton travail, et le pain, à la sueur de ton visage, tous les jours de ta vie (2).*

La loi de l'abstinence, limitée d'abord à un seul fruit, a été étendue à une multitude de choses, on peut même dire à toutes les créatures; car toutes, par la corruption de notre cœur, *sont devenues un piège tendu sous nos pas (3).* Au lieu d'élever nos pensées et nos affections vers leur Créateur et le nôtre, elles nous fascinent par une ombre de beauté : et ces néants animés, et même sans vie, prennent la place du Très-Haut, deviennent nos dieux; tout amour désordonné de la créature, *soit l'impudicité, soit l'avarice, étant une idolâtrie (4).*

De là un désordre immense, qui nous ferait frémir d'horreur si nous connaissions mieux la noblesse infinie de notre âme. Voyez donc cette

(1) *S. Matthieu*, ch. XI, 12.

(2) *Genèse*, ch. III, 17-19.

(3) *Sagesse*, ch. XIV, 11.

(4) *Aux Éphésiens*, ch. V, 5.

reine des mondes inférieurs, dans laquelle Dieu s'est plu à faire resplendir son image, et de laquelle il attend chaque jour l'hymne d'adoration et d'amour qu'il a dicté lui-même :

Vous avez mis l'univers à mes pieds, Seigneur; tous les habitants de l'air, de la terre et des eaux sont soumis à mon empire... Les espaces illimités de vos cieux, et les astres sans nombre, qui me payent déjà le tribut de leur lumière, entreront un jour dans mon domaine, je les verrai, je les parcourrai en maître. Qu'est-ce donc que l'homme, pour que vous l'ayez couronné de tant de gloire et d'honneur? Je n'ai en propre, devant vous, que le néant... Cependant il vous a plu de me faire plus grande que tout ce qui n'est pas vous. Tout est vanité ici-bas, même l'homme doué de tant de vie; il n'y est entouré que de fantômes capables de troubler son cœur, sans pouvoir le remplir... Quel est mon partage? N'est-ce pas vous, Seigneur? En vous est mon unique trésor. Point de bonheur, tant que vous ne m'aurez pas révélé votre gloire. Vous avez voulu que tout fût à moi et que je fusse à vous : régnez donc sur toute la création en régnant sur mon cœur (1).

(1) Ps. VIII, 4-9.—Ps. XVI, 15. — Ps. XXXVIII, 6-8.

Contemplez, disons-nous, cette auguste souveraine future des Cieux et de la terre abdiquant aux pieds d'une idole de chair l'empire universel, se liant par d'éternels serments à un corps sujet de la mort et des vers, reniant l'amour et la possession de la beauté infinie, disant de mille manières à un fantôme de vie : Tu suffis à mon bonheur, pas d'autre dieu que toi!

Conçoit-on une extravagance plus effrayante, une dégradation plus profonde, un spectacle plus hideux?

Cependant y a-t-il beaucoup d'hommes qui aient toujours été assez maîtres d'eux-mêmes, assez en garde contre la fascination des sens, pour dire : Je ne me suis jamais rendu coupable d'un tel outrage à la majesté de Dieu et à la dignité de mon âme?

Il y en a sans doute; ils sont même moins rares que ne le pensent les esclaves de la sensualité. Mais comment ces enfants de Dieu, jetés dans la fournaise du monde, n'en ont-ils point ressenti les ardeurs impures? Comment les flammes, qui dévorent tant d'âmes et de corps autour d'eux, n'ont-elles fait que consumer leurs liens et les rendre plus dispos dans le service et l'amour du Seigneur?

Ah! c'est que, l'œil attaché sur le divin Maître, ils se sont armés de la croix. Ils n'ont rien négligé pour crucifier leur chair avec ses vices et ses convoitises (1). La mortification de Jésus Christ couvrant leur corps, comme d'une cuirasse, les a rendus inaccessibles aux traits de l'ennemi; et chaque victoire sur leurs sens a produit dans leur âme une nouvelle manifestation de la vie divine (2).

Convaincus que cette espèce de démon (l'impureté) ne peut être vaincue que par la prière et le jeûne (3), ils ont redoublé leurs entretiens avec Dieu. Leur cœur s'est échauffé dans ce divin commerce, et le feu céleste, allumé par la méditation (4), les a fait triompher des flammes de la concupiscence. Le jeûne, c'est-à-dire, l'esprit d'abstinence, a placé entre eux et les créatures le voile de la modestie, les a abrités contre le rayonnement du vice, a retenu leurs yeux dans leur tête (5), a fermé leurs oreilles aux paroles libertines, a mis un frein à leur bou-

(1) S. Paul, Aux Galat., ch. V, 24.

(2) II^e Ép. aux Corinth., ch. IV, 10.

(3) S. Matthieu, ch. XVII, 20.

(4) Ps. XXXVIII, 4.

(5) *Oculus tuus sit in capite tuo.* S. Bernard.

che. Ils ont surtout fui la mère de tous les vices, l'oisiveté, sachant que, pour un démon qui tente l'homme occupé, il y en a des légions autour du paresseux.

Qu'est-ce qui les a soutenus dans cette lutte habituelle contre les plus doux penchants de la nature, dans cette constante préférence du devoir au plaisir? C'est l'esprit de Jésus-Christ, puisé dans le sacrement où il nous fait vivre de sa vie; esprit entretenu, développé par l'étude de la vie du Sauveur, qui fut; qui est encore *une croix et un martyr continué* (1).

Oui, l'Eucharistie est la grande école où les âmes, s'affranchissant de la loi humiliante de la chair, acquièrent la liberté des enfants de Dieu et apprennent à régner sur leurs sens. En même temps qu'elles y goûtent, dans *le pain qui fait les forts et le vin qui enfante les vierges* (2), des douceurs et une ivresse qui les déprennent des jouissances animales, Jésus-Christ les y forme, par ses exemples, à la vie de *prière* et d'*abstinence* qui met en fuite l'esprit immonde.

Qu'est-ce, en effet, que sa vie eucharistique,

(1) *De l'Imitation de Jésus-Christ*, liv. II, ch. XII, 7.

(2) *Zacharie*, ch. IX, 17.

pour celui qui la contemple? Une incessante aspiration vers le Père qui est aux cieux, un absolu mépris de toutes les jouissances de la terre. C'est la reproduction, dans tous les temps et dans tous les lieux, de son sacrifice commencé dans le sein de Marie, consommé sur la croix.

On dira : *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus* (1), ne souffre plus.

— Non, il ne meurt plus, il ne souffre plus dans son corps; mais quel cas fait-il de ce corps adorable? Admirez la richesse des vêtements qu'il lui a donnés, la magnificence de la plupart des lieux où il habite depuis des siècles, et où vous ne voudriez pas passer une nuit, même en sa présence! Où trouver l'exemple d'une vie plus mortifiée, d'un renoncement plus complet à toutes les satisfactions sensibles?

Son corps, il est vrai, ne souffre ni de la réclusion ni de la dépendance sans réserve à laquelle il se condamne; mais son âme, la croyez-vous insensible à ce déluge d'iniquités, de blasphèmes, d'impiétés, de sarcasmes, dont le chef-d'œuvre de son amour est pour nous l'objet? Ne souffre-t-elle plus et des sacrilèges embrassements

(1) *S. Paul, Aux Romains, ch. VI, 9.*

des Judas, qui ne le reçoivent que pour *le crucifier de nouveau en eux-mêmes* (1), et de l'affreuse indifférence de tant de chrétiens qui passent des semaines, des mois, des années, sans lui donner un témoignage de respect et de reconnaissance? Quelle satisfaction peut-elle goûter avec cette foule d'âmes tièdes, languissantes, sans générosité, que la routine plutôt que l'amour réunit autour de ses autels?

Cependant, nous dit Jésus-Christ, *mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* (2): pourquoi? Parce que les délices de l'amour parfait sont de souffrir pour le bien de ceux qu'on aime. Pourquoi encore? Parce que Jésus-Christ veut nous apprendre à *nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés*, c'est-à-dire à *livrer notre âme pour nos frères*, comme il a livré la sienne (3).

Aimer, pour le chrétien, ce n'est pas se faire ici-bas des amis qui, par leur commerce, adoucissent notre vie; c'est s'oublier soi-même pour penser aux autres, les faire vivre aux dépens de notre vie. L'égoïsme aime à obliger ses entours,

(1) *S. Paul, Aux Hébreux*, ch. VI, 6.

(2) *Proverbes*, ch. VIII, 31.

(3) *S. Jean, I^{re} Ép.*, ch. III, 16.

les cœurs capables de reconnaissance. La charité a une sorte de prédilection pour les étrangers, pour les ingrats; ou plutôt nul malheureux ne lui est étranger, nulle ingratitude ne peut refroidir sa passion *de vaincre le mal par le bien* (1). Mais, pour que la charité embrase un cœur de ses feux, il faut que la mortification y éteigne les désirs charnels. Aussi saint Pierre dit-il aux chrétiens : *Rendez vos âmes chastes pour les soumettre à la charité, à l'amour fraternel, à cette mutuelle tendresse qui naît d'un cœur simple* (2), c'est-à-dire désintéressé.

Or, ce travail de transformation, ce passage de la vie grossière des sens, *dont le terme est la mort* (3), à la vie divine de la charité, ne s'opère *qu'auprès du corps mort pour la vie du monde. Là où sera ce corps, s'assembleront les aigles* (4), c'est-à-dire les âmes angéliques qui, planant au-dessus de la corruption du siècle, n'y plongent que pour arracher des proies à l'enfer, et porter des espérances et des consolations aux misères et aux souffrances les plus délaissées. Là

(1) S. Paul, *Aux Romains*, ch. XII, 21.

(2) I^{re} Ép., ch. I, 22.

(3) S. Paul, *Aux Philipp.*, ch. III, 19.

(4) S. Matthieu, ch. XXIV, 28.

l'Agile divin, qui a abattu au pied de la croix le dragon infernal, couve ses petits, les réchauffe dans son sein, les nourrit de sa chair, de son sang, les excite à voler vers Dieu pour redescendre vers leurs frères, chargés de bénédictions (1).

C'est à cette école du dimanche, que les masses apprennent la *béatitude du travail, de la privation et des souffrances*, et qu'elles s'estiment moins malheureuses en entendant le Maître dire : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également. — Celui qui voudra épargner sa vie ici-bas, la perdra à jamais; mais celui qui la sacrifie avec moi la sauvera (2).*

C'est dans ce Lycée que la jeunesse studieuse, s'élevant au-dessus des bas instincts du sensualisme, dispose son intelligence et son cœur aux grandes pensées, aux illuminations du génie, aux dévouements héroïques. C'est là qu'elle acquiert cette *douceur, cette patience* qui, avec la possession de notre âme, nous donne la possession du ciel et celle de la terre (3).

(1) *Deutéronome*, ch. XXXII, II.

(2) *S. Matthieu*, ch. V, 4. — *S. Luc*, ch. XXI, 19.

(3) *S. Luc*, ch. III, 5. — *Ibid.*, ch. IX, 24.

C'est là que l'ouvrier, brisé par un travail ingrat, sent renaître ses forces, quand l'ouvrier de Nazareth lui dit : Courage, mon enfant ! Comme toi, et plus que toi, *j'ai été pauvre et voué au travail dès le berceau* (1). Je compte tes larmes et tes gouttes de sueur ; bientôt je les changerai en un torrent de voluptés (2).

C'est là que l'opulence frémit en voyant descendre dans l'éternelle flamme le mauvais riche, dont le seul crime fut l'amour du plaisir soi-disant honnête, et l'indifférence pour les souffrances d'autrui (3).

Hélas ! on a tout fait, depuis un siècle, pour rendre déserte cette école ! Des sommités sociales jusqu'aux plus humbles existences, il y a eu un infernal concert pour détrôner la loi du devoir, du sacrifice, et lui substituer l'apothéose du plaisir. Les jouissances modérées que la Providence avait attachées à l'accomplissement de nos devoirs pour les rendre moins rebutants sont devenues le but universel. On n'a plus voulu travailler que pour jouir, et l'amour des jouissances, en se généralisant, a produit l'insuffisance

(1) Ps. LXXXVII.

(2) Ps. XXXV, 9.

(3) S. Luc, ch. XVI, 19-26.

et le dégoût du travail. Le cœur humain, détourné de ses voies, a demandé à la matière ce que la matière ne pourra jamais lui donner, le plaisir sans bornes. Alors il est entré en fureur, et, accusant la société d'entraver le développement et la généralisation du plaisir, il a résolu de la noyer dans le sang.

Le cataclysme est si imminent, que Jésus-Christ seul peut le conjurer. Il réclame la liberté de dire à tous : *Venez à moi, vous tous qui gémissiez*, etc., etc. Il crie surtout : *Laissez venir à moi les petits enfants*, et je leur apprendrai combien *mon joug est doux et léger*, et quel repos il procure *aux âmes* qui l'acceptent (1). — Non ! répondent toujours les classes influentes ; nous te permettrons de venir quelquefois prêcher l'ordre aux enfants, mais leur éducation est notre affaire.

Eh bien, malheureux qui refusez la dernière planche de salut, écoutez !

Ces enfants, que vous ne voulez pas laisser nourrir de la parole et de la chair de Jésus-Christ, demanderont, d'un instant à l'autre, à dévorer vos richesses et vos vies, et s'entre-dé-

(1) *S. Matthieu*, ch. XIX, 14.

voreront ensuite. Si vous ne voyez pas cela, vous avez déjà sur les yeux le bandeau des victimes.

RÉFLEXIONS.

Qui frémit au seul mot de pénitence, de mortification? L'ignorant qui, ne sachant pas que l'essentiel de la pénitence et de la mortification étant dans le redressement de nos voies et la réparation de nos iniquités par l'observation des commandements de Dieu et de l'Église, qui tendent tous à notre vrai bien éternel et temporel, se figure des macérations, des jeûnes, des abstinences extraordinaires, qui ne sont que des moyens généralement utiles, parfois nécessaires, mais qu'on ne doit employer qu'avec discrétion et sous la direction d'un bon maître.

Qui frémit encore? L'ignorant et le lâche qui, n'ayant jamais porté avec ferveur le *joug* de Jésus-Christ, ignore combien il est *doux et léger*, combien la croix facilite la marche, comme elle attire, entraîne ceux qui ne la traînent pas, quelle différence il y a entre le lest que la religion met dans une âme et les ignobles et accablantes chaînes que lui impose le vice; l'igno-

rant et le lâche qui, voulant se partager entre l'esprit de Jésus-Christ et celui du monde, a subi les conséquences de ce partage, s'est mis en guerre et avec sa conscience de chrétien et avec ses passions mondaines, n'a goûté ni la divine ivresse des joies de la vertu, ni la triste quiétude du pécheur endormi dans le mal.

Qui frémit encore? La malheureuse dupe d'un maître orgueilleux, dur, atrabilaire, qui veut imposer aux autres une religion qu'il s'est faite en ne prenant qu'un côté de l'Évangile; l'infortuné élève d'un janséniste, sinon selon la lettre, du moins selon l'esprit, qui, dans sa conduite et ses discours, lui a fait envisager la vie chrétienne comme un long enterrement empreint de deuil, de tristesse et de larmes.

Qui désespère de soumettre la chair à l'esprit, de rompre des habitudes invétérées, des chaînes aux mille replis, aux mille nœuds? L'infortuné pécheur à qui il n'est jamais venu en pensée d'aller s'agenouiller à quelque distance de nos tabernacles, et de dire à celui qui y réside: « Seigneur, vous avez dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le poids de vos iniquités* et des habitudes qu'elles entraînent, *et je vous délivrerai*. Nul n'est descendu

plus bas que moi dans l'ardeur pour le mal, dans l'impuissance pour le bien. Quelque indigne que je sois de vos miséricordes, je viens plein de confiance en votre promesse et en la vertu de votre sang qui, chaque jour encore, coule sur cet autel *pour la rémission des péchés*, et je ne me retirerai pas que je n'aie une réponse de vie. »

Quel esclave du péché a jamais parlé ainsi à l'*Ami des pécheurs* qui veulent cesser de l'être, sans être exaucé, surtout quand il a mis sa supplique sous le patronage du *Refuge des pécheurs* : « O Mère pleine de grâce, faites ce que je n'ose faire, sommez votre Fils de tenir sa parole ? » S'il en est un, qu'il vienne nous le dire. Nous lui répondrons : Frère, cela est incroyable, inouï ; nous tenons à le voir. Retournez avec nous à celui qui n'a jamais repoussé un pécheur recommandé par Marie.

Quel est le nouveau converti ou l'ancien soldat qui se désole, s'effraye, désespère, alors que, depuis plusieurs heures, peut-être depuis plusieurs jours, l'imagination, la mémoire, tous les sens étant en feu, la volonté seule résiste, mais si faiblement que, d'un instant à l'autre, la citadelle court risque d'être dévorée par les flammes im-

pures? C'est celui qui, dans ces moments terribles, n'a pas l'attention de jeter un regard vers la *Mère du bel amour* (1), et de se réfugier en esprit dans la tente où veille Jésus-Christ, pour lui dire : *Seigneur, nous périssons*, calmez cet orage, rendez-moi maître de ces facultés, de ce corps si souvent imprégné de votre sang!

Que le combattant qui a fait cela et n'a pas obtenu le répit nécessaire pour se mieux préparer à de nouvelles attaques vienne nous le dire, et nous refuserons de le croire.

Chrétiens pratiques, vous le savez, les pécheurs ne vivent loin de Jésus-Christ, que par l'effet des plus tristes erreurs, des plus absurdes préventions. L'esprit infernal ne règne sur eux que par la terreur. La première chose qu'il fait dès qu'ils se sont abandonnés à ses instigations, c'est de les *faire vivre loin de la face de Dieu*, dans le désespoir du pardon (2), dans une répugnance extrême pour des remèdes mille fois moins amers que les amertumes du péché.

C'est à vous, enfants restés fidèles au Père céleste, ou déjà réconciliés, de ramener doucement ces frères égarés, de les encourager à don-

(1) *Ecclésiastique*, ch. XXIV, 24.

(2) *Genèse*, ch. IV, 12-15.

ner *par leur retour une grande fête au Ciel* (1), de les remettre aux bras du ministre des miséricordes, qui du bain de la réconciliation les fera passer au festin nuptial de l'Agneau. Et quand à l'heure des joies et des consolations succédera l'heure de l'épreuve et du combat, ce sera encore à vous de soutenir le courage de ces jeunes recrues, de leur apprendre que les feux toujours mal éteints des convoitises de la chair ne s'amortissent bien que dans le sang de Jésus-Christ.

(1) *S. Luc*, ch. XV, 7-10.



Treizième Considération.

Troisième cause de l'incendie social. — Jésus-Christ seul peut l'éteindre, et comment.

Quand par l'humilité et l'obéissance l'homme a repris le salutaire joug de la loi divine, et que la mortification l'a rendu maître de ses facultés inférieures, il lui reste un dernier lien à briser pour jouir de la vraie liberté des enfants de Dieu; c'est l'attache désordonnée aux biens de la terre: l'avarice.

En vertu d'une loi de l'ordre éternel, qui veut *que chacun soit puni par où il a péché* (1), et que la révolte soit le châtement de la révolte, l'âme de l'homme ne peut s'insurger contre Dieu sans tomber sous la dépendance des organes, ses

(1) *Sagesse*, ch. XI, 17.

ministres; et les organes, à leur tour, durent tomber sous la dépendance de la nature matérielle, leur sujette. La chair ayant dit à l'esprit : Les jouissances sensuelles sont ta fin; ton unique devoir est de te les procurer; la terre dit : La mère des jouissances, c'est moi; pour jouir, il faut que tu me possèdes.

Dès lors les *enfants de Dieu* devinrent les *enfants de la terre*. Au lieu de la posséder, ils en furent possédés. Non contents de lui faire hommage de leur existence, ils lui attribuèrent celle de leurs dieux. On sait que, dans la théologie païenne, la terre, sous le nom d'*Ops*, de *Cybèle*, etc., était adorée comme *mère des dieux et des hommes*.

La terre n'a plus d'autels dans nos temples, mais elle en a dans tous les cœurs qui *n'adorent pas Dieu en esprit et en vérité*. Il faut que les hommes choisissent entre le culte du *Père qui est aux cieux* et le culte de *Mammon* (1). Le cœur que la foi, l'espérance et la charité ne font pas aspirer au Ciel, place nécessairement sa foi, son espérance, son amour dans la matière, et par la puissance assimilatrice que l'objet aimé exerce

(1) *S. Matthieu*, ch. VI, 24.

sur celui qui aime, l'âme cupide devient matière. Ses pensées, ses désirs, ses craintes, ses espérances, ses antipathies, ses affections ont pour principe et terme la matière. L'avare est la propriété de la richesse bien plus qu'il n'en est le propriétaire.

Par là il descend plus bas encore que le voluptueux. Celui-ci s'avilit sans mesure en prostituant une âme digne de Dieu seul à une créature de chair ; mais cette créature est le chef-d'œuvre de Dieu dans l'ordre matériel, et l'esprit qui l'habite et l'âme lui communique quelque chose de divin. L'avare, en adorant les métaux, la terre, la matière inorganique, arrive à la dernière limite de la dégradation ; c'est l'anéantissement de l'âme. Dans le libertin, elle se fait *chair*, elle s'animalise, s'identifie avec la sensation ; dans l'avare, elle se matérialise, se minéralise, perd toute sensibilité.

C'est ce qui explique un fait moral assez connu. Le libertinage le plus avancé est encore corrigible : il est douteux que l'avarice bien caractérisée le soit. Elle renferme tant de bassesse et d'aveuglement, qu'elle encourt, non la colère de Dieu, mais son mépris. La colère éclate en menaces, en châtimens, et si l'on s'amende, elle se change en tendresse. Le mépris délaisse : *Nul*

ne peut corriger celui que Dieu méprise (1). L'avare est sans remords. — Des milliers d'exemples attestent que le prêtre a reçu le pouvoir de dire à l'homme le plus animalisé : Sois désormais un ange ! Mais convertir un avare, c'est-à-dire *transformer une pierre en un enfant d'Abraham* (2), est un prodige que Dieu se réserve. Quoi qu'il en soit de cette observation, la luxure et l'avarice sont tellement indignes du chrétien, à qui l'Évangile a révélé l'ineffable grandeur de son âme, que saint Paul demande que le *nom* même en soit banni de notre bouche (3).

L'avarice, soit le culte des richesses, n'est pas seulement la plus honteuse des religions, elle en est aussi la plus impitoyable.

Rien de plus pervers que l'avare, nous dit l'Esprit-Saint ; *de son vivant il a aliéné son âme, et jeté loin de lui ses entrailles* (4). Dans ses mains de fer, toujours ouvertes pour prendre, jamais pour donner, les biens se changent en maux. Il ne se sert de ce qu'il a que pour saisir ce qu'il n'a pas. Son or est un aimant dont la

(1) *Écclésiaste*, ch. VII, 14.

(2) *S. Matthieu*, ch. III, 9.

(3) *Aux Éphésiens*, ch. V, 3.

(4) *Écclésiastique*, ch. X, 9-10.

puissance, augmentant chaque jour, vide les bourses, son champ dévore le champ de ses voisins.

Le libertin trouve au dehors, trouve dans son organisation des limites infranchissables. Quand la satiété ne l'arrête pas, c'est l'impuissance; s'il résiste au médecin, le fossoyeur arrive. Mais où trouver un frein pour l'avare? Tout au dehors enflamme ses convoitises, tout au dedans les seconde. Comptant pour rien ce qu'il acquiert, il est tout entier à ce qu'il n'a pas acquis. Ses forces intellectuelles et matérielles, tendues constamment vers le but, finissent par l'atteindre, et la conquête devient un nouveau moyen de conquérir. Sa vie froide et assujettie, comme tout le reste, au calcul, évite les excès qui en useraient les ressorts. A ses autres iniquités il joint la plus impardonnable de toutes pour ses entours, celle de vivre longtemps.

Ces excès, dira-t-on, sont peu communs. — Oui, et c'est un grand bonheur. Il suffirait de deux ou trois de ces êtres dans une province pour la dévorer; car, alors même qu'il n'enfouit pas, l'avare détruit cent fois plus de richesses qu'il n'en accumule. Mais si le paroxysme de l'avarice est rare, le germe en est dans toutes

les constitutions morales; et pour peu qu'il se développe chez une nation, faute du spécifique religieux, de grandes souffrances s'y révèlent et appellent de grandes catastrophes.

Dès que les cœurs ne trouvent plus un débouché à leurs insatiables désirs dans l'immensité de Dieu et de ses œuvres, ils se tournent vers notre chétive planète; et celle-ci, qui pourrait fournir à l'entretien de dix milliards d'enfants de Dieu qui voudraient la cultiver en paix, en attendant l'heure du passage, ne suffit plus aux absurdes exigences de quelques cent millions d'*enfants de la terre*, qui veulent s'y procurer les jouissances et le repos du Ciel.

Alors le monde change de face. Au travail général, modéré, naturel, qui avive le corps social et y entretient le bien-être, succèdent à la fois et la fainéantise qui paralyse une moitié de ses membres, et le travail forcené qui exaspère et décourage l'autre. A l'économie, qui conserve les fruits du travail et en règle l'usage, succèdent et la lésinerie, qui les étouffe en les entassant, et la profusion qui les épuise. A la frugalité, qui sauve en même temps les forces de l'âme, du corps, et les biens de la fortune, succèdent les habitudes énervantes du luxe et la fureur des

passions abrutissantes. Enfin, la charité, qui travaille, économise, se prive pour avoir de quoi donner, et qui, peu contente de donner du sien, se donne elle-même (1); la divine charité fait place à un atroce égoïsme, qui, ne voyant que des machines dans les pauvres, spécule froidement sur leur vie, et exploite leurs forces morales et physiques.

La société devient ainsi, à la fois, et une maison de jeu où les habiles et les forts butinent aux dépens des maladroits et des faibles; une maison de débauche, où la paresse et les vices consomment sans produire; et une galère où les forçats du travail produisent sans pouvoir consommer.

Si le petit nombre des favoris du jeu et des bénéficiers du travail possède, comme en Angleterre, l'esprit conservateur au plus haut degré; s'il a dans ses mains tous les pouvoirs, toutes les influences; s'il a affaire, non à des masses faciles à mettre en mouvement, mais à un peuple fortement organisé, et dont le respect pour la hiérarchie sociale et le pouvoir aille jusqu'au culte; et si ce peuple est dans les conditions

(1) *S. Paul, Aux Corinth., II^e Ép., ch. XII, 15.*

géographiques et autres qui le mettent à l'abri de la contagion des idées révolutionnaires, l'ordre pourra se maintenir quelques années dans ce pays au milieu des plus grandes souffrances ; mais quel ordre ! A côté de Crésus qui ne savent que faire de leurs richesses , on verra de nombreux fossoyeurs qui ne peuvent suffire à couvrir de terre les cadavres que leur jette la faim.

Mais là où le catholicisme a tellement empreint dans les esprits et les mœurs l'idée et le sentiment de l'égalité, qu'ils y survivent aux institutions catholiques, seules capables d'en diriger l'application ; là où le despotisme révolutionnaire et le génie de la centralisation ont broyé les rouages de l'organisation naturelle des peuples, et en ont fait des masses d'individus livrés sans défense aux manipulations de tout parti qui peut s'appeler l'État ; là, disons-nous, une catastrophe est inévitable, si le principe religieux est impuissant à la conjurer. Dans le parti des élus de la fortune, intéressés à maintenir l'ordre, il n'y aura ni assez de charité pour se faire pardonner la richesse, ni assez d'entente et de force pour la défendre. Il y aura dans les classes pauvres assez de souffrances pour les exaspérer, assez d'igno-

rance pour adopter des remèdes pires que le mal. Le peuple des débauchés fournira assez de scélérats ambitieux et habiles pour exploiter la faiblesse et les divisions des conservateurs, et l'exaspération, l'ignorance des masses.

Comme on a sacrifié tous les pouvoirs secondaires, toutes les influences, tous les droits à l'omnipotence de l'État, et qu'on a fait de cette chimère un dieu capable de faire jaillir du néant tous les bienfaits qu'on lui demande, on le sommera très-sérieusement de bannir l'ignorance, l'immoralité, l'indigence, en donnant gratuitement à tous les citoyens une excellente éducation; en garantissant une honnête existence aux travailleurs, et par l'*organisation du travail*, et par un système d'assistance qui leur épargne les *humiliations de l'aumône*. On sommera encore l'État d'accroître la prospérité publique et l'honneur national par de gigantesques entreprises au dedans, par une attitude formidable au dehors; enfin, on voudra qu'il abolisse sans délai les impôts les plus onéreux; et, pour suffire à tant de charges, on lui dira : Emparez-vous du superflu des riches, c'est-à-dire, abolissez tout travail en tuant la propriété.

Ce qui effraye le plus l'observateur, ce n'est

pas le crédit que ces coupables extravagances trouvent dans des masses que l'irréligion a préparées à toutes les folies : c'est l'ascendant qu'elles exercent sur la plupart des conservateurs, même chrétiens. On n'accepte pas dans son entier le programme du socialisme, mais on le discute ; mais on convient que l'État doit faire quelque chose *pour l'amélioration morale et matérielle des classes laborieuses*.

On paraît ne pas voir que toute initiative de l'État, en cette matière, serait une concession aux bandes du socialisme, qui demandent du travail ou du pain à l'État, pour avoir du pain sans travail ; concession terrifiante pour la propriété. On paraît ne pas voir que toute nouvelle atteinte à la propriété, tout encouragement à ses ennemis, auraient pour infaillible résultat une diminution du travail et un redoublement de la misère, qui seraient le signal du carnage.

L'impasse est telle, que toutes les forces du génie humain sont impuissantes à sauver une société traquée par de formidables ennemis, et qui n'a en perspective qu'une *Mer rouge*, et, au delà, une affreuse solitude.

Jésus-Christ seul peut la délivrer, en disant aux flots : Retirez-vous ! en enchaînant les mul-

titudes par le charme de sa parole, en *multipliant*, dans les mains de la charité, *les pains et les poissons* qui s'y trouvent. Il tiendra aux peuples un langage que lui seul peut tenir. Il leur dira :

« Heureux les pauvres qui, à mon exemple, vivent dans le travail et la gêne! L'empire des cieux est à eux! Malheur aux puissants et aux riches qui placent leurs délices dans les honneurs, dans la richesse, dans les plaisirs! Une affreuse abjection, une éternelle misère les attendent!

« Peuples, vous êtes dans la souffrance; et si beaucoup d'entre vous manquent du pain qui nourrit le corps, c'est que tous vous manquez du pain qui nourrit l'âme. Venez donc à moi, et j'allégerai vos douleurs, vos privations, en vous apprenant les bénédictions que j'y attache.

« Rappelez-vous ce que je suis par ma nature divine, et ce que j'ai voulu être, dans l'ordre de l'humanité, par amour pour vous. Moi, par qui tout a été fait, et par qui tout subsiste, quelles ont été mes jouissances dans le monde? Comparez la naissance, la vie, la mort du plus misérable d'entre vous, à ma naissance, à ma vie, à ma mort!

« Pour que vous n'oubliassiez pas cette grande leçon, j'ai voulu la continuer jusqu'à la fin des temps. Ouvrez les tabernacles, voyez ! Qu'y suis-je aux yeux de l'homme sans foi ? Un néant. Qu'est-ce que j'y possède en propre ? Le néant. A qui appartiennent, par vos lois, le lieu où l'on m'enferme, les vases où je repose ? A tous, excepté à moi. Qu'est-ce que j'y fais ? J'y donne à tous tout ce que je suis, ma divinité, mon âme, ma chair et mon sang.

« Je veux vous y apprendre que vous aimer les uns les autres, ce n'est pas seulement donner son superflu, prendre sur son nécessaire, mais que c'est, au besoin, sacrifier sans réserve sa vie aux nécessités spirituelles et temporelles de son prochain. Je veux que, en voyant ce que je fais, vous ne puissiez jamais dire : J'ai assez souffert, travaillé pour mes frères, j'ai assez donné ! Mais que, après les plus héroïques sacrifices, vous vous humiliiez devant moi, en disant : Seigneur, le monde loue notre charité parce qu'il ne connaît pas la vôtre. Pourrons-nous croire à notre charité, tant que la vie animera nos membres, tant que le sang coulera dans nos veines ?

« Ces vérités, ces préceptes effrayent votre faiblesse ; approchez donc de la table que je

vous ai préparée, et que je vous les incorpore!

Quand ces leçons du Dieu-Charité auront succédé aux sanguinaires leçons de la fraternité des clubs et des sociétés secrètes, on verra reparaître le consolant spectacle annoncé par les prophètes. *Les rois et ceux qui ont la graisse de la terre, mêlés à ceux qui en arrachent les épines, s'approcheront, se prosterneront, mangeront ce qu'ils auront adoré, et la soif des richesses s'apaisant dans les uns et les autres, l'union et la paix feront renaître l'abondance dans la famille sociale (1).*

Nous sommes encore ramenés à la même conclusion :

Ou les gouvernements, se bornant à maintenir l'ordre matériel, aplaniront les voies au retour de Jésus-Christ, et lui diront : *Sauvez-nous, Seigneur, car nous périssons (2)!* ou une voix criera aux armées de la démagogie : *Déblayez le terrain, abattez les collines et les monts, comblez les vallées, et disparaissez sous les ruines (3).*

(1) Ps. XXI, 27-30.

(2) S. Matthieu, ch. VIII, 25.

(3) S. Luc, ch. III, 5.

RÉFLEXIONS.

Que servirait à l'homme de conquérir l'univers entier, s'il venait à perdre son âme (1)?

Cette parole a deux fois arraché l'Europe à la mort : une première fois, en la sauvant du déluge du sensualisme païen ; une seconde fois, en la sauvant du déluge du sensualisme barbare. Seule elle peut encore arrêter le débordement du sensualisme moderne, païen par ses théories, barbare par ses moyens d'action.

C'est en apprenant aux hommes qu'ils ont une âme plus grande que l'univers, et que *Dieu est la véritable patrie des âmes* (2), que le christianisme a changé la face du monde, et fait d'immenses troupeaux d'esclaves exploités par quelques maîtres inhumains une famille de frères vivant sous les douces lois de la charité.

Il a dit : Enfants des hommes, pourquoi vous entre-déchirer pour la jouissance de cette terre où vous n'êtes que de passage, et dont les fantastiques biens sont incapables d'assouvir les con-

(1) *S. Matthieu*, ch. XVI, 26.

(2) *S. Augustin*, *Lib. de quantil. animæ*.

voitises d'un seul d'entre vous, fussent-ils tous accumulés dans ses mains? Élevez vos regards vers les cieux. Voyez les innombrables soleils disséminés dans l'espace, éclairant des millions de mondes; ils ne sont qu'une faible partie de l'éternel royaume qui vous attend. Portez vos regards encore plus haut : au-dessus de l'universalité des mondes est le *Dieu des dieux*, qui, d'une parole, leur donna l'être, le mouvement et la vie. Ce Dieu, devant qui les beautés les plus ravissantes, les majestés les plus hautes, ne sont que laideur, bassesse et néant, veut être votre *récompense*, *votre partage*, *votre éternelle possession* (1). Pour gage de son amour, le Père céleste vous *a donné son Fils unique*, qui, *après s'être livré à la mort pour vous, habite toujours au milieu de vous, plein de grâce et de vérité.*

Mais la condition que le Père et le Fils ont mise à l'accomplissement de leur promesse, c'est que vous imitiez leur amour, que *vous soyez un, comme ils sont un, que vous vous aimiez les uns les autres, comme ils vous ont aimés. Dieu est charité*; il ne reconnaît pour siens que les enfants de la charité; il n'ouvrira les trésors de

(1) *Genèse*, ch. XV, 1. — *Ps.* XV, 5. — *Ps.* LXXII, 26.

l'éternelle vie qu'à ceux qui auront aimé leurs frères et partagé avec eux les dons reçus du Père commun. L'entrée de sa gloire restera fermée à celui qui, ayant des biens de ce monde et voyant son frère dans l'indigence, lui aura fermé ses entrailles. Celui qui n'aime pas son frère, ne connaît pas Dieu, ne le verra jamais ; il demeure dans la mort (1).

C'est à populariser de nouveau ces croyances que nous devons employer tous nos efforts, enfants de la foi. Là seulement est le salut d'une société dévorée par l'égoïsme et livrée par l'irréligion aux ravages d'une cupidité sans frein.

Que les enfants du siècle comptent sur la sagesse de législateurs sans foi pour remédier à des maux dont ils ignorent la première cause, et conserver un ordre social dont ils méconnaissent la base essentiellement chrétienne, à la bonne heure ; ce sont des aveugles conduits par d'autres aveugles. Non-seulement leurs lois périront avec eux, mais ils périront par leurs lois.

Pour nous, à qui la lumière divine a révélé la véritable loi de vie ou de mort pour les peuples comme pour les individus, nous savons que la

(1) *S. Jean*, ch. XV, 12 ; ch. XVII, 22 ; 1^{re} Ép., ch. III, 14-17 ; ch. IV, 8-16.

société matérielle ne subsiste que par la société spirituelle, et qu'on travaillera vainement au salut des corps, tant qu'on laissera se perdre les âmes. Les droits de la propriété et de la famille ne peuvent être sauvegardés que par la charte évangélique, conviant tous les déshérités de ce monde à l'immense héritage des Cieux.

Or, la conviction profonde des promesses divines, qui nous déprend de l'amour de ce monde, l'avant-goût de la possession de Dieu, qui détruit dans notre cœur le feu des convoitises sensuelles et y allume celui de la charité, c'est l'Eucharistie qui nous les donne. Comment douter de cette volonté du Dieu infiniment bon, de se donner *tout à tous* (1), quand chaque jour on le voit se donner sans division ni partage à des millions de communians? Comment porter envie aux possesseurs de ce monde, alors que nous possédons le propriétaire de tous les mondes? Enfin, comment ne pas chérir et traiter en frère le dernier des hommes, quand, *par la participation au pain eucharistique*, il devient *un même corps avec nous* (2)?

(1) *S. Paul, Aux Corinth., 1^{re} Ép., ch. XV, 28.*

(2) *Ibid., ch. X, 17.*

Au communisme païen et barbare, qui pousse au brigandage et à l'effusion du sang humain, on ne peut opposer que le divin communisme de la charité, cimenté par le sang del' Agneau.



Quatorzième Considération.

Jésus-Christ seul est la Vérité.!



Il y a toujours eu dans le monde une infinité de maîtres qui ont dit : Écoutez-nous, nous avons la vérité! Nul n'a osé dire : *Je suis la vérité!* Jésus-Christ l'a dit, et par là il s'est posé en maître du genre humain.

En effet, pour populariser la vérité parmi les hommes, il faut pouvoir la définir, il faut la connaître à fond; pour connaître le fond de la vérité, il faut être la Vérité même.

Qu'est-ce que la Vérité? c'est l'Être. C'est d'abord Dieu, qui seul peut dire : *Je suis celui qui est* (1); *tout ce qui n'est pas moi, est par moi,*

(1) *Exode*, ch. III, 14.

pour moi. Ce sont ensuite les êtres que sa puissance créatrice a fait passer du possible au réel. La connaissance de Dieu, de l'homme, de l'univers matériel, et des rapports qui les unissent, voilà la vérité qu'il fallait révéler aux hommes.

Qui pouvait nous faire connaître *Dieu*, que nul homme n'a vu, sinon le *Fils unique qui est dans le sein du Père* (1)? — Qui pouvait nous déchiffrer l'énigme du monde visible, sinon le même Verbe éternel, qui le créa et le *conserve par la puissance de sa parole* (2)? — Qui pouvait nous révéler la destinée de l'homme, sinon encore le Verbe qui fit d'abord *l'homme à son image et ressemblance*, qui ensuite, pour se relever, daigna être le *Fils de l'homme*?

Qu'ont découvert sur ces importants problèmes les plus vigoureux génies de l'antiquité et les philosophes non chrétiens des temps modernes? Rien, absolument rien qui puisse fixer la pensée des hommes et les orienter dans l'obscur chemin de la vie. Impuissants à rien démêler, ils ont fini par tout confondre, et jeter Dieu, l'homme, la matière pêle-mêle dans le pan-

(1) *S. Jean*, ch. I, 18.

(2) *S. Paul, Aux Hébreux*, ch. I, 3.

théisme, qui est la *cloaca maxima* de toutes les philosophies humaines. Ceux qui ont parlé le plus dignement de Dieu et de ses œuvres ne l'ont ni vu ni entendu. Ils ne sont point entrés dans le secret de ses conseils; leur œil n'a embrassé ni l'origine ni la fin des choses. Sur tout cela ils n'ont eu que des idées flottantes, conjecturales, des peut-être. Ils n'ont pu dire: Voilà ce qui a été, ce qui est, ce qui sera.

Placés au point de vue de la raison, qui varie d'individu à individu, et de jour en jour dans le même individu, les philosophes n'ont pu accorder deux hommes dans la même opinion; ils n'ont pu s'accorder eux-mêmes. Ce sont des *chercheurs de la vérité*; ils n'en sont pas les *révélateurs*. Ils ont appris à raisonner, c'est-à-dire à marcher du connu à l'inconnu; mais le principe de tout ce qui est leur restant inconnu, le doute est au bout de tous leurs raisonnements. *Je sais que je ne sais rien*, c'est leur dogme final, d'où résulte cette morale: *Je sais que je peux tout dans la limite de mes forces*.

Principe et fin, auteur et consommateur de tout ce qui est; possédant tous les trésors de la Divinité, comme *Fils égal au Père*; possédant toute la création visible et invisible, comme

homme, c'est-à-dire, esprit uni à la matière pour la rallier à Dieu, Jésus-Christ est le Grand-Tout, résumant dans son Moi divin l'incréé et le créé, sans les confondre ni les absorber (1).

Dans le passé, le présent, l'avenir, rien n'échappe à son regard, parce que tout se meut dans le cercle tracé par son éternelle sagesse. Aussi, avec quelle aisance il soulève le voile qui couvre l'Être divin, et comme il illumine l'univers en lui révélant son auteur !

Il y a dans le dépôt de la révélation chrétienne tous les matériaux de la plus profonde, de la plus complète philosophie. Nous nous proposons d'en offrir ailleurs une faible esquisse (2). Mais un enseignement méthodiquement philosophique n'allait ni à la dignité de Jésus-Christ ni à la capacité du grand nombre. Ce n'était que par un *cours d'histoire divine et humaine* qu'on pouvait donner à la généralité des hommes une juste connaissance de Dieu, de l'homme, du monde. Aussi l'enseignement chrétien est-il tout

(1) *Apocalypse*, ch. I, 8. — *Ép. aux Hébreux*, ch. XII, 2. — *Ép. aux Coloss.*, ch. I, 17 ; ch. II, 3.

(2) *La Science de la vie, ou Leçons de philosophie universelle.*

historique, et c'est ce qui le rend si populaire.

Au lieu de nous donner d'abord une définition de l'Être infini, qui n'eût été comprise que des philosophes, Jésus-Christ nous montre Dieu créant les cieux et la terre avec une puissance et une liberté souveraines. Il nous le montre ensuite façonnant avec prédilection le corps de l'homme, lui *inspirant la vie*, voulant qu'il soit en même temps *l'image, la ressemblance* de Dieu, et *le dominateur du monde* (1).

Dieu étant *Trinité*, trois personnes subsistant dans la même nature, l'homme doit être trinaire, pas seulement dans son être spirituel, mais dans sa vie extérieure. A la première personne humaine Dieu donne aussi son *image* sortie de son côté, le *Verbe* dans lequel Adam se reconnaît, et dit : *C'est l'os de mes os, la chair de ma chair* (2). Plus tard apparaîtra la troisième personne, l'enfant, fruit et gage de l'union des deux premières.

Père, mère, enfant (un ou multiple n'importe), tel est l'homme dans le plan divin. Ces trois personnes, d'une nature spécifiquement une, distinctes et subordonnées entre elles, cependant

(1) *Genèse*, ch. I, 26.

(2) *Ibid.*, ch. II, 23.

égales, ne devaient former qu'un : l'Homme ! Par leur union seulement elles pouvaient remplir leur double destinée : Représenter Dieu, s'assujettir le monde ; mériter l'intime et éternelle amitié du Créateur, et l'empire définitif et illimité de la création visible (1).

L'Homme avait été créé libre et *laissé dans la main de son conseil* (2), afin que, par le bon usage de sa liberté, il concourût à son élévation, et acquît ainsi un nouveau trait de ressemblance avec celui qui est bon, grand par lui-même. Sa fidélité devait être mise à l'épreuve. A la lumière divine, qui lui donnait l'intelligence et l'amour du bien, le chef des anges pervertis, Satan, oppose une parole d'erreur et de haine. L'Homme y adhère. Aussitôt la mort, qui n'est pas autre chose que ce que les Grecs l'ont appelée, *la division*, envahit l'Homme et dans son être et dans son domaine. Avec l'amour de la vérité, il a perdu le caractère divin qui, en l'unissant au Créateur, lui donnait l'harmonie dans son être et la puissance sur les créatures.

L'Homme n'est plus ; mais il y a un homme

(1) Nous développerons, dans l'ouvrage annoncé plus haut, ce que nous ne pouvons qu'indiquer ici.

(2) *Ecclésiastique*, ch. 14.

et une femme, et le premier accuse et livre l'autre (1). Dans cet homme, dans cette femme, il y a deux êtres qui entrent en guerre : la chair et l'esprit (2). La troisième personne de la Trinité créée, Caïn, paraît ; et, au lieu de relier la famille en s'y montrant l'image vivante de l'amour, il y entre avec la haine, et la brise de nouveau par le meurtre.

Les ravages de l'erreur et de la haine s'étendent, se multiplient avec le nombre des humains. Ce n'est qu'à force de prodiges que Dieu entretient un noyau d'enfants de la vérité et de l'amour. Partout on voit ruisseler les larmes et le sang. Les hommes s'unissent, non pour cultiver et s'assujettir la terre, mais pour la dévaster et s'entre-détruire. Ils se font des dieux à l'image de leurs passions, et, à l'exemple de leurs dieux, ils se groupent en familles ennemies les unes des autres. Satan triomphe : il a brisé l'image divine, l'humanité ; il règne sur ses débris épars sur le globe.

Le Verbe divin, par qui tout avait été fait, descend pour *tout restaurer* (3). Devenu *Fils de*

(1) *Genèse*, ch. III, 12.

(2) *Ibid.*, 7.

(3) *S. Paul, Aux Éphés.*, ch. I, 10.

l'homme, pour apprendre aux hommes à redevenir *enfants de Dieu*, avant *d'enseigner*, il *fait* (1). Sa vie est un cours complet de la plus simple, de la plus sublime morale.

Quand, après trente ans passés dans l'accomplissement de tous les devoirs de la vie commune, la voix du Père céleste lui dit : Parle maintenant, *tu es mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances* (2), quelle est sa première parole ? *Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche ; faites pénitence, et croyez à l'Évangile* (3) ! C'était dire : « Je viens remplir l'antique promesse, renverser l'empire de Satan, réédifier celui de Dieu, reconstituer l'Homme. C'est par l'orgueil et la convoitise que l'ennemi a triomphé de vous ; en vous opposant à Dieu, il vous a opposés les uns aux autres. Ce sera par l'humilité d'une foi inébranlable, à ma parole, et par le renoncement à vos affections charnelles, que vous reviendrez à la véritable vie ; et cette vie, que je vous apporte, c'est la *charité*. En vous unissant à moi, votre nouveau chef, la charité vous fera vivre les uns

(1) *Actes des Apôtres*, ch. I, 1.

(2) *S. Marc*, ch. I, 11.

(3) *Ibid.*, 15.

pour les autres, fera de tous ceux qui croiront en moi un seul corps animé du même esprit. »

La charité, fruit de la foi à la parole de Jésus-Christ et du renoncement aux affections charnelles qui nous dégradent et nous divisent ; la charité, fruit des sacrements, et surtout du sacrement de l'amour, telle est la *loi fondamentale du royaume de Dieu*. Par la pratique de la charité, les disciples de Jésus-Christ seront *consommés dans l'unité, ne feront qu'un, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'un* (1).

Le lendemain du jour où Jésus-Christ annonce aux apôtres, nourris de sa chair et de son sang, ce grand résultat de sa mission, il reconstitue la Trinité humaine.

Pilate ayant désigné, sans le savoir, *la première personne*, en disant : *Voilà l'Homme* (2) ! il restait à signaler la seconde et la troisième.

A côté du nouvel Adam achevant sur la croix la destruction des œuvres du premier, était la femme à jamais bénie qui l'avait donné au

(1) V. la fin du discours de la Cène. *S. Jean*, ch. XVII, 17-26.

(2) *Ibid.*, ch. XIX, 5.

monde; et auprès de Marie était Jean, l'enfant de la foi, l'apôtre de la charité.

Jésus, montrant à Marie le représentant de la grande *famille des justes, qui est tout obéissance et amour* (1), lui dit : *Femme, voilà votre fils!* et montrant Marie à Jean : *Voilà votre mère!* Après quoi il appela le dernier supplice dû à la sensualité du vieil homme, en disant : *J'ai soif!* Et quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : *Tout est accompli!* Et ayant baissé la tête, il rendit l'esprit (2).

C'est ainsi que l'humanité, brisée depuis quatre mille ans, sous l'arbre de la science du bien et du mal, reparaît sous l'arbre de la croix. Au premier père, qui nous perdit par la désobéissance en voulant d'homme qu'il était devenir Dieu, succède le nouveau père, qui nous a sauvés en se faisant, de Dieu qu'il est par essence, *homme obéissant jusqu'à la mort*. A la première mère, qui, séduite par l'esprit infernal, nous donna le fruit de mort, succède la véritable *Mère des vivants*, qui, fécondée par l'Esprit divin, nous donne le fruit de vie. A Caïn, qui ouvre la longue lignée des enfants de l'erreur

(1) *Ecclésiastique*, ch. III, 1.

(2) *S. Jean*, ch. XIX, 25-30.

opiniâtre et de la haine fratricide, succède Jean, dont l'âme est toute foi et amour.

Telle est la doctrine du christianisme sur le passé et le présent de l'homme, et sur ses rapports avec Dieu. C'est de l'histoire à la portée de tous.

Comment Jésus-Christ nous révèle-t-il l'avenir, cet autre abîme dont tous les peuples ont reconnu l'existence, mais sur la nature duquel leurs poètes n'ont débité que des fables, les philosophes n'ont remué que des doutes?

C'est encore par l'histoire; car, pour Jésus-Christ, le Ciel est le lieu où *il était auparavant* (1). Le jugement général à la fin des temps sera son œuvre; c'est un fait déjà présent à son regard. Au lieu donc d'idées plus ou moins nébuleuses, il étale sous nos yeux des faits éclatants, saisissants. Comme, dans la Genèse, il nous fait assister à la création de l'univers et de l'homme, et aux premiers âges de l'histoire du monde, de même, dans l'Évangile, il nous transporte à la fin des temps et au delà. Écoutez, ou plutôt voyez!

La mort vient de frapper ses derniers coups

(1) *S. Jean*, ch. VI, 63.

sur les enfants des hommes. En même temps que ceux-ci *entrent dans la maison de leur éternité*, le monde croule comme un palais désormais inutile. Sur ses décombres se lève un nouveau soleil, pour éclairer le réveil des générations humaines: A la clarté du *signe du Fils de l'homme, apparu dans les cieux*, et aux sons éclatants de la trompette de l'ange, vous voyez Adam, sa compagne et leur innombrable postérité, reprendre le limon dont ils furent pétris, et attendre, les uns avec confiance, les autres avec une indigne terreur, l'arrivée du souverain Juge. Le Crucifié paraît dans tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté infinies. Ses anges, séparant le bon grain de l'ivraie, rangent à sa droite et à sa gauche l'immense assemblée. Vous entendez les deux sentences formulées et motivées dans les termes les plus clairs.

Et quelles sont ces sentences? Jésus-Christ, abrégant les interrogatoires, va droit au cœur de la vie chrétienne, à la vertu qui embrasse et avive toute la loi évangélique: la charité!

Je vous avais dit: *Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés, et que ce que vous auriez fait au dernier de mes frères, je le tiendrais*

— *pour fait à moi-même* (1). Eh bien ! j'ai senti, dans une infinité de mes frères, toutes les misères de l'âme et du corps : les avez-vous soulagées selon la mesure de vos forces ? — Vous l'avez fait : *Venez donc, les bénis de mon Père*, etc. — Vous ne l'avez pas fait : *Allez donc, maudits*, etc. !

Les sentences s'exécutent sous vos yeux. Les *bénis du Père*, rayonnant de bonheur et de gloire, montent vers l'éternel *royaume préparé dès l'origine des temps* ; les méchants sont précipités dans l'affreuse cité *des pleurs et des grincements de dents*. Vous mesurez avec terreur l'infranchissable abîme qui sépare à jamais les *enfants de l'obéissance et de la charité* des fils de l'orgueil et des passions haineuses.

Voilà comment Jésus-Christ a fixé la pensée des hommes, comment il a créé une immense école d'enfants de la foi et de la charité, comment il les a fait croire et aimer jusqu'à mourir et pour lui et pour leurs frères.

Mais pour donner une telle puissance à sa parole, il ne suffisait pas qu'elle fût portée à tous les peuples dans l'étendue des siècles par ses

(1) *S. Matthieu*, ch. XXV, 40.

ministres ; il fallait qu'il marchât avec eux, qu'il confirmât cette parole par sa *présence réelle*, qu'il l'avivât par ses exemples, qu'il la fécondât par la chaleur de son sang, qu'il *transsubstantiât* en lui-même ceux qui l'auraient reçue.

Oui, le Père des croyants, le Maître des vertus, l'Apôtre dont l'éloquence muette en dit infiniment plus, aux âmes qui croient et méditent, que n'en pourraient dire les voix humaines les plus éloquentes, c'est Jésus-Christ anéanti pour nous sous le voile eucharistique.

Il n'y a pas d'objections, de sophismes, de prétextes, enfantés par notre ignorance et notre paresse, qui ne s'évanouissent devant ce soleil de vérité et d'amour. Il n'y a pas de vérité dogmatique ou morale qui, soumise au foyer de l'Eucharistie, ne resplendisse, ne devienne incandescente. Il n'y a pas d'âme chrétienne si enténébrée et refroidie par l'esprit du monde, qui ne s'éclaire et ne s'échauffe, ne s'irradie et ne s'embrase, si elle est mise en rapport avec cet océan de lumière et de vie.

RÉFLEXIONS.

La source commune de nos protestations contre les vérités chrétiennes, protestations, les unes sourdes et latentes, les autres formulées en objections, c'est une fausse idée de Dieu, une fausse idée de l'homme. L'idée païenne et rationaliste, que Dieu est un roi un peu plus haut, un peu plus redoutable que les autres, et que nous sommes, nous, les aînés des animaux, cette idée ignoble nous domine encore à notre insu.

Ces définitions : *Dieu est charité... ; le Seigneur Dieu est un feu dévorant, jaloux d'embraser ses créatures* et de les transformer en lui-même (1) : — *Nous sommes la race de Dieu, les consorts de la nature divine* (2) ; ces définitions, disons-nous, ne nous ont rien appris, parce que nous ne les avons pas méditées.

Le sentiment de notre dégradation, et les preuves que nous en avons au dedans de nous-mêmes, sont tels, que nous ne croyons qu'à

(1) *S. Jean*, I^{re} Ép., ch. IV, 16. — *Deutéronome*, ch. IV, 24.

(2) *Actes des Apôtres*, ch. XVII; 29. — *S. Pierre*, II^e Ép., ch. I, 4.

grand'peine et à la place éminente que Dieu nous a donnée dans ses œuvres, et à la gloire infinie à laquelle il nous appelle.

Voyez, nous dit l'incrédule avec un sourire moqueur, voyez ces multitudes de corps dévorés par le vice encore plus que par la misère, ruisselant de sueurs pendant six jours et une partie des nuits pour se plonger le septième dans la débauche : est-ce bien là que vous reconnaissez *l'image divine*, les rois de ce monde, les dominateurs futurs de l'univers ?

Le chrétien faible et peu instruit s'appuie aussi sur ce qu'il sent, sur ce qu'il voit et entend, pour penser qu'il y a quelque chose à rabattre de ce que l'Évangile nous dit du prix infini de nos âmes, des jouissances du Ciel, des tourments de l'enfer, des suites horribles du péché, de la nécessité de tout souffrir plutôt que de le commettre, etc.

L'âme dévote elle-même se trace un cercle plus ou moins restreint d'idées et de pratiques religieuses, hors desquelles elle n'a plus rien à apprendre ni à faire.

Ici nous ne parlons pas à l'incrédule, mais nous dirons au chrétien dévot ou indévot : Ne croyez-vous pas que celui que vous avez reçu,

au moins une fois, à la sainte table, et qu'il ne dépend que de vous de recevoir chaque semaine, est le créateur du Ciel et de la terre? Ne croyez-vous pas qu'il s'est livré à la mort pour chacun de nous, comme le dit l'Apôtre (1), et qu'il se livre encore sans réserve et tout entier à chaque communiant? Vous le croyez, puisque vous êtes catholique : eh bien ! méditez un peu cela, et ensuite demandez-vous ce que c'est que votre âme.

Un homme du monde, après quelques réflexions de ce genre, nous disait naguère : « Le mystère des mystères, pour moi, c'est l'âme. Les autres mystères de la religion, à mesure que je les médite, ne sont que des abîmes de lumière ; mais mon âme, dont l'idée et l'amour de l'infini sont le fond, et pour laquelle l'infini descend jusqu'au néant, peut-elle n'être pas infinie? Cependant elle ne l'est pas, elle ne peut pas l'être. Qu'est-elle donc? C'est pour moi un abîme de ténèbres, et je m'écrie : *Seigneur, qu'est-ce donc que l'homme, pour que vous le visitiez ainsi* (2)? »

Il vous vient des doutes sur la grandeur du Ciel? — Allez, de corps ou d'esprit, les discuter

(1) *Aux Romains*, ch. VIII, 32. — *Aux Galates*, ch. II, 20.

(2) Ps. VIII, 5.

en présence du *Reclus* de nos tabernacles. Demandez-lui si son amour pourra mettre des bornes au bonheur, à l'élévation, à la gloire de ceux qu'il sauve au prix de dix-huit siècles de souffrances et d'abaissements?

Vous doutez des horreurs de l'enfer?—Voyez donc l'enfer de souffrances, d'humiliations, de dégoûts, auquel Jésus-Christ s'est condamné depuis le premier instant de sa conception jusqu'à votre dernière communion sur le lit de mort, pour vous délivrer de l'enfer éternel!

Vous ne comprenez pas ce qu'on vous dit de l'affreux désordre inhérent au péché mortel, et des conséquences épouvantables qu'il a pour l'âme qui néglige d'en sortir?—Pensez donc que, depuis la Cène jusqu'à la dernière des messes dans l'ordre des temps, le sang de Jésus-Christ a coulé et coulera chaque jour simultanément sur cinq ou six cent mille autels, et de là dans les âmes, *pour la rémission des péchés*. Jugez du mal du péché par la grandeur infinie du remède!

En somme, l'éternel commentaire du catéchisme chrétien, le flambeau qui l'illumine, c'est l'Eucharistie.



Quinzième Considération.

De deux enseignements et de deux Églises , entre lesquels il faut que le monde choisisse.



Pour reconstituer l'humanité sur sa véritable base, l'union des esprits dans la vérité, il ne suffisait pas de révéler celle-ci dans un point de l'espace et du temps. Il fallait la faire arriver à tous les enfants des hommes , dans chaque point de l'espace et du temps. C'est dire que Jésus-Christ devait créer ce qu'il a créé, ce que seul il pouvait créer, un sacerdoce catholique qui franchît les limites de tous les empires, survécût à toutes les révolutions.

Beaucoup disent : Il nous faut une religion ; nous voulons la religion de Jésus-Christ, mais pas de prêtres ! Ces gens-là sont les ennemis de la liberté.

— Si vous entendez par liberté l'affranchissement de toute loi, de toute règle, vous avez raison de croire que le prêtre catholique en est le mortel ennemi; car il a juré de vivre et de mourir pour conquérir les hommes à la loi de Jésus-Christ.

Vouloir la religion de Jésus-Christ sans ceux à qui il a dit : *Allez, enseignez toutes les nations... Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles!* c'est vouloir l'impossible. L'homme ne peut séparer ce que Dieu a uni (1). Vous pouvez rejeter le christianisme des prêtres catholiques, mais voici ce qui vous arrivera : vous aurez des prêtres sans christianisme, et, de gré ou de force, vous accepterez leur religion.

Hélas! oui, les prêtres sont une de ces nécessités qu'il faut accepter avec le fardeau de la vie. Vous évitez ou chassez ceux que vous offre l'Église de Jésus-Christ; en voilà cent qui vous arrivent on ne sait d'où, mais qui sont tous, à leur insu, les envoyés du même maître.

En effet, il n'y a jamais eu que deux maîtres dans le monde : l'un du bien, l'autre du mal. Le

(1) S. Matthieu, ch. XIX, 6.

premier a toujours tenu à tous les hommes le même langage , parce que la vérité et le bien sont un, et qu'il voulait que tous fussent, comme lui, un. L'autre a constamment diversifié son enseignement, mêlant le vrai au faux, le bien au mal, dans une proportion qui varie avec les circonstances et les dispositions des hommes sur lesquels il opère. Son but n'est pas l'union, qui est la vie, mais la *division*, qui est la mort.

Pour échapper à l'influence des ministres de la vérité ou des ministres de l'erreur, sortirez-vous de la vie?—Vous irez au tribunal du grand Pontife des âmes, qui, s'il ne trouve pas la vôtre digne de la vérité sans voile et du bien sans mesure, la livrera au pontife des ténèbres sans fin, des misères sans consolation. Vous le voyez, de manière ou d'autre, il faut que votre âme soit *exploitée* par les prêtres. Choisissez donc ceux qui ont mission de l'exploiter pour la vie éternelle.

L'homme est fait pour être enseigné : toujours il l'a été, toujours il le sera. On a beau dire : Notre raison nous suffit! — Votre raison est, comme votre estomac, une *capacité* qui demande à être remplie, qui cherche des aliments ; et ces aliments lui viennent du dehors. La ré-

flexion digère ces aliments, nous les assimile; mais la réflexion, soit la *pensée réfléchie*, suppose la pensée directe, c'est-à-dire la perception première d'une vérité: et cette vérité, supposé qu'elle soit en germe dans notre âme, ne s'y développe jamais sans la parole d'un maître.

Que voulez-vous? Dieu se proposant de faire des hommes, non des sauvages isolés, mais une famille de frères, a voulu qu'ils se transmissent la vie de l'âme, qui est la pensée vraie, comme ils se transmettent la vie animale, par voie de génération. Fraternité de la pensée, fraternité du sang, l'une et l'autre fondées sur l'existence d'un seul père selon l'esprit, d'un seul père selon la chair, voilà l'ordre établi de Dieu. Si vous refusez la pensée de vie qui vous arrive d'en haut par l'enseignement de l'Église divine, vous recevrez la pensée de mort qui vient d'en bas par un des mille canaux de l'erreur.

L'enseignement est si bien dans les nécessités de notre constitution morale, que tous veulent enseigner. Et comme tous ne sont rien devant le Grand-Tout de la politique moderne, on a dit, on dit plus que jamais: C'est à l'État d'enseigner!

Mais l'État, qui n'est qu'un mot magique au

service des partis, que voulez-vous qu'il enseigne? Que sait-il? N'est-il pas l'idiot par excellence? — Oui, et c'est précisément ce qui plaît dans ce grand maître de l'enseignement public. Comme il ne sait ni A ni B en matière de religion et de philosophie, et que toute sa morale se réduit à ceci : *Obéissez aux gens du pouvoir!* il est clair qu'il laissera pleine liberté, à ceux qu'il patentera docteurs, d'enseigner la religion et la philosophie qu'il leur plaira d'inventer. De gros appointements, grossis par le gros prix de bien petits livres imposés à la jeunesse par le monopole, et par-dessus tout cela la gloire de siéger parmi les rois de l'intelligence, concevez-vous rien de plus flatteur pour le bachelier qui a foi à son génie? Et puis, pour ceux qui redoutent l'influence sacerdotale, n'est-ce pas une belle garantie que de lui opposer, en attendant qu'on la lui substitue, l'influence du sacerdoce de l'État enseignant?

Toutefois, il est bon d'observer que ces avantages sont contre-balancés par un petit inconvénient : le carnage social!

Oui, le carnage social, l'anthropophagie! — Résumons ce que nous avons dit dans le cours de ces considérations, ce que nous développe-

rons ailleurs, si Dieu et les hommes nous en accordent le loisir.

Il faut que les peuples soient enseignés, qu'ils croient à quelque chose. — Il n'y a que deux enseignements : l'enseignement de Jésus-Christ, qui, en nous faisant croire et aspirer au Ciel, établit l'harmonie ici-bas ; l'enseignement des hommes, qui, ne pouvant rien affirmer sur le monde à venir, nous invite à jouir du monde présent, et y allume le feu des convoitises. — Que l'école de Jésus-Christ soit entravée par les monopoles de l'État et les faveurs accordées à l'enseignement humain, mille, cent mille écoles s'élèvent, toutes divergentes par leur symbole, mais aboutissant toutes à l'adoration de la matière, à la destruction de l'ordre moral, par conséquent de la société.

Ces maîtres, dites-vous, ne s'entendent pas, et c'est ce qui les rend peu dangereux. Ce que l'un élève, l'autre le renverse.

— Vous dites vrai ; ils ne s'entendent pas, ils ne peuvent pas s'entendre pour édifier, et voilà pourquoi ils n'édifieront jamais. Mais ils s'entendront pour détruire, et surtout pour détruire l'enseignement catholique, qui seul édifie. Donnons quelques exemples.

— Voilà un fou spirituel et paisible qui, dans son galetas, refait par de nouvelles lois l'homme et l'univers physique. Si vous voulez entrer dans son nouvel ordre social, il vous promet que vous arriverez tous à la stature de sept pieds et à la vie moyenne de *cent quarante-quatre ans*, et que vous pourrez consommer chaque jour le *douzième du poids de votre corps en viandes excellentes, en vins exquis, en friandises*, qui afflueront sur votre table de tous les coins du globe (1).

Vous riez? mais vous devez savoir qu'une partie de vos concitoyens s'indigne déjà de vos rires comme d'une impiété. Ils font de grands sacrifices pour propager l'*église phalanstérienne*. Vous dites : Le phalanstère ne pourra jamais attirer à soi la société. — Soit; mais il aidera à la renverser, dans l'espoir de la refaire.

Voilà un habile industriel qui dit : Le bonheur est en Icarie! L'Icarie sera là où je pourrai donner des lois. En attendant que l'Europe, in-fatuée encore d'idées chrétiennes, soit mûre pour mes institutions, l'Icarie sera par delà les mers. Vendez vos biens, livrez-en l'argent à votre

(1) Fourier, *Théorie des quatre mouvements*.

ère, et suivez-moi aux extrémités du nouveau monde. — Vous riez encore ? Beaucoup ont pris la chose au sérieux. Convenez qu'il y a quelque puissance dans cet industriel.

Les icariens ne domineront pas la société ; mais ils forment un des corps d'armée qui marchent à sa destruction.

Plus loin, c'est le primat des goujats, Châtel, qui prêche, baptise, dit la messe *au nom du Dieu de la nature*. C'est le repris de justice Vintras, qui a des révélations, fait des miracles, pontifie avec une couronne d'or sur la tête et une *comtesse-diacre* à ses côtés ; il trouve des prêtres qui emploient leur parole et leur plume à propager son *œuvre* ; il en consacre, ainsi que des évêques, avec un *baume descendu du Ciel* (1).

Le primat Châtel et le thaumaturge Vintras fourniront aussi leur contingent à l'armée des ennemis de l'ordre social actuel.

Il n'y a pas de vagabond, de mendiant si peu madré, qui ne puisse faire église là où l'Église cesse d'être écoutée. Tel ce mendiant Digonnet, dont les tribunaux de la police correctionnelle

(1) V. *l'Œuvre de la miséricorde, ou la Nouvelle secte dévoilée*, par M. l'abbé Bouix ; Paris, 1849.

révélaient, il y a deux ou trois ans, les étonnants succès évangéliques.

Ce sont des misérables, dites-vous. — Oui, mais c'est avec ces misérables qu'on remue les bas-fonds de la société, qu'on y fait descendre, sous une forme appropriée, le mot d'ordre des chefs : *Faisons monde neuf!* C'est dans ces bandes commandées par des misérables que les chefs des sociétés secrètes, habiles à exploiter toutes les erreurs, toutes les haines, trouvent de nombreux auxiliaires au jour des batailles sociales.

Comme toute erreur tend nécessairement à se développer jusqu'à l'athéisme ou panthéisme, qui est son expression dernière, il n'y a pas de secte philosophique ou religieuse prenant son point de départ en dehors du catéchisme catholique, qui, sciemment ou non, ne gravite vers la grande secte des athées, dont le catéchisme, bien connu, est celui-ci :

« La liberté est l'affranchissement de toute loi, de tout pouvoir. A bas Dieu, le premier des tyrans, l'auteur de tous les maux! Ne vous servez du nom du Christ que pour extirper jusqu'au dernier germe du christianisme. Ne faites décréter la liberté religieuse et la sécularisation de

l'enseignement, que pour *bannir de l'éducation et faire disparaître de l'âme humaine* toute religion. *Notre parti ne veut pas la liberté de conscience, mais il demande qu'on soit obligé de n'avoir aucune croyance* (1). — Le vrai bonheur n'est ni dans la phalange de Fourier, ni dans l'Icarie de Cabet : il est dans les entrailles du prêtre, dans le ventre du riche, dans le sein de l'homme qui vous refuse son or, sa femme, sa fille, sa sœur. Armez-vous du poignard, et marchez, sous l'ordre de vos chefs, à la conquête du bonheur! »

Et, sachez-le bien, conservateurs aveugles, la secte qui a juré foi au catéchisme des Mazzini, des Becker, des Heinzen, etc., ne se compose pas seulement de quelques bandes d'obscurs scélérats dignes de tels chefs ; elle compte des millions et des millions d'*âmes damnées*, parmi lesquelles une grande partie de la jeunesse universitaire, une foule de hauts employés, d'écrivains, etc., etc., qui peuvent regretter leurs serments, mais qui, de gré ou de force, les rempliront, même au prix des têtes les plus chères.

(1) V. dans les journaux de mai et juin 1849 le *Manifeste* de Becker, chef des gardes nationales du grand-duché de Bade.

Pure émanation de l'enfer, la société secrète est l'image de son principe. On peut n'y pas entrer, mais

« Lasciate ogni speranza, o voi che intrate. »

L'affilié n'a plus de pensée ni de volonté à soi. Son âme est dans la main de ses chefs ; l'âme de ses chefs est dans la main de l'auteur de tout mal. Celui-ci peut demander à son esclave le sang de son père ou de son fils : il y aura, si vous voulez, répugnance, il n'y aura pas refus.

On a beaucoup parlé de l'*obéissance aveugle* des religieux et des dangers qu'elle implique. Toutefois, entre le supérieur qui s'oublierait jusqu'à commander le mal, et le religieux le plus docile, il y a les *commandements de Dieu et de l'Église*, qui défendent jusqu'à la pensée du mal. Mais entre les chefs ou les lieutenants des communautés infernales, demandant une tête, et les séides à qui ils la demandent, qu'y a-t-il ? Il y a des milliers de poignards levés sur le rebelle et le parjure. Comment voulez-vous qu'on refuse cette tête ?

Et observez bien que cette église de l'enfer mène, inspire, de près ou de loin, tout ce qui n'obéit pas à l'Église de Jésus-Christ. Ce sont ces

esclaves entre tous les esclaves, ces abrutis entre tous les abrutis, qui, depuis bien des années, surtout depuis deux ans, emplissent l'Europe de ce cri : « Gardez-vous, peuples, de l'influence envahissante et abrutissante des prêtres ! Ils sont les incorrigibles ennemis de toute liberté ! Otez-leur l'éducation de la jeunesse, toute part dans le gouvernement, bâillonnez-les de toute manière ; surtout ne souffrez pas qu'ils aient pour chef un souverain indépendant ! »

Et cette thèse de la presse démagogique trouve non-seulement des dupes, mais de chauds défenseurs dans les rangs des conservateurs modérés, des libéraux honnêtes, des catholiques sans réflexion.

Eh bien ! docile troupeau des honnêtes gens, il faut en prendre votre parti : ou l'influence du sacerdoce de Jésus-Christ, ou celle des grands maîtres de l'ordre des pillards et des assassins ! Pesez l'une et l'autre.

Le prêtre ne vous demande qu'une chose : que vous lui permettiez de vous rappeler que vous avez une âme à sauver, une couronne éternelle à conquérir. Si vous lui dites : Retirez-vous ! il se retirera sans murmurer ; si vous lui dites : Revenez ! il reviendra avec un cœur de mère. Et

quand tout sera en deuil autour de vous, et que le désespoir sera près d'envahir votre âme, il la dilatera en disant : Courage, mon frère, appuyé sur la miséricorde divine, montez au Ciel ! En attendant qu'il vous donne cette consolation suprême, il usera de son influence pour vous conserver le cœur de votre femme, de vos enfants, de vos amis, la fidélité de vos serviteurs, de tous ceux qui dépendent de vous.

Achievez de détruire cette influence, déjà si affaiblie, vous tomberez nécessairement, justement, sous celle des inquisiteurs des sociétés secrètes, qui, vous tenant pour suspects, et voyant autour de vous des corps qui leur conviennent, diront à leurs gens : Cet homme est notre ennemi, emprisonnez-le, tuez-le ; prenez pour vous son or, amenez-nous le reste !

Sur ce sujet, nous n'en sommes plus réduits aux conjectures. Dieu a permis, pour une dernière instruction à l'Europe, que les sociétés secrètes lui donnassent des rois. La république de Fribourg n'était pas assez haut placée, et les brigands qui l'exploitent étaient trop obscurs ; Rome allait merveilleusement et aux desseins du Ciel et aux projets de l'enfer.

Pie IX, lié, garrotté par les politiques du juste

milieu, exécutant, peut-être à leur insu, les ordres de Mazzini; Pie IX, abandonné des siens, sauf quelques serviteurs courageux, dont l'un est égorgé à la porte du parlement, qui sourit, l'autre est fusillé à ses côtés; Pie IX échappe miraculeusement à la mort par l'exil.

Mazzini est couronné. La Jeune-Europe lui envoie l'élite des chevaliers du poignard. Mille circonstances font un devoir à ce scélérat d'user de ménagements. Il lui importe de ne pas dessiller les yeux aux millions de dupes qui partout lui préparent les voies. Il fait donc de la modération, et recommande l'ordre à ses gens. L'athée des athées, qui a fait renier le nom de Dieu et de son Christ au dixième peut-être de l'Europe, commande *au nom de Dieu*, et ordonne des prières solennelles à Jésus-Christ. Cependant sa modération est une tyrannie sans exemple. En attendant qu'on nous révèle ce que ce règne de quelques mois a coûté aux Romains et au monde catholique, voici un fait qui en dit plus que tout le reste.

Après un siège unique dans les annales de la guerre, trente mille Français sont dans Rome depuis trois jours, et ils n'y sont encore entourés que de bandes de faméliques avec lesquels ces

braves partagent leur pain. Où sont les cent mille victimes qu'ils sont allés délivrer ? Dans le fond de leurs maisons, bénissant leurs libérateurs, mais n'osant leur dire : Soyez les bienvenus !

On leur dit : Que faites-vous là ? Il y a plusieurs jours que les brigands sont désarmés ou en fuite. — Il en reste assez pour exécuter l'ordre du chef : Mort à qui sympathisera avec le Français ! et vous avez déjà la preuve qu'on ne désobéit pas à Mazzini.

— Mazzini ! Mais si, avec ses trente mille bandits abrités par d'excellents remparts, il n'a pu tenir devant nos soldats, que voulez-vous qu'il fasse maintenant qu'il est allé, on ne sait où, cacher *ses honnêtes épargnes*, et dérober sa tête à la corde ?

— Vous avez brisé ses baïonnettes, non ses poignards, cent fois plus redoutables.

— Ses poignards ? Nous en avons déjà entre nos mains des montagnes ; pour peu qu'il vous plaise de concourir au rétablissement de l'ordre dans votre cité, nous en purgerons bien vite le pays.

— Dieu vous soit en aide ! Mais si vos chefs ont besoin de nous, priez-les de nous faire conduire à leur quartier entre quatre baïonnettes,

afin que les gens de Mazzini croient que nous ne cédon's qu'à la force (1).

Il a fallu quinze jours à la moitié des habitants de Rome pour qu'ils se hasardassent au grand air !

Comment expliquer cette terreur posthume, sans exemple dans l'histoire ? On pourrait, ce semble, en donner une autre raison que la coura'dise des Romains.

33

Quand les gens de cœur, qu'on trouve partout, et qui sont l'âme d'un peuple, se sont abandonnés au sommeil, et ont laissé passer vingt occasions de défendre un souverain tel que Pie IX, il est juste que le dominateur suprême dise à Mazzini : Arrive, et sois pour un temps roi des Romains ! Un signe mystérieux, semblable à celui du premier des fraticides (2), est tracé sur le front du nouveau potentat. Dès lors, le cœur manque aux plus braves. Si l'on ne porte pas la bassesse jusqu'à faire cortège au monstre, on se tapit dans un souterrain. Et quand les gens du roi arrivent, on ne pense pas même au droit de résistance, et avec raison : le droit de défendre

(1) V. les *Rapports* officiels lus à la tribune de l'Assemblée législative, dans les séances des 6 et 7 août 1849.

(2) *Genèse*, ch. IV, 5.

sa personne n'existant pas pour celui qui a résisté au devoir de défendre sa patrie.

On a vu cela en France en 93; et personne n'accusera de couardise ce peuple qui allait sans sourciller à l'échafaud ou au combat. On verra encore cela, si les classes influentes continuent d'entraver l'influence religieuse. On verra pis encore; car, à Rome, le Ciel n'a voulu donner qu'une leçon, et Mazzini, qu'on nous passe le mot, en était à sa *lune de miel*.

Tout nous ramène à la redoutable alternative déjà tant de fois signalée. Les deux doctrines, l'une de vie, l'autre de mort, qui se disputent depuis près de soixante siècles l'empire du monde, rallient sous leur drapeau toutes les doctrines intermédiaires, pour livrer une grande bataille. Des écoles et des livres, elles ont transporté la guerre sur le terrain des institutions sociales. Ou la *vérité* catholique nous *délivrera*, selon la promesse de Jésus-Christ (1); ou l'erreur, voulant réaliser son dernier rêve, nous fera descendre plus bas que jamais dans le chaos de la barbarie.

Beaucoup de conservateurs disent : Nous ne

(1) *S. Jean*, ch. VIII, 32.

voulons le triomphe exclusif ni du catholicisme, qui nous ôterait la liberté de penser, ni du socialisme athée, qui nous pillerait, égorgerait. Sauvons notre liberté et notre existence en les contenant l'un par l'autre.

— Hé, qui êtes-vous, pour parler ainsi? Le Ciel, la terre, l'enfer ne veulent pas de votre neutralité. *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi*, a dit le Maître (1). Las de vous voir abuser de cette parole : *Mon royaume n'est pas de ce monde*, il veut démontrer encore une fois que tous les États sont dans sa main, et qu'il livre aux exécuteurs de sa justice ceux qui repoussent les ministres de son amour.

Vous voulez, dites-vous, sauver votre liberté de penser! Soyez sincères, et dites que vous voulez la liberté de ne pas penser du tout. Le véritable grief contre l'Église, c'est qu'elle trouble votre sommeil sur la grande affaire de vos éternelles destinées. Tout libre penseur est en réalité un franc dormeur.

Pour penser librement, il faut d'abord penser, ce semble. Et que pense-t-on, que peut-on penser, quand la parole de Jésus-Christ n'a pas ré-

(1) *S. Matthieu*, ch. XII, 30.

véle la pensée mère de toute pensée morale ? On pense les corps, on se gorge de matière, et, la matière venant à manquer, on s'égorge.

L'esprit n'est libre que par la connaissance de la vérité, qui seule peut le délivrer des ténèbres de l'ignorance, des tâtonnements du doute, des extravagances de l'erreur. La volonté ne s'affranchit du mal que par l'amour de l'ordre, dans lequel seulement se trouve le bien. Le corps n'échappe aux servitudes extérieures qu'en se plaçant sous le gouvernement de l'âme. Par ce triple affranchissement, l'homme rentre en possession de lui-même, et retrouve la plus précieuse des libertés, le premier des biens : *le repos de l'âme* (1).

Or, il n'y a que la loi de Jésus-Christ, formulée et appliquée par l'Église, qui procure ce bonheur. C'est pourquoi elle est appelée la *loi parfaite de liberté* (2).

RÉFLEXIONS.

La plus fatale erreur que Satan ait accréditée

(1) *S. Matthieu*, ch. XII, 29.

(2) *S. Jacques*, *Ép. cath.*, ch. I, 25.

dans le monde est celle-ci : La loi de Dieu est un joug accablant pour la faiblesse humaine ; il n'y a de liberté, de joie et de bonheur ici-bas que pour ceux qui s'en affranchissent.

Ce grossier mensonge perdit nos premiers pères ; il perd encore une multitude de leurs enfants. Prenez-moi pour votre maître, et *je vous donnerai tous les royaumes du monde avec leur gloire* ; voilà ce que le tentateur osa dire au *Fils de Dieu* lui-même (1) ; voilà ce qu'il répète incessamment aux enfants des hommes, et le nombre de ses dupes est infini.

Au lieu de combattre ce préjugé aussi funeste qu'absurde, peut-être contribuons-nous à son succès, chrétiens, en insistant sur les obligations sévères de la loi évangélique, sans révéler assez à ceux qui les ignorent les intimes consolations qu'elle procure ; consolations supérieures à *toutes les délices du monde, à toutes les jouissances de la chair* (2). Peut-être acceptons-nous trop facilement pour la piété chrétienne, mère de toutes les joies pures et durables, la couronne d'épines, l'auréole de tristesse et les vêtements de deuil que lui décernent ses contempteurs.

(1) *S. Matthieu*, ch. IV, 8, 9.

(2) *De l'Imitation de Jésus-Christ*, liv. II, ch. X, 1.

Béatitudes et joies temporelles de la vertu, gage des infinies voluptés qui l'attendent dans le sein de Dieu; esclavage, tourments et anxiétés du vice, prélude des éternelles douleurs qu'il se prépare; tel est le tableau qu'il faut incessamment opposer aux fausses imaginations des amateurs du monde. Ne séparons jamais des sacrifices douloureux qu'exige l'Évangile la magnifique promesse du divin Maître : « Quiconque aura renoncé, pour mon nom et pour le royaume de Dieu, à sa maison, ou à ses frères, ou à ses sœurs, ou à son père, ou à sa mère, ou à sa femme, ou à ses enfants, ou à ses champs, *recevra le centuple dans le temps, et la vie éternelle dans le siècle à venir* (1). »

A l'autorité de la parole divine, joignons le témoignage de l'expérience. Il ne faut pas une longue étude du monde pour démontrer que *la gloire, l'honneur et la paix* y sont le partage de *quiconque fait le bien*, et que *le tourment et l'angoisse* sont dans toute âme qui fait le mal (2).

A qui l'estime, la considération, la puissance

(1) *S. Matthieu*, ch. XIX, 29. — *S. Marc*, ch. X, 29. — *S. Luc*, ch. XVIII, 29-30.

(2) *Paul, Aux Rom.*, ch. II, 9-10.

morale, sinon à l'humilité et à la douceur? A qui les humiliations, les contrariétés, les dépit, les dégoûts, sinon aux superbes?

A qui la première des jouissances morales, le contentement de l'âme, le *festin continuel de la bonne conscience* (1)? A qui la plus grosse part des autres jouissances, la santé, les joies pures de la famille, de l'amitié, etc.? Au chrétien qui, tournant vers le Ciel *les pétitions de son cœur* (2), ne goûte les satisfactions des sens que dans les limites posées par les lois de Dieu et de l'Église. Par contre, où trouver une âme et un corps plus crucifiés que dans le voluptueux, dont la vie est un long hennissement après le plaisir? Les abstinences volontaires prescrites par les ordonnances de Dieu et de l'Église ne sont rien comparées aux privations, aux souffrances forcées, aux douloureux sacrifices que lui imposent la nature, la médecine, la passion elle-même. A qui les richesses ont-elles coutume d'obéir? A celui qui s'en détache. Ouvrez l'histoire; c'est aux pauvres selon l'Évangile que le monde doit ses plus riches, ses plus belles institutions. Qui souffre le plus des épines de la pauvreté? L'avare.

(1) *Proverbes*, ch. XV, 15.

(2) *Ps.* XXXVI, 4.

Oui, chrétiens, arrachons au séducteur de nos frères la fantastique souveraineté qu'il s'arrogé sur un monde où il n'a introduit que ce qui lui appartient en propre, l'erreur, le mal, la mort, la haine de Dieu et des hommes. Montrons à ses victimes que *la terre et la plénitude de ses biens sont au Seigneur* que nous servons (1), et que les honneurs, les richesses et les plaisirs, dans ce qu'ils offrent de satisfactions réelles, poursuivent ceux qui les fuient, fuient ceux qui les poursuivent. Montrons que la différence radicale entre la *loi de l'esprit*, donnée par le Sauveur, et la *loi de la chair*, enseignée par celui qui fut *homicide dès le commencement* (2), est que la première, sous un air de sévérité, contient le germe des félicités éternelles, tandis que l'autre arbore le plaisir et la joie sur l'avenue des douleurs et des larmes qui n'auront pas de fin.

Mais, ne l'oublions pas, le grand foyer des consolations religieuses, le vrai moyen d'y faire croire parce qu'il les fait sentir, c'est la Communion.


Que peut désirer celui qui communie avec foi? Que manque-t-il à sa glorification, à la divinisa-

(1) Ps. XXIII, 1.

(2) S. Jean, ch. VIII, 44.

tion immédiate de son âme et de son corps? Une seule chose : la vue claire du Grand Tout qu'il possède. *Nous savons que, lorsque Dieu se montrera, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est* (1).

(1) *S. Jean, 1^{re} Ép., ch. III, 2.*



Seizième Considération.

Jésus-Christ, principe unique de toute véritable vie.

En quoi consiste notre vie? Question d'une extrême importance, et cependant universellement négligée. Rien n'égale notre amour de la vie, sauf notre ignorance volontaire du principe qui la constitue.

On dit communément qu'il y a deux vies en nous : la vie de l'esprit, la vie du corps. En réalité, il n'y en a qu'une.

Le corps ne subsiste que par son union avec l'âme. Celle-ci est le principe vivificateur qui tient unies entre elles les diverses parties de notre organisme et leur imprime les mouvements nécessaires à leur conservation. Cette union des deux substances qui forment notre nature ayant été affaiblie par le péché, il en est résulté dans

notre substance matérielle un principe de dissolution qui se manifeste d'abord par une déperdition incessante de nos molécules organiques, par la *maladie*, que les Grecs et les Romains ont appelée la *division des forces* (1); enfin, par la *mort*, qui est la *division* consommée.

L'âme, avertie de la détresse du corps par le cri du besoin, s'empresse de réparer les pertes de l'organisme par l'alimentation. Elle choisit parmi les corps environnants les plus propres à entretenir la vie, c'est-à-dire ceux qui la possèdent, les substances animales et végétales. Elle les introduit dans le corps, où, par un mécanisme admirable auquel elle donne l'impulsion sans en pénétrer le secret, ces corps étrangers s'assimilent au sien, et le fortifient durant quelques heures. Mais il en est du corps ainsi alimenté comme du vin que l'on coupe avec de l'eau, selon la comparaison de saint Thomas d'Aquin. Tant que l'eau est en moindre quantité, elle est comme absorbée par le vin, dont elle ne fait qu'augmenter le volume. Une fois qu'elle le surpasse de beaucoup, on n'a plus que de l'eau (2).

(1) *Morbus*, maladie, vient de deux mots grecs : *moros bias*, division des forces.

(2) P. P. q. 97, art. 4.

De même, durant le premier période de la vie, le corps s'assimile les substances étrangères et prend de l'accroissement ; plus tard, il ne fait que compenser ses pertes ; enfin, il s'assimile lui-même aux corps qui le nourrissent, devient, comme eux, étranger à l'âme destinée à le vivifier, et rentre dans la matière inorganique. C'est ainsi que les aliments, tout en procurant à notre corps un soutien et un bien-être passagers, finissent par y développer le germe de la mort. Aussi, la vie souveraine du corps, c'est-à-dire sa parfaite union avec l'âme, exclura-t-elle le besoin d'aliments.

Au jour de la résurrection, les âmes des justes, en vertu de leur intime union avec le Dieu vivant, recevront l'empire absolu sur leurs corps, se les assimileront, les *spiritualiseront*, et, par cette victoire de l'esprit sur la matière, la souffrance, la maladie et la mort seront à jamais détruites.

Notre esprit seul vit donc d'une vie propre. Or, la vie des esprits créés, comme celle de l'Esprit increé dont ils sont l'image, consiste toute dans la connaissance et l'amour. La vie de Dieu est souveraine, parce que la parfaite compréhension de son être infini lui donne la pleine jouis-

sance de lui-même , comble tous ses désirs , ne laisse , pour ainsi dire , aucun vide dans son intelligence et son amour.

La vie présente de notre esprit est nécessairement incomplète , privés que nous sommes de la vue de l'Être seul capable de remplir notre faculté de connaître et d'aimer. Dans cet état d'obscurité , nécessaire pour notre épreuve , les créatures peuvent disputer à Dieu l'empire de notre âme. Ces créatures sont de deux sortes : les esprits et les corps.

Les esprits orgueilleux , qui , à l'exemple de Satan , veulent être à eux-mêmes leur propre lumière , s'efforcent de subjuguier notre esprit , et de substituer leur parole vide et trompeuse à la parole de Dieu. Ils nous répètent de mille manières le discours qui fut tenu à Ève : Méprisez la loi de Dieu , et écoutez-nous ; nous vous apprendrons l'art d'être grand et heureux ! Si , comme Ève , nous avons la folie de préférer leur parole à l'enseignement divin , nous tombons dans l'hérésie , qui est l'idolâtrie spirituelle , l'adoration de l'esprit créé. Notre âme , n'étant plus éclairée et échauffée par la *parole* vivifiante de la foi , qui *sort de la bouche de Dieu* , descend de ténèbres en ténèbres dans le chemin de l'erreur , jusqu'à

ce que, reniant toute vérité et se reniant elle-même, elle ne croie plus qu'à la matière.

Les corps, par le rayon de beauté qui resplendit en eux, par les sensations agréables qu'ils procurent à notre organisme, sont une autre source de perdition.

L'âme qui ne s'élève pas sur les ailes de la foi jusqu'au *générateur de toute beauté* (1); l'âme à qui la prière n'a jamais donné l'avant-goût des voluptés infinies du Ciel, est sans défense contre les attraits des beautés terrestres. D'idole en idole, elle finit par tout adorer, excepté Dieu. Le culte de la chair, quand il n'est pas le principe des égarements de l'esprit, en est toujours la conséquence. Quelle a été, quelle est encore la religion de tous les peuples privés de la connaissance du vrai Dieu? *L'impudicité*, a dit un Père (2). A quoi ont abouti les enseignements des sages qui ont philosophé en dehors de l'Évangile? A l'apologie des passions les plus ignominieuses (3).

Pour affranchir nos âmes, et des *bouches menteuses* qui leur *donnent la mort* (4), et des vo-

(1) *Sagesse*, ch. XIII, 3.

(2) *S. Clément d'Alex.*, *Cohortat. ad gent.*, § 4.

(3) *S. Paul*, *Aux Romains*, ch. I, 25-26.

(4) *Sagesse*, ch. I, II.

luptés charnelles qui les ravalent jusqu'à l'animal, qu'a fait Jésus-Christ ? Aux ténébreuses inventions du génie de l'erreur, il a opposé le soleil de la foi catholique, dont l'indéfectible lumière suffit à tout homme de bonne volonté pour s'élever au-dessus des vaines pensées du monde, et progresser dans la connaissance et l'amour du bien suprême.

A la dégradante ivresse des plaisirs de la chair et du sang, il a opposé le délicieux repas de sa chair et de son sang, qui nous élève jusqu'à la source de la vie divine.

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit-il, demeure en moi et moi en lui. Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est là le pain qui est descendu du ciel, non comme la manne dont vos pères ont mangé et n'en sont pas moins morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement (1). »

Dans ces quelques paroles est résolue l'énigme humainement indéchiffrable de notre vie.

La véritable vie, celle qui n'a pas de fin, ne se trouve qu'en Dieu, qui est l'Être vivant par

(1) *S. Jean*, ch. VI, 57-59.

excellence. Cette vie, que le Verbe a reçue du Père dans sa plénitude, par la génération éternelle, il l'a communiquée sans mesure à l'âme et au corps qu'il s'est unis dans le sein de la Vierge. Et en nous donnant, par la communion, son humanité indissolublement unie à sa divinité, il imprègne tout notre être de sa vie divine; il y dépose le germe et le gage de l'immortalité bienheureuse. Ce principe de vie parfaite reste, il est vrai, latent et inaperçu dans notre corps durant le temps de l'épreuve et le sommeil du tombeau, mais il développera sa toute-puissance au jour du réveil. Alors éclatera une prodigieuse différence entre les corps de ceux qui ont mangé les fruits de la terre, et même la manne, sans s'élever par la foi au véritable pain de vie, dont ils n'étaient que la figure, et les corps de ceux qui, par leur participation à la chair sacrée du Verbe, sont devenus ses membres vivants; car, dit l'Apôtre, *tous nous ressusciterons, mais nous ne serons pas tous transformés* (1). Les corps qui ne se seront assimilés que des éléments terrestres et corruptibles resteront sujets à la corruption; les corps vivifiés par la

(1) 1^{re} Ép. aux Corinth., ch. XV, 51.

chair et le sang de l'Homme-Dieu seront spiritualisés, et vivront d'une vie toute céleste.

Et comment douter de la glorieuse métamorphose que le sang de Jésus-Christ opérera un jour dans notre constitution physique, à la vue des merveilleux changements qu'il produit dans notre constitution morale?

Le prodige qui fera surgir de la poussière du tombeau des *corps aussi resplendissants que le soleil* (1), n'a certainement rien qui surpasse l'action toute-puissante par laquelle Jésus-Christ, entrant dans une âme ensevelie depuis vingt à trente ans dans la fange de tous les vices, dissipe instantanément ses obscurités et ses faiblesses, brise les nombreux liens qui survivent à l'absolution sacramentelle, cicatrise les plaies dont le confesseur n'avait pu qu'évacuer le venin, et fait d'un cœur desséché, pulvérisé par mille affections basses et égoïstes, un cœur nouveau rayonnant des feux de la charité divine.

Le phénomène si commun de la *transsubstantiation* des âmes, au banquet eucharistique, est, pour le chrétien qui l'a éprouvé, le gage sensible de la *spiritualisation* future des corps. C'est aussi la réponse la plus péremptoire aux

(1) *S. Matthieu*, ch. XIII, 43.

doutes qui assiégent les esprits chancelants dans la foi.

Ces doutes ont leur source moins dans l'ignorance et la faiblesse de l'esprit, que dans la bassesse et la lâcheté du cœur. La sublimité des devoirs du chrétien fait infiniment plus d'incrédules que l'obscurité des mystères. On ne marche le dogme que pour obtenir un rabais sur la morale. C'est la prétendue impossibilité de pratiquer, qui engendre la difficulté de croire. Or, cette impossibilité disparaît pour l'âme qui, en s'unissant au Dieu fort, sent une vie nouvelle se répandre dans tout son être.

Les fantômes créés par l'imagination s'évanouissent magiquement devant le soleil de vérité. Les plus orageuses passions s'apaisent à l'entrée du *Prince de la paix* (1). Les flammes de la charité dilatant le cœur, la voie des commandements s'abaisse, s'élargit (2); et cette âme, naguère si pusillanime, s'écrie avec une sainte audace : *Appuyée sur mon Dieu, il n'y a pas de mur si élevé que je ne puisse franchir* (3) : *je peux tout en celui qui me fortifie... Qui*

(1) *Isaïe*, ch. IX, 6.

(2) *Ps.* CXVIII, 32.

(3) *Ps.* XVII, 31.

pourra me faire renoncer à l'amour du Christ?... Je vis, non de ma vie, mais le Christ vit en moi (1).

Il est vrai que ces divins transports de l'âme au festin eucharistique sont passagers et ne constituent nullement, dans ce qu'ils ont de sensible, le fruit d'une bonne et fervente communion. Que d'excellents chrétiens à qui le pain des anges communique chaque jour des forces héroïques, sans leur faire éprouver ses ineffables douceurs! Ce n'est pas l'avant-goût de la félicité suprême, que Jésus-Christ nous offre dans le repas de sa chair et de son sang; c'est le mémorial de sa passion et un *viatique* propre à fortifier notre âme dans les combats de l'épreuve et à nous faire marcher d'un pas ferme dans le chemin royal de la croix, le seul qui conduise au séjour de la gloire.

Cependant, il y a bien peu de communians qui, une fois ou l'autre, n'aient pas senti *de ces choses que la langue de l'homme est impuissante à redire* (2), et qui font répéter à celui qui les éprouve la parole de Pierre sur le Tha-

(1) *S. Paul, Aux Philipp., ch. IV, 13.—Aux Romains, ch. VIII, 35. — Aux Galates, ch. II, 20.*

(2) *S. Paul, Aux Corinth., II^e Ép., ch. XII, 4.*

bor : *Seigneur, il est bon que nous restions ici, dressons-y une tente* (1). Quelque fugitives qu'elles soient, ces faveurs n'en sont pas moins un avant-goût des voluptés du Ciel, qui laisse une profonde impression de lumière et de vie. Elles sont une démonstration sensible des vérités de la foi, gravée dans le cœur, foyer de nos doutes et révoltes en matière religieuse. Sans doute, l'âme qui a goûté ces délices n'est pas plus impeccable que le prince des apôtres. Si elle s'expose témérairement à la tentation, elle pourra renier demain, à la voix d'une servante, le Dieu dont la beauté et la grandeur lui inspiraient naguère un amour extatique.

Mais le souvenir de ce qu'elle avait senti, survivant à sa chute, provoquera le plus efficace des repentirs, le repentir fondé sur l'amour (2). Comme l'enfant prodigue, elle a connu les joies de la maison paternelle et la tendresse infinie du Père ; ce sentiment lui donnera l'horreur de son état, sans la jeter dans le désespoir ; elle dira avec le prodigue : *Je me lèverai, et j'irai vers mon Père* (3).

(1) *S. Matthieu*, ch. XVII, 4.

(2) *S. Luc*, ch. XX, 62.

(3) *Ibid.*, ch. XV, 18.

C'est assez dire que, pour conserver et accroître chez un peuple le trésor de la foi chrétienne, il ne faut jamais séparer ce que Jésus-Christ a étroitement uni, la distribution de sa parole et celle de sa chair et de son sang. La parole doit préparer les voies, donner à l'esprit l'instruction indispensable, affranchir le cœur des liens de la mort ; mais une fois que le germe de la vie apparaît dans une âme, son développement et sa fructification exigent l'infusion plus ou moins fréquente du sang de l'Agneau. Si, au sortir du tombeau, Lazare ne devient pas le convive de Jésus-Christ (1), il est fort à craindre que sa nouvelle existence ne soit qu'une agonie plus ou moins longue, suivie d'une seconde mort plus terrible que la première. Les soins empressés d'un pasteur charitable, nécessaires pour ramener les brebis égarées au bercail, sont impuissants à les y retenir, si on ne les confie pas aux bras du divin Pasteur, seul capable de cimenter l'œuvre de leur réconciliation, et d'affermir leurs pas dans les sentiers d'une vie nouvelle. Les instructions les plus multipliées, les exhortations les plus tendres, très-propres à fatiguer celui qui

(1) *S. Jean*, ch. XII, 2.

les fait, encore plus celui qui les écoute, ne répandront jamais dans une âme l'abondance de lumière et de vie, attachée à une seule parole intérieure du Maître.

Les enfants d'Israël disaient autrefois à Moïse : Parle, toi, et nous écouterons ; que le Seigneur se taise, de peur que nous ne mourions. Les enfants de la loi d'amour doivent dire au contraire avec l'auteur de *l'Imitation* :

« Que Moïse ne me parle pas ni aucun des prophètes ; mais vous, Seigneur, l'inspirateur et le maître de tous les prophètes, daignez me parler. Seul, vous pouvez, sans eux, me remplir de lumière ; eux, sans vous, ne peuvent rien.

« Leurs paroles peuvent être retentissantes, mais elles ne portent pas avec soi la vie. Elles sont belles, mais si vous gardez le silence, elles n'enflamment pas le cœur. Ils donnent la lettre, à vous d'en découvrir le sens. Ils enseignent les mystères, à vous d'en donner l'intelligence. Ils font connaître vos commandements ; mais seul, vous aidez à les remplir. Ils montrent le chemin, mais c'est à vous de nous y faire marcher. Ils ne peuvent agir qu'au dehors, vous seul instruisez et illuminez les cœurs (1).

(1) Liv. III, ch. II.

On ne saurait trop le redire : l'unique but du sacerdoce évangélique est d'aboucher les âmes avec Jésus-Christ, de les conduire par le sentier le plus court, et partant le plus droit, à la divine école de la communion, où les convie le *Dieu des lumières et des vertus* : *Venez à moi, vous tous qui gémissiez sous le poids de vos faiblesses, et je vous fortifierai... Approchez, mangez mon pain, buvez le vin que je vous ai préparé, et, délivrés de votre éternelle enfance, vous vivrez d'une vie d'homme, et marcherez d'un pas sûr dans les voies de la sagesse* (1).

La communion, voilà le grand foyer de la vie chrétienne à tous ses degrés.

Parcourez les régions où le protestantisme a dit aux peuples : Vous ne pouvez vous unir au Christ que par la Bible; il n'est qu'en figure dans la cène! Vous y trouverez une vie de raison et de calcul; mais la vie de la foi, où est-elle? Le cachet du héros chrétien, la divine charité, qui dépossède l'homme de lui-même pour consacrer sa vie à la gloire de Dieu et au bien de ses frères, ce cachet n'existe plus. Loin de

(1) *S. Matthieu*, ch. XI, 28. — *Proverb.*, ch. IX, 5-6.

faire le sacrifice de sa personne, le riche ne sait pas même donner aux faméliques les miettes qui tombent de sa table; il faut que le fonctionnaire public aille les ramasser. L'aumône se fait de par la loi et la justice. Si le pauvre n'y meurt pas toujours de faim, il n'est ni aimé ni servi. Entrez dans ces hôpitaux dont on nous vante la magnificence; vous en admirerez l'ordre et la propreté; mais cherchez *l'homme de Dieu*, qui se penche avec amour au chevet de l'agonisant, et charme ses douleurs par l'espérance des joies immortelles! Où est la femme angélique, qui se consomme de veilles et de soins auprès d'un malade inconnu, comme une mère auprès d'un fils unique?

Les hommes de Dieu et les Sœurs de la charité ne se trouvent que parmi les enfants de l'Eucharistie et les nourrissons du Dieu-Homme.

Parcourez aussi ces pays soi-disant catholiques, où le ministre de Jésus-Christ a la douleur de célébrer les divins mystères dans des églises presque désertes, et voit à peine le vingtième de son troupeau s'approcher à Pâques du banquet de la vie. Le vague souvenir d'un catéchisme effleuré à l'époque d'une première communion, les quelques paroles du pasteur que

l'on va entendre au jour des grandes fêtes, maintiennent dans toutes les classes un certain jargon de christianisme ; mais quelle profonde et générale inintelligence de l'esprit et des lois de la religion ! Quelle incurable cécité dans les classes moyennes ! Quelle parfaite ignorance, dans les hommes d'État, de ce qui fait vivre, de ce qui fait périr la société ! Comme ils tremblent à la vue du pouvoir, qui seul pourrait les sauver de l'abîme ! Comme ils sont prompts à se rassurer, à se réjouir, alors que l'observateur chrétien ne peut que frissonner ! Enfin, quelle disposition dans les masses à se laisser imposer, sous le nom du Christ, les plus abominables doctrines de l'enfer !

Où sont les héritiers de la foi et de l'amour des premiers chrétiens ? Ils sont encore là où, à l'exemple des premiers chrétiens, on va fréquemment à la source de la foi et de l'amour.

Quelle lumière dans une âme, quand le soleil de vérité y entre à des époques assez rapprochées pour que le prince des ténèbres ne puisse y fixer sa demeure ! Quelle élévation, quelle puissance dans un cœur honoré des visites du Très-Haut et du Tout-Puissant !

Qu'est-ce que la communion ? c'est Jésus-

Christ s'incarnant dans un homme. L'homme seul paraît; mais le Dieu pense, vit et agit sous cette forme humaine.

Que sont les véritables illuminations du génie et les élans de l'héroïsme? C'est une apparition de Dieu dans l'esprit, dans le cœur de l'homme : c'est une communion.

Nous ne sommes nullement surpris de trouver des esprits simples et sans études, qui résolvent admirablement des questions sur lesquelles les plus savants docteurs ne font souvent que balbutier. Ces esprits illettrés communient, et l'Éternelle-Raison, se mêlant à leur raison, leur communique plus de lumière en un quart d'heure qu'ils n'en pourraient obtenir en dix ans de tous les soleils de nos universités.

On s'étonne de rencontrer encore, dans notre siècle de fer et d'égoïsme, des cœurs à part, qui, au lieu de se raccornir et rouiller comme les autres, semblent redoubler de tendresse, de chaleur et de vie. Ces cœurs sont naturellement de fer comme les nôtres : mais ce fer entre fréquemment dans la fournaise de l'amour divin ; il en sort incandescent, et dès qu'il commence à brunir, on l'y replonge. Ces cœurs sont trempés dans le cœur de Jésus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Ah! quel coup fatal ils ont porté au cœur de l'Église et de la société, les perfides sectaires qui, alors que le protestantisme éteignait dans un tiers de l'Europe le foyer de la vie chrétienne, s'étudiaient à le rendre inaccessible aux enfants de la foi! Aux peuples catholiques, qui avaient besoin plus que jamais de se réchauffer dans le sein de Jésus-Christ pour résister au souffle glacial du rationalisme, ces hypocrites criaient : N'approchez pas! l'Eucharistie est le pain du ciel, la nourriture des anges; elle ne profite qu'aux âmes qui vivent d'une vie toute céleste. Le Saint des saints ne se plaît que dans la société des saints. Le faire descendre dans un cœur qui, bien qu'exempt de souillures mortelles, reste en proie aux infirmités, aux imperfections, à mille affections terrestres, c'est lui faire outrage, c'est mettre sur ce cœur le sceau de l'endurcissement et de la réprobation. Aux chrétiens engagés dans le siècle il suffit d'une communion annuelle, à la charge de s'y préparer, par une vie de pénitence, de sainteté et de justice. Aussi l'Église n'en exige-t-elle pas davan-

tage : *Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement.*

C'est ainsi que ces misérables, méconnaissant l'esprit de Jésus-Christ et de son Église, donnaient comme suffisant, pour une vie vraiment chrétienne, l'accomplissement d'un précepte posé par l'Église comme l'extrême limite entre les vivants et les morts. Ils voulaient, disaient-ils, ramener parmi nous l'âge d'or du christianisme, et ils interdisaient aux ouailles de Jésus-Christ la divine pâture dont l'usage quotidien, au moins hebdomadaire, créait, dans les rangs des premiers chrétiens, sans distinction de profession, d'âge ni de sexe, une multitude de héros, d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, d'âmes dévouées à Dieu et aux hommes.

L'Église a pu enfin détacher de ses entrailles le serpent du jansénisme et lui briser la tête. Mais qui nous guérira du refroidissement général causé par son souffle, et de son poison le plus subtil qui s'est infiltré partout, même dans ceux qui s'appliquent à le combattre? Qui rendra à notre théologie, si amoindrie et pulvérisée par le scalpel, la plénitude de vie catholique qui, après en avoir fait un soleil lumineux et ardent, lui ralliera, comme autrefois, toutes les sciences,

la philosophie, la littérature et les beaux-arts, les imprégnera de sa lumière, les purifiera, les fécondera de son souffle vivifiant? Qui fera de nouveau resplendir la beauté et la majesté de cette reine de l'univers scientifique, en la replaçant sur le trône que l'Évangile lui a élevé par cette définition sublime: *Dieu est charité*, et celui-là demeure dans les ténèbres de la mort, ne comprend rien aux lois de Dieu, *qui n'aime pas*, qui ne sait pas se placer au point de vue de la charité (1)? Qui repeuplera nos églises, y ravivera nos augustes cérémonies en y associant étroitement le peuple, en faisant cesser l'anticalholique usage qui, en deçà des monts, fait de la prière commune et officielle, de la prière populaire par excellence, de la prière chantée, le monopole du prêtre et de quelques officiers d'église? Enfin, qui abattra le mur de division entre les ouailles et le bon Pasteur, qui s'immole pour les faire vivre de sa vie? Qui fera jaillir de nos divins tabernacles *ces flèches aiguisées* par la vérité et l'amour, *qui font tomber les peuples aux mains du grand roi*, et vont droit au cœur de ses ennemis (2)?

(1) *S. Jean, I^{re} Ép.*, ch. III, 14; ch. IV, 16.

(2) *Ps. XLIV*, 6.

Qui opérera ces merveilles ? Vous devez y concourir tous, heureux commensaux du Dieu-Charité ; mais vous , avant et plus que tous les autres , vénérables pasteurs , que Jésus-Christ a chargés de dresser la table, d'y faire descendre la divine nourriture, et de ne rien négliger pour y convier les peuples. Ne vous effrayez pas des difficultés de l'entreprise. Le Triomphateur de l'enfer, de la chair et du monde est dans vos mains. Otez le voile qui le dérobe au regard des peuples, produisez-le au grand jour, et la victoire est assurée.

A la parole froide et contentieuse du controversiste, substituez la parole simple, lumineuse, chaude de l'apôtre, la parole de Jésus-Christ, trempée dans son amour. Avant d'offrir l'effrayant tableau des rigueurs de sa justice, déployez longtemps les intarissables richesses, les merveilleux efforts, les incomparables inventions de sa charité. Si la crainte des châtimens éternels est propre à arrêter le pécheur dans les voies de l'iniquité, il n'y a que l'amour qui le fasse marcher avec courage dans les voies de la justice. On ne craint la justice divine qu'autant qu'on y croit ; on n'y croit qu'autant que l'on

connaît Dieu ; on ne connaît Dieu qu'autant que l'on commence à l'aimer.

Mais si l'on n'entre dans la vérité chrétienne que par la charité (1), la charité, à son tour, ne se développe dans une âme que par la communion. La semence évangélique la plus abondante, la plus pure, ne fructifie bien que dans le sang de l'Agneau. Le Maître l'a dit : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous... Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui... Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne porte point de fruit, s'il n'est pas dans le cep, de même vous, si vous ne demeurez pas en moi... Sans moi vous ne pouvez rien* (2). Et il dit encore : *Je suis le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis... Mes brebis entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent, et moi je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de mes mains* (3).

(1) *Non intratur in veritatem nisi per charitatem.* Saint Bernard.

(2) *S. Jean*, ch. VI, 54, 57 ; ch. XV, 4-5.

(3) *Ibid.*, ch. X, 11, 27, 28.

Or, le rendez-vous assigné aux brebis pour entendre la voix du Pasteur suprême, s'imprégner de sa vie et devenir invulnérables dans le combat, c'est la divine Eucharistie.

Oui, vénérables dispensateurs de la parole et du sang de l'Agneau, c'est en réunissant, en fécondant l'un par l'autre ces deux éléments de l'éternelle vie que vous serez encore ce que Jésus-Christ veut que vous soyez, *la lumière du monde, le sel de la terre*, les sauveurs d'une société qui ne se meurt que faute de foi, d'espérance et d'amour.



CONCLUSION.



Une question est au fond de tous les esprits doués de quelque portée et réflexion : *Où allons-nous ?*

A cette question, le philosophe que la raison seule éclaire, fixe un regard vers la terre, comme pour lui demander un tombeau ; le philosophe chrétien lève les yeux vers le Ciel, comme pour dire : Père miséricordieux, recevez mon âme !

Il n'y a pas deux mois qu'un penseur catholique éminent disait, la main sur la poitrine de l'Europe : *Oui, la société européenne se meurt : les extrémités sont froides, le cœur le sera bientôt* (1). Puis, embrassant d'un coup d'œil l'histoire du monde, développant, avec une admirable lucidité et vigueur de pensée et d'expression, la loi humanitaire qui, dans la gigantesque lutte entre le bien et le mal, assure *le triomphe*

(1) V. les *Lettres* de M. Donoso-Cortès, marquis de Valdegamas, à M. de Montalembert, et au Rédacteur du *Heraldo*, en date du 26 mai, 4 juin et 26 juillet 1849.

naturel du mal sur le bien, et réserve le triomphe du bien sur le mal à l'action directe, personnelle et souveraine de Dieu; il ajoutait : Aujourd'hui le monde est à la veille de la dernière de ces restaurations (du mal) : la restauration du paganisme socialiste. Au delà de cette dernière défaite du bien, il n'y a d'autre triomphe que celui du Crucifié apparaissant dans toute la majesté de sa puissance et de sa gloire sur les ruines de l'univers (1).

(1) Ibid. — Citons quelques paroles de la dernière de ces lettres, qui, en résumant la pensée de l'auteur, donneront une idée de sa manière :

« Suivez avec moi les pas du Sauveur, depuis la crèche jusqu'à la croix sur laquelle il meurt. Que signifie ce nuage de tristesse qui couvre perpétuellement sa face sacrée ? Les peuples de Galilée l'ont vu pleurer; la famille de Lazare l'a vu pleurer; ses disciples l'ont vu pleurer; Jérusalem l'a vu inondé de larmes. Tous, tous ont vu des larmes dans ses yeux. Qui a vu le rire sur ses lèvres ? Et que voyaient ses yeux humides de larmes devant qui étaient toutes choses, celles du passé, celles du présent, celles de l'avenir ? Voyaient-ils le genre humain naviguant sur une mer calme et heureuse ? Non, non. Ils voyaient Jérusalem tombant sur Dieu; les Romains tombant sur Jérusalem; les Barbares tombant sur les Romains; le protestantisme tombant sur l'Église; les révolutions allaitées par le protestantisme tombant sur les sociétés; les socialistes tombant sur les civilisations; et le Dieu terrible, le Dieu de justice tombant sur tous. »

Il faut en convenir, il y a quelque chose d'effrayant dans l'accord des sages de la philosophie et des sages de l'Évangile sur cette désespérante conclusion : La société est décidément perdue !

En examinant, il y a quelques années, la profondeur de nos plaies, et en annonçant comme imminente l'effroyable lutte dont nous n'avons encore vu que les préludes, nous disions à nos frères dans la foi : « Ne négligez rien pour conjurer la catastrophe ; mais si elle arrive malgré vous, ne vous effrayez pas outre mesure. Ne dites pas : C'est la fin ! On disait déjà cela au commencement du VII^e siècle, on y croyait généralement au X^e. On se trompait ; il est probable que vous vous tromperiez aussi. Les phalanges du socialisme ont reçu la mission de travailler, sans le savoir, à la délivrance et résurrection de la société chrétienne, étouffée, au sortir de son berceau, par le rationalisme hérétique et la politique statolâtre. Ce sont les exécuteurs d'un arrêt dont votre *Père, qui est aux Cieux*, ne veut pas que vous, enfants de l'Agneau, soyez les ministres, mais les témoins, et aussi quelque peu les victimes. Des châtimens plus ou moins terribles, mais finalement salutaires ; assez de sang pour appeler les larmes du repentir, pas

assez pour noyer l'infidèle Europe, voilà ce qui nous paraît probable (1). »

Ce que nous avons vu, lu et médité depuis n'a pas changé notre manière de voir. Pénétré d'une juste admiration pour l'illustre publiciste cité plus haut, nous pensons toutefois que ses données sur le gouvernement providentiel du genre humain, si frappantes au point de vue de la justice qui domine l'ancien monde, sont susceptibles de modification quand on les étudie à la lumière de la loi de charité.

La puissance ennemie qui fit *triumpher le mal sur le bien* depuis Adam jusqu'au déluge, depuis la mort de Noé jusqu'à celle du Sauveur, a été détrônée au Calvaire; de dominateur qu'il était, Satan a été réduit à son rôle primitif de *tentateur*. *L'action directe, personnelle et souveraine du Dieu-Homme*, qui a brisé la tête du dragon infernal, n'a pas été une action transitoire; c'est une action permanente, qui n'a d'autre limite, dans sa durée, que celle des temps. Le divin Triomphateur n'habite-t-il pas au milieu de nous, enseignant toujours les peuples par l'or-

(1) V. *Solution de grands problèmes*, t. III, Préf., ch. XXXIII, XXXIV, XLV; t. IV, ch. XLII. — *Les idées d'un Catholique sur ce qu'il y aurait à faire*, Introd., ch. XIX.

gane de son Église, enseignant par lui-même les âmes qui veulent converser avec lui? N'est-il pas encore, ne sera-t-il pas jusqu'à la fin, notre sacrificeur et notre victime, dont la prière incessante, dont le sang toujours fumant sur nos autels, et ruisselant dans les âmes, peuvent arracher au Ciel les grâces les plus inouïes, opérer sur la terre les restaurations les plus désespérées?

Cependant l'enfer opprime encore près des deux tiers de l'héritage des nations dévolu à Jésus-Christ. Cela ne devrait-il pas imposer quelque réserve à ceux qui se hâtent d'appeler la fin du règne de la miséricorde? Faudra-t-il donc que, sur la foi de traditions et de prophéties, les unes d'une autorité douteuse, les autres d'un sens contestable, nous limitions à dix-neuf ou vingt siècles l'espace qui doit séparer les deux avénements du *Fils de l'homme*, quand nous voyons que le premier a coûté à Dieu et au genre humain quatre mille ans de préparation?

Au lieu d'aggraver, en les signalant, certains symptômes de la défaillance dernière, tels que le sommeil, la torpeur, le découragement des enfants de la foi, ne vaudrait-il pas mieux réveiller ceux qui dorment, relever le courage de ceux qui désespèrent, ranimer leur confiance dans le divin

Chef pour lequel ils combattent et qui combat en eux, leur montrer la toute-puissance des armes qu'il a mises dans leurs mains, les faire sortir de la timide et fatale défensive dans laquelle ils se renferment, et les pousser à la conquête d'un monde qui ne peut désormais opposer à nos doctrines que des négations individuelles, que des théories sans croyants ? Ne vaudrait-il pas mieux leur répéter la promesse du Maître : *Ne craignez rien, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume* (1); et ce règne de Dieu sur le genre humain, que vous demandez chaque jour, et dont les plus beaux jours de l'Église n'étaient que l'aurore, il ne tient qu'à vous d'en hâter l'arrivée par vos prières et vos efforts ?

C'est ce qu'on s'est proposé dans ce petit ouvrage, écrit à la hâte comme tout ce qui s'écrit de nos jours. Il s'adresse aux hommes de foi, tout au plus aux conservateurs qui, éclairés par les événements, commencent à se douter que le Ciel pourrait bien entrer pour quelque chose dans ce qui se passe, dans ce qui se prépare. Quant aux autres, ils daigneraient nous lire, qu'ils ne nous comprendraient pas. Et puis, que dire à des hom-

(1) S. *Luc*, ch. XII, 32.

mes qui rêvent encore une société sans religion, ou une religion qui puisse commander aux hommes sans descendre de Dieu? Nous ne pourrions que leur répéter ce que nous leur disions ailleurs :

En vous appelant sous le drapeau qui seul peut donner la victoire, ce n'est pas votre secours, c'est votre salut que nous ambitionnons. Toute notre confiance est dans les promesses qui nous ont donné le passé, qui nous garantissent l'avenir. Pour vous, nous ne voyons au Ciel et sur la terre que des menaces. Le socialisme, le communisme, et toutes les passions aveugles et violentes qui marchent sous cet étendard, sont votre œuvre, les fruits de vos luttes insensées contre le catholicisme. Ces enfants éminemment légitimes de principes que vous avez glorifiés, que vous glorifiez encore, se tournent maintenant contre vous, et réclament dans l'ordre matériel l'égalité brutale que vous avez proclamée dans l'ordre religieux. Vous n'avez cessé de dire : Plus d'Église propriétaire ni enseignante, sauf dans des temples qui seront bientôt vides! Eux disent : Plus de classe propriétaire ni influente par la culture de l'esprit et la richesse! Ces sauvages ne détruiront pas la société, mais ils ont ordre de

la bouleverser, de tuer vos principes en les appliquant.

Dans l'affreuse tempête que vous avez provoquée, sans doute nous fournirons notre contingent de victimes ; car nous aussi, nous sommes coupables de vous avoir trop lâchement , trop maladroitement combattus. Des évêques, des prêtres, des religieux (beaucoup moins qu'on ne pense), ceindront, comme par le passé, le diadème du martyr. Les autres, traqués peut-être momentanément comme des bêtes fauves, deviendront, dans les bois, ce qu'ils ne paraissent pas toujours dans nos villes, des hommes divins. Les sauvages, après de vains efforts pour se défaire de cette race indestructible, passeront de la haine à l'étonnement, de l'étonnement à l'admiration, au respect ; ils leur diront : Revenez ! voilà un terrain pour une église, un couvent, une école ; nous vous aiderons à les bâtir ; vous, aidez-nous à reconstruire un peuple !

Si les sauvages ne disent pas cela, c'est que les temps seront accomplis : mais, croyez-le, il restera un prêtre catholique pour assister le dernier des fidèles, pour offrir le pardon au dernier des sauvages.

TABLE.



| | Pages. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| PRÉFACE. | 7 |
| I ^{re} CONSIDÉRATION. Nécessité de la présence de Dieu parmi les hommes. | 21 |
| II ^e . — Nécessité d'un Dieu-Homme, et de sa présence perpétuelle. | 33 |
| III ^e . — Promesse de la présence réelle. | 42 |
| IV ^e . — Institution de l'Eucharistie. | 58 |
| V ^e . — Sacrifice eucharistique | 73 |
| VI ^e . — Nécessité sociale du sacrifice perpétuel. | 86 |
| VII ^e . — Influence civilisatrice du sacrifice eucharistique sur le monde barbare. | 103 |
| VIII ^e . — Résultats sociaux de l'abolition du Sacrifice dans les États protestants, notamment en Angleterre | 119 |
| IX ^e . — Résultats sociaux, en France, de l'abolition momentanée du Sacrifice, et de son imparfait rétablissement. . . | 140 |
| X ^e . — Fonctions de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. — Principes chrétiens sur l'éducation de la jeunesse et le gouvernement des peuples. — Principes sensualistes. — Où ils nous ont menés. | 160 |
| XI ^e . — Jésus-Christ est le <i>Chemin</i> .— Cause première de notre déraillement social.— Jésus-Christ seul peut nous remettre sur la voie, et comment. | 180 |
| XII ^e . — Deuxième cause des perturbations sociales. — Jésus-Christ seul peut les faire cesser, et comment | 199 |

| | Pages. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| XIII ^e CONSIDÉRATION. — Troisième cause de l'incendie social. | |
| — Jésus-Christ seul peut l'éteindre, et comment. | 218 |
| XIV ^e . — Jésus-Christ seul est la Vérité. | 236 |
| XV ^e . — De deux enseignements et de deux Églises, entre lesquels il faut que le monde choisisse. | 254 |
| XVI ^e . — Jésus-Christ, principe unique de toute véritable vie. | 278 |
| CONCLUSION. | 301 |



